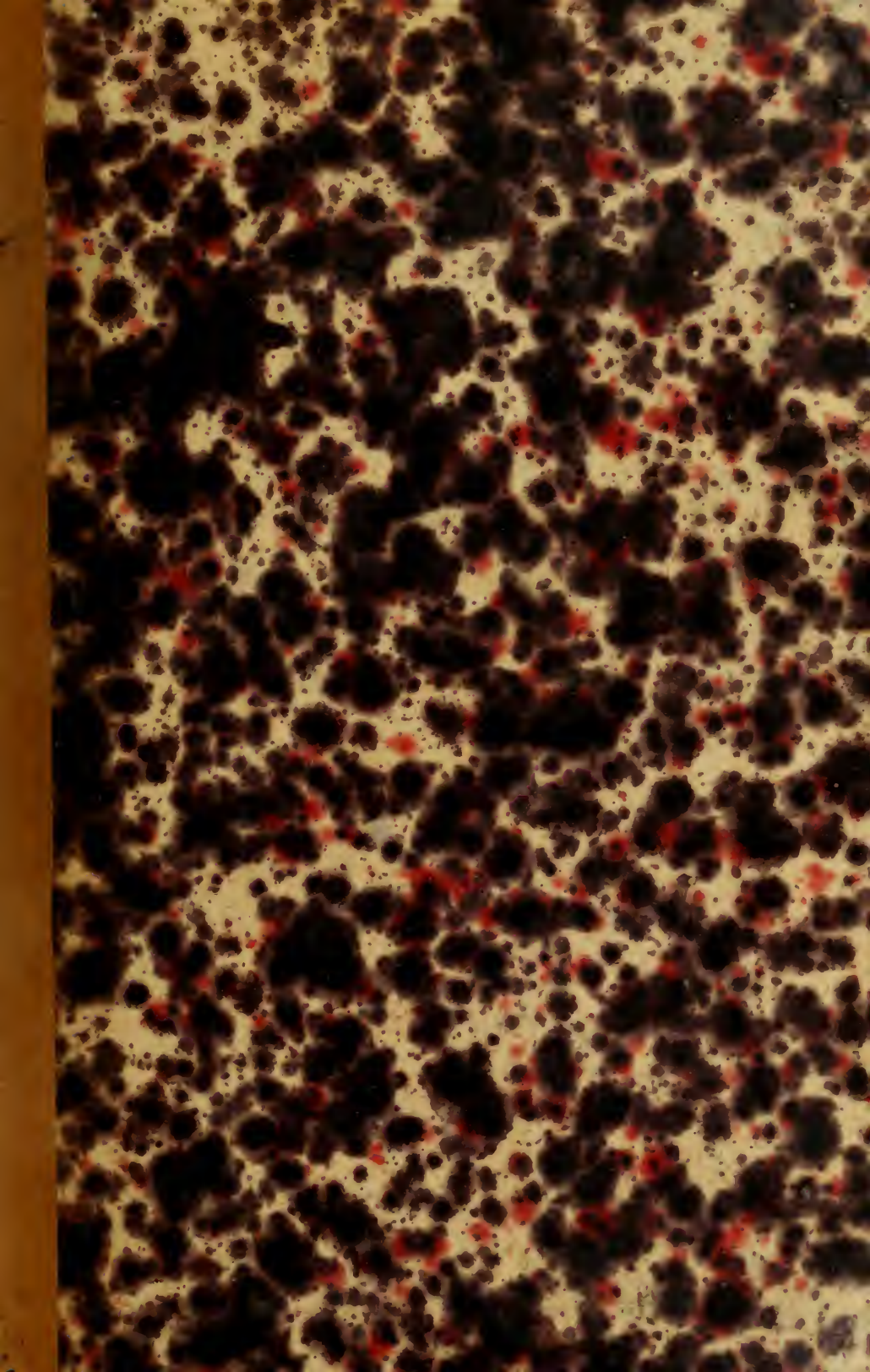


1975
A1
1824
V 5
SMRS

ŒUVRES
DE J. DELILLE.

TOME V.

Imprimerie de
Jules Didot aîné,
IMPRIMEUR DU ROI.

Rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresdejdelil05deli

[illegible] A. Wignerot sculp.

[illegible] présents que [illegible] a promis
[illegible] mon époux prépara pour mon fils !

Énéide Liv. 8 page 163

ŒUVRES

DE J. DELILLE.

NOUVELLE ÉDITION.

ÉNÉIDE. — TOME III.

PARIS

L. G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE DES VICTOIRES, N° 3.

1824.

L'ÉNÉIDE.

LIVRE VII.

ÆNEIS.

LIBER SEPTIMUS.

Tu quoque litoribus nostris, Æneia nutrix,
Æternam moriens famam, Caieta, dedisti:
Et nunc servat honos sedem tuus, ossaque nomen
Hesperia in magna, si qua est ea gloria, signat.

At pius exsequiis Æneas rite solutis,
Aggere composito tumuli, postquam alta quierunt
Æquora, tendit iter velis, portumque relinquit.
Adspirant auræ in noctem, nec candida cursus
Luna negat; splendet tremulo sub lumine pontus.
Proxima Circææ raduntur litora terræ,
Dives inaccessos ubi Solis filia lucos
Assiduo resonat cantu, tectisque superbis
Urit odoratam nocturna in lumina cedrum,
Arguto tenues percurrens pectine telas.
Hinc exaudiri gemitus iræque leonum
Vincla recusantum, et sera sub nocte rudentum (1);
Sætigerique sues, atque in præsepibus ursi
Sævire, ac formæ magnorum ululare luporum:
Quos hominum ex facie dea sæva potentibus herbis
Induerat Circe in voltus ac terga ferarum.

L'ÉNÉIDE.

LIVRE SEPTIÈME.

Et toi, de mon héros nourrice bien aimée,
De nos bords, en mourant, tu fis la renommée,
O Caïète, et ton nom protége ton cercueil,
Que l'antique Hespérie honore avec orgueil.
Lorsque, par les honneurs qu'il se plaît à lui rendre,
Son héroïque élève a satisfait sa cendre,
Il part, reprend sa route, et s'éloigne du port.
Pour lui, la mer, les vents, et les cieux sont d'accord;
Et, pour guider son cours, la lune complaisante
Éclaire au loin les eaux de sa clarté tremblante.
Il vole, il voit déja le trop fameux séjour
Où la belle Circé, fille du dieu du jour,
Modulant avec art sa voix mélodieuse,
Charme de ses doux chants son île insidieuse;
Tantôt dans son palais, où des bois précieux
Prodiguent dans la nuit leurs parfums et leurs feux,
D'un tissu varié, doux charme de ses veilles,
Ourdit d'un doigt léger les brillantes merveilles.
Là grondoient enfermés, et de rage écumants,
Tous ces monstres créés par ses enchantements,
Qui, par elle privés de leurs formes humaines,
Ours, tigres, sangliers, lions chargés de chaînes,
La nuit se débattoient, luttoient contre leurs fers,
Et d'affreux hurlements épouvantoient les airs.

Quæ ne monstra pii paterentur talia Troes
Delati in portus, neu litora dira subirent,
Neptunus ventis implevit vela secundis,
Atque fugam dedit, et præter vada fervida vexit.

Jamque rubescebat radiis mare, et æthere ab alto
Aurora in roseis fulgebat lutea bigis,
Quum venti posuere, omnisque repente resedit
Flatus, et in lento luctantur marmore tonsæ.
Atque hic Æneas ingentem ex æquore lucum
Prospicit. Hunc inter fluvio Tiberinus amœno,
Vorticibus rapidis, et multa flavus arena,
In mare prorumpit: variæ circumque supraque
Adsuetæ ripis volucres et fluminis alveo
Æthera mulcebant cantu, lucoque volabant.
Flectere iter sociis terræque advertere proras
Imperat, et lætus fluvio succedit opaco.

Nunc age, qui reges, Erato, quæ tempora rerum,
Quis Latio antiquo fuerit status, advena classem
Quum primum Ausoniis exercitus adpulit oris,
Expediam, et primæ revocabo exordia pugnæ.
Tu vatem, tu, diva, mone. Dicam horrida bella,
Dicam acies, actosque animis in funera reges,
Tyrrhenamque manum, totamque sub arma coactam
Hesperiam. Major rerum mihi nascitur ordo,

Craignant ce sort affreux pour les enfants de Troie,
Le dieu des mers lui-même à l'instant leur envoie
Un vent qui les enlève à ces bords dangereux;
Et l'île et ses rochers ont déja fui loin d'eux.
Le jour vient; des rayons de la naissante aurore,
La mer au loin rougit, et l'Olympe se dore;
Tout-à-coup l'air se tait, le vent meurt, le flot dort.
Aussitôt les nochers ont redoublé d'effort;
Tous ont pris l'aviron, et de l'onde immobile
Fatiguent à l'envi la paresse indocile.
Énée alors découvre un bois vaste et riant;
Le Tibre le partage, et son onde en fuyant
Dans la profonde mer rapidement entraîne
Le cristal de ses eaux et l'or de son arène;
Mille oiseaux différents de plumage et de voix,
Amoureux de ce fleuve, élèves de ces bois,
De rameaux en rameaux courant, volant sans cesse,
Charmoient de leurs doux sons la rive enchanteresse.
Là le héros aborde, et l'onde et les oiseaux
Semblent de leur doux bruit saluer ses vaisseaux.
O Muse! c'est à toi maintenant de me dire
Quels rois du Latium se partageoient l'empire,
Quels étoient son pouvoir, ses habitants, ses dieux,
Quand le peuple troyen aborda dans ces lieux.
Dis-moi de leurs combats la première origine:
Parle, remplis mon cœur de ta flamme divine.
Je peindrai le carnage inondant les sillons,
Les souverains armés et leurs fiers bataillons.
Déja sont déployés les drapeaux d'Étrurie,
Déja l'horrible guerre embrase l'Hespérie.

Majus opus moveo. Rex arva Latinus et urbes
Jam senior longa placidas in pace regebat.
Hunc Fauno et nympha genitum Laurente Marica
Adcipimus. Fauno Picus pater; isque parentem
Te, Saturne, refert; tu sanguinis ultimus auctor.
Filius huic, fato divum, prolesque virilis
Nulla fuit, primaque oriens erepta juventa est.
Sola domum et tantas servabat filia sedes,
Jam matura viro, jam plenis nubilis annis.
Multi illam magno e Latio totaque petebant
Ausonia: petit ante alios pulcherrimus omnes
Turnus, avis atavisque potens, quem regia conjux
Adjungi generum miro properabat amore;
Sed variis portenta deum terroribus obstant.

Laurus erat tecti medio, in penetralibus altis,
Sacra comam, multosque metu servata per annos;
Quam pater inventam, primas quum conderet arces,
Ipse ferebatur Phœbo sacrasse Latinus,
Laurentisque ab ea nomen posuisse colonis.
Hujus apes summum densæ, mirabile dictu (2)!
Stridore ingenti liquidum trans æthera vectæ,
Obsedere apicem; et, pedibus per mutua nexis,

Viens; dans ce grand sujet, plus digne encor de toi,
Un théâtre plus vaste est ouvert devant moi.
Le vieux roi Latinus dans une paix profonde
Dès long-temps gouvernoit cette terre féconde.
La nymphe Marica, si chère aux Laurentins,
Et Faune, dieu champêtre adoré des Latins,
Lui donnèrent le jour; Faune eut Picus pour père;
Et du sang de Picus l'orgueil héréditaire
Remontoit à Saturne, aïeul de ses aïeux.
Un fils héritoit seul de ce nom glorieux,
Mais la mort l'enleva dans sa tendre jeunesse.
Espoir d'un si beau trône, une jeune princesse
A passé la saison de la virginité,
Et le temps pour l'hymen a mûri sa beauté.
Avant que sur ces bords parût le grand Énée,
Cent princes aspiroient à ce noble hyménée;
Turnus, le plus vaillant et le plus beau de tous,
Brigue avec plus d'espoir le nom de son époux:
Il a pour lui son rang, sa vaillance, et la reine;
Mais le destin s'oppose à cette illustre chaîne,
Et fait parler des dieux l'inflexible refus.
Au milieu du palais, de ses rameaux touffus
Un laurier étendoit l'ombrage pacifique;
Le peuple avec respect voyoit cet arbre antique:
Aux lieux, où de Laurente on fondoit les remparts,
De Latinus, dit-on, il frappa les regards;
Lui-même au dieu du jour consacra son feuillage:
Laurente en prit son nom. Tel qu'un bruyant nuage,
Un jour vint se poser sur l'un de ses rameaux
Un essaim, dont les pieds, en flexibles anneaux,

Examen subitum ramo frondente pependit.
Continuo vates: « Externum cernimus, inquit,
Adventare virum, et partes petere agmen easdem
Partibus ex isdem, et summa dominarier arce. »
Præterea, castis adolet dum altaria tædis,
Ut juxta genitorem adstat Lavinia virgo,
Visa, nefas! longis comprendere crinibus ignem,
Atque omnem ornatum flamma crepitante cremari;
Regalesque adcensa comas, adcensa coronam
Insignem gemmis; tum fumida lumine fulvo
Involvi, ac totis vulcanum spargere tectis.
Id vero horrendum ac visu mirabile ferri:
Namque fore inlustrem fama fatisque canebant
Ipsam, sed populo magnum portendere bellum.

At rex sollicitus monstris, oracula Fauni
Fatidici genitoris adit, lucosque sub alta
Consulit Albunea (3), nemorum quæ maxima sacro
Fonte sonat, sævamque exhalat opaca mephitim.
Hinc Italæ gentes, omnisque OEnotria tellus,
In dubiis responsa petunt. Huc dona sacerdos

L'un par l'autre attachés à la branche pliante,
Montrèrent tout-à-coup une grappe pendante.
Un prêtre saint alors fait entendre sa voix :
« Mon dieu parle, dit-il, il m'inspire : je vois
Des lieux d'où cet essaim aborda sur nos plages,
Et de ce vieux laurier envahit les feuillages,
Je vois des étrangers fameux par leurs exploits
Fondre sur nos remparts, et nous donner des lois. »
C'est peu : dans tout l'éclat de sa pompe royale,
Un jour auprès du roi, de sa main virginale,
Sa fille présentoit l'encens aux immortels ;
Tout-à-coup, ô terreur! s'élançant des autels
Le feu sacré saisit sa belle chevelure,
De son auguste front embrase la parure,
Son bandeau, sa couronne, éclatants de rubis ;
Parcourt en petillant ses superbes habits,
D'un brûlant tourbillon l'embrase tout entière ;
Et le temple étonné resplendit de lumière.
L'augure est consulté : « Ce présage certain
Annonce, répond-il, un illustre destin ;
Mais ce feu merveilleux, propice à Lavinie,
D'un vaste embrasement menace l'Ausonie. »
Latinus s'épouvante ; au temple paternel
Il vole du dieu Faune interroger l'autel,
Perce la sombre nuit de l'antique Albunée,
Qu'entoure un noir marais d'une onde empoisonnée,
Et dont les flots sacrés épanchés en torrents,
Font retentir des bois aussi vieux que le temps.
Là cent peuples divers, cent nations lointaines
Viennent chercher du sort les réponses certaines,

Quum tulit, et cæsarum ovium sub nocte silenti
Pellibus incubuit stratis, somnosque petivit,
Multa modis simulacra videt volitantia miris,
Et varias audit voces, fruiturque deorum
Conloquio, atque imis Acheronta adfatur Averuis.
Hic et tum pater ipse petens responsa Latinus
Centum lanigeras mactabat rite bidentes,
Atque harum effultus tergo stratisque jacebat
Velleribus. Subita ex alto vox reddita luco est:
« Ne pete connubiis natam sociare Latinis,
O mea progenies, thalamis neu crede paratis:
Externi veniunt generi, qui sanguine nostrum
Nomen in astra ferant, quorumque ab stirpe nepotes
Omnia sub pedibus, qua sol utrumque recurrens
Adspicit oceanum, vertique regique videbunt. »
Hæc responsa patris Fauni, monitusque silenti
Nocte datos, non ipse suo premit ore Latinus;
Sed circum late volitans jam Fama per urbes
Ausonias tulerat, quum Laomedontia pubes
Gramineo ripæ religavit ab aggere classem.

Æneas, primique duces, et pulcher Iulus,
Corpora sub ramis deponunt arboris altæ,
Instituuntque dapes, et adorea liba per herbam
Subjiciunt epulis, sic Juppiter ipse monebat,

Là, quand le prêtre aux dieux a présenté ses dons,
Et des beliers sacrés arraché les toisons,
Quand son corps assoupi presse leurs peaux sanglantes,
Il voit dans son sommeil mille formes errantes,
Il écoute leurs voix, commerce avec les dieux,
Interroge l'enfer et fait parler les cieux.
Le roi pénétre au sein de ces forêts antiques,
Presse pendant la nuit les toisons prophétiques,
Attend l'auguste oracle; et soudain une voix
Arrive jusqu'à lui du silence des bois :
« Mon fils, chez les Latins ne choisis point un gendre;
Un étranger viendra (ton sort est de l'attendre),
Qui par ses nobles faits, son bras victorieux,
Portera jusqu'au ciel notre nom glorieux;
Dont les fiers descendants vaincront plus de contrées
Que l'astre étincelant des voûtes azurées
N'en découvre sous lui, quand du trône des airs
Il embrasse les cieux, les pôles et les mers. »
Le roi ne cache point la fatale réponse;
Déja la Renommée à cent peuples l'annonce,
Tandis que les Troyens, vainqueurs heureux des eaux,
Au rivage du Tibre enchaînent leurs vaisseaux.
Dans le lieu le plus frais d'une riche campagne
Le héros et ses chefs, et le charmant Ascagne,
Sur la verdure assis, et d'ombrages couverts,
Réparent par des mets les fatigues des mers.
Ces mets ne chargent point une table superbe :
Des gâteaux de froment qu'ils étendent sur l'herbe
(Ainsi s'accomplissoient les arrêts du destin)
Composent sans apprêts un champêtre festin;

Et Cereale solum pomis agrestibus augent.
Consumptis hic forte aliis, ut vertere morsus
Exiguam in Cererem penuria adegit edendi,
Et violare manu malisque audacibus orbem
Fatalis crusti, patulis nec parcere quadris:
« Heus! etiam mensas consumimus! » inquit Iulus (4).
Nec plura adludens. Ea vox audita laborum
Prima tulit finem, primamque loquentis ab ore
Eripuit pater, ac stupefactus numine pressit.

Continuo: « Salve, fatis mihi debita tellus;
Vosque, ait, o fidi Trojæ, salvete, Penates.
Hic domus, hæc patria est. Genitor mihi talia, namque
Nunc repeto, Anchises fatorum arcana reliquit:
Quum te, nate, fames ignota ad litora vectum
Adcisis coget dapibus consumere mensas,
Tum speare domos defessus, ibique memento
Prima locare manu molirique aggere tecta.
Hæc erat illa fames; hæc nos suprema manebat,
Exitiis positura modum.
Quare agite, et primo læti cum lumine solis
Quæ loca, quive habeant homines, ubi mœnia gentis,
Vestigemus, et a portu diversa petamus.

Des tributs des vergers leur coupe se couronne,
Et Cérès a reçu les présents de Pomone.
Tous leurs mets épuisés, de ce fatal froment
Leur dent audacieuse attaque l'aliment;
Et leur faim, s'accordant avec l'ordre céleste,
De la pâte sacrée a dévoré le reste.
Ascagne, à cet aspect, dans un transport soudain :
« Eh quoi! la table aussi devient notre festin! »
S'écria-t-il. Ces mots, qu'on eût jugé frivoles,
Le héros les saisit; et ces douces paroles
Sont pour lui le signal de la fin de leurs maux.
Rempli du dieu par qui sont inspirés ces mots,
« Salut, s'écria-t-il, terre long-temps promise!
Salut, dieu des Troyens! plus d'une fois Anchise
(J'en avois jusqu'ici perdu le souvenir)
M'annonça comme un bien ce malheur à venir.
Mon fils, me disoit-il, si la faim indomptable
Un jour en aliment te fait changer ta table,
Dans ce même moment et dans ces mêmes lieux,
De ton premier abri fais hommage à tes dieux :
Là de ton sort cruel finira la détresse.
Ainsi parloit Anchise; il me tient sa promesse.
Oui, je les trouve enfin ces lieux hospitaliers :
Voilà notre patrie, et voilà nos foyers!
Vous donc, dès que le jour vous rendra la lumière,
Courez de ce pays visiter la frontière;
Que sur des points divers nos compagnons épars
Reconnoissent ses mœurs, ses peuples, ses remparts.
Maintenant invoquons le souverain du monde;
Qu'imploré par nos vœux, Anchise nous réponde,

Nunc pateras libate Jovi, precibusque vocate
Anchisen genitorem, et vina reponite mensis. »
Sic deinde effatus frondenti tempora ramo
Implicat, et Geniumque loci, primamque deorum
Tellurem, Nymphasque, et adhuc ignota precatur
Flumina : tum Noctem, Noctisque orientia signa,
Idæumque Jovem, Phrygiamque ex ordine matrem
Invocat, et duplices Cœloque Ereboque parentes.
Hic pater omnipotens ter cœlo clarus ab alto
Intonuit, radiisque ardentem lucis et auro
Ipse manu quatiens ostendit ab æthere nubem.
Diditur hic subito Trojana per agmina rumor,
Advenisse diem, quo debita mœnia condant.
Certatim instaurant epulas, atque omine magno
Crateras læti statuunt, et vina coronant.

Postera quum prima lustrabat lampade terras
Orta dies, urbem, et fines, et litora gentis
Diversi explorant : hæc fontis stagna Numici,

Et que Bacchus pour nous prodigue sa liqueur. »
Il dit, et l'alégresse a ranimé leur cœur.
Lui, le front couronné d'une feuille légère,
Adore de ces lieux le pouvoir tutélaire,
La Terre, qui naquit avant les autres dieux,
Les fleuves, les forêts, inconnus à ses yeux;
Et la Nuit ténébreuse, et ses flambeaux nocturnes,
Qui déja commençoient leurs courses taciturnes;
Jupiter honoré sur les monts idéens,
Cybéle à jamais chère aux peuples phrygiens,
Qui, tous deux protecteurs de la grandeur troyenne,
Un jour protégeront la puissance romaine;
Et ceux dont il naquit, couple auguste, immortel,
Anchise dans l'Érébe, et Vénus dans le ciel.
Comme il parloit encor, d'un coup de son tonnerre
Le roi des dieux s'annonce, et lui-même à la terre
Il montre et fait briller dans l'éclat d'un ciel pur
Un nuage éclatant d'or, de pourpre et d'azur.
Aussitôt dans les rangs des fiers enfants de Troie
Il se répand un bruit qui les remplit de joie:
Le jour est donc venu de bâtir leurs remparts!
L'espérance au front gai brille de toutes parts;
Par-tout nouveaux festins et nouvelles offrandes,
Et la coupe à pleins bords s'entoure de guirlandes.
A peine dans les cieux l'aurore de retour
Reprenoit ses flambeaux et rallumoit le jour,
On part, on se répand sur ces nouvelles plages;
On reconnoît les lieux, le fleuve, les rivages;
Là, c'est le Numicus et les champs laurentins;
Voilà le Tibre; ici sont les murs des Latins,

Hunc Tybrim fluvium, hic fortes habitare Latinos.
Tum satus Anchisa delectos ordine ab omni
Centum oratores augusta ad mœnia regis
Ire jubet, ramis velatos Palladis omnes;
Donaque ferre viro, pacemque exposcere Teucris.
Haud mora; festinant jussi, rapidisque feruntur
Passibus. Ipse humili designat mœnia fossa,
Moliturque locum; primasque in litore sedes,
Castrorum in morem, pinnis atque aggere cingit.

Jamque iter emensi, turres ac tecta Latinorum
Ardua cernebant juvenes, muroque subibant.
Ante urbem pueri et primævo flore juventus
Exercentur equis, domitantque in pulvere currus,
Aut acres tendunt arcus, aut lenta lacertis
Spicula contorquent, cursuque ictuque lacessunt:
Quum prævectus equo longævi regis ad aures
Nuntius ingentes ignota in veste reportat
Advenisse viros. Ille intra tecta vocari
Imperat, et solio medius consedit avito.

Tectum augustum, ingens, centum sublime columnis(5)
Urbe fuit summa, Laurentis regia Pici,
Horrendum silvis et relligione parentum.

Des Latins distingués par leur fierté guerrière.
Alors, pris dans les rangs de son armée entière,
Cent députés troyens, dont Énée a fait choix,
Ont ordre de marcher vers la ville des rois.
Chargés de riches dons, l'olivier pour couronne,
Ils volent accomplir ce que leur chef ordonne.
Énée alors prélude à ses remparts nouveaux;
Lui-même à ses Troyens en prescrit les travaux:
Un sillon, où le soc a laissé son empreinte,
De la cité future a désigné l'enceinte;
De remparts de gazon les murs sont entourés;
Sous la forme d'un camp ils croissent par degrés.
La troupe arrive enfin, et de la capitale
Déja s'offre à leurs yeux la pompe impériale;
Ils approchent des murs. Là de jeunes guerriers
Guident des chars poudreux, domptent de fiers coursiers,
La lance ou l'arc en main signalent leur adresse:
Et disputent d'ardeur, d'audace, et de vitesse.
L'un d'eux, aiguillonnant un coursier généreux,
Vers son auguste roi vole, arrive avant eux;
Dit que des inconnus d'une haute stature,
Étrangers de langage, étrangers de parure,
Demandent audience. Exempt d'un vain orgueil,
Le prince les admet, leur fait un doux accueil,
Et monte sur le trône où siégeoient ses ancêtres.
Digne de ce grand peuple, et digne de ses maîtres,
Dans les airs s'élevoit son palais somptueux,
De Picus son aïeul séjour majestueux.
Cent colonnes de marbre en pompe l'environnent;
D'un bois religieux les arbres le couronnent,

Hic sceptra adcipere, et primos adtollere fasces,
Regibus omen erat; hoc illis curia templum;
Hæ sacris sedes epulis; hic, ariete cæso,
Perpetuis soliti patres considere mensis.

Quin etiam veterum effigies ex ordine avorum
Antiqua e cedro, Italusque, paterque Sabinus
Vitisator, curvam servans sub imagine falcem,
Saturnusque senex, Janique bifrontis imago,
Vestibulo adstabant; aliique ab origine reges,
Martia qui ob patriam pugnando volnera passi.

Multaque præterea sacris in postibus arma (6);
Captivi pendent currus, curvæque secures,
Et cristæ capitum, et portarum ingentia claustra,
Spiculaque, clypeique, ereptaque rostra carinis.
Ipse Quirinali lituo, parvaque sedebat
Succinctus trabea, lævaque ancile gerebat
Picus, equum domitor; quem capta cupidine conjux

Qui depuis trois cents ans, pleins d'une sainte horreur,
Ainsi que le respect, inspirent la terreur :
Les rois y sont des dieux, ce palais est un temple.
Là, le front prosterné, la nation contemple
Ses princes recevant pour la première fois
Les faisceaux souverains et le sceptre des rois.
Là, lorsqu'un saint usage en pompe renouvelle
D'un belier immolé l'offrande solennelle,
Les premiers de l'état, sur leur siége exhaussés,
Près d'une table immense en ordre sont placés;
Et, d'un peuple fidèle éternisant l'hommage,
Le cèdre de leurs rois y conserve l'image :
Italus, Sabinus, qui, la serpette en main,
Annonce que la vigne est son bienfait divin;
Saturne, dieu du temps; Janus aux deux visages;
Cent autres souverains, dont les mâles courages
De leur zèle héroïque ont obtenu le prix,
D'un vestibule immense occupent les lambris.
A l'entrée on voyoit des nations soumises
Les drapeaux déchirés et les portes conquises :
Là des chars fracassés, du fer courbé des faux,
Des panaches flottants, de l'airain des vaisseaux,
Et des arcs détendus, et des lances oisives,
Pendoient pompeusement les dépouilles captives.
Lui-même, s'appuyant sur son sceptre augural,
Dans sa courte tunique, ornement martial,
Un bouclier au bras, de la porte sacrée
Picus, son noble aïeul, ornoit l'auguste entrée;
Picus, qui des coursiers savoit dompter l'essor.
Circé l'aimoit; Circé de sa baguette d'or

Aurea percussum virga, versumque venenis,
Fecit avem Circe, sparsitque coloribus alas.
Tali intus templo divum, patriaque Latinus
Sede sedens, Teucros ad sese in tecta vocavit;
Atque hæc ingressis placido prior edidit ore:
« Dicite, Dardanidæ, (neque enim nescimus et urbem,
Et genus, auditique advertitis æquore cursum)
Quid petitis? quæ causa rates, aut cujus egentes
Litus ad Ausonium tot per vada cærula vexit?
Sive errore viæ, seu tempestatibus acti,
(Qualia multa mari nautæ patiuntur in alto)
Fluminis intrastis ripas, portuque sedetis;
Ne fugite hospitium; neve ignorate Latinos,
Saturni gentem, haud vinclo nec legibus æquam,
Sponte sua, veterisque dei se more tenentem.
Atque equidem memini (fama est obscurior annis)
Auruncos ita ferre senes; his ortus ut agris
Dardanus Idæas Phrygiæ penetrarit ad urbes,
Threiciamque Samum, quæ nunc Samothracia fertur.
Hinc illum Corythi Tyrrhena ab sede profectum
Aurea nunc solio stellantis regia cœli
Adcipit, et numerum divorum altaribus addit. »

Dixerat, et dicta Ilioneus sic voce secutus:
« Rex, genus egregium Fauni, nec fluctibus actos
Atra subegit hiems vestris succedere terris;

Le toucha, le vêtit de ses plumes nouvelles,
Et de riches couleurs elle émailla ses ailes.
C'est là, c'est dans ces lieux, où brillent à-la-fois
La majesté des dieux et la grandeur des rois,
Que, sur son trône assis, le vieux roi de Laurente,
Admet les Phrygiens, et d'une voix touchante :
« Enfants de Dardanus (car je n'ignore pas
Votre nom, votre ville, et vos trop longs combats),
L'éclat de votre gloire, à qui tout éclat cède,
Dans mes vastes états dès long-temps vous précède.
Quel est votre dessein? et que puis-je pour vous?
Soit qu'un astre trompeur, soit que l'onde en courroux
Ait poussé vos vaisseaux dans les ports d'Ausonie,
Troyens, que de vos cœurs la crainte soit bannie.
Les Latins sont fameux par l'hospitalité :
Enfants du vieux Saturne, en eux l'humanité
N'est pas le fruit des lois; leur bonté volontaire
Suit de leur premier dieu l'exemple héréditaire.
Je m'en souviens encor, quelques vieillards toscans
(Mais leur récit se perd dans la nuit des vieux ans)
M'ont dit que Dardanus, enfant de l'Étrurie,
Pour la Thrace autrefois déserta sa patrie,
Y choisit son séjour, et des champs thraciens
Transporta ses foyers sur les bords phrygiens.
Et maintenant ce prince, adoré dans l'Asie,
Partage avec les dieux la céleste ambroisie. »
Il dit. Ilionée en ces mots lui répond :
« Noble sang de Faunus, si des mers d'Hellespont
Les Troyens sont venus sur cet heureux rivage,
Non, ce n'est point l'effet d'une erreur, d'un orage,

Nec sidus regione viæ litusve fefellit.
Consilio hanc omnes animisque volentibus urbem
Adferimur, pulsi regnis, quæ maxima quondam
Extremo veniens sol adspiciebat Olympo.
Ab Jove principium generis; Jove Dardana pubes
Gaudet avo: rex ipse, Jovis de gente suprema,
Troius Æneas tua nos ad limina misit.
Quanta per Idæos sævis effusa Mycenis
Tempestas ierit campos, quibus actus uterque
Europæ atque Asiæ fatis concurrerit orbis,
Audiit, et si quem tellus extrema refuso
Submovet oceano, et si quem extenta plagarum
Quatuor in medio dirimit plaga solis iniqui.

Diluvio ex illo tot vasta per æquora vecti,
Dis sedem exiguam patriis, litusque rogamus
Innocuum, et cunctis undamque auramque patentem.
Non erimus regno indecores; nec vestra feretur
Fama levis, tantive abolescet gratia facti;
Nec Trojam Ausonios gremio excepisse pigebit.
Fata per Æneæ juro, dextramque potentem,
Sive fide, seu quis bello est expertus et armis;

Ni d'un astre ennemi l'aspect insidieux;
C'est notre propre choix qui nous porte en ces lieux,
Malheureux, exilés d'une terre féconde,
Et des plus grands états qu'ait vus l'astre du monde.
Dardanus, les Troyens sont nés de Jupiter;
Sorti du même sang, de nos rois le plus cher,
Énée, en suppliants devant vous nous envoie.
Hélas! vous connoissez les désastres de Troie.
Qui ne les connoît pas? Et ce peuple lointain
Qu'embrase de ses feux le climat africain,
Et ceux que le soleil sous les glaces de l'Ourse
D'un rayon plus oblique éclaire dans sa course,
Tous ont su quel orage et quels flots débordés
Mycènes a vomis dans nos champs inondés;
Et comment, dans leur fière et longue jalousie,
On vit s'entre-choquer et l'Europe et l'Asie.
Depuis ce choc affreux dont trembla l'univers,
Poussés de rive en rive, errants de mers en mers,
Aujourd'hui nous venons, sur ce nouveau rivage,
Des biens communs à tous réclamer le partage:
L'eau, l'air, un simple abri, voilà tous nos souhaits.
Vous ne rougirez point un jour de vos bienfaits:
Peut-être nos secours vous vaudront quelque gloire;
Et notre cœur jamais n'en perdra la mémoire.
J'en jure par Énée; oui, j'atteste ce bras
Fidèle dans la paix, vaillant dans les combats,
Vos dons seront payés, et Laurente avec joie
Un jour s'applaudira d'avoir accueilli Troie.
Si nous venons ici devant son souverain,
La prière à la bouche, et l'olive à la main,

Multi nos populi, multæ (ne temne, quod ultro
Præferimus manibus vittas ac verba precantia)
Et petiere sibi et voluere adjungere gentes:
Sed nos fata deum vestras exquirere terras
Imperiis egere suis. Hinc Dardanus ortus
Huc repetit; jussisque ingentibus urget Apollo
Tyrrhenum ad Thybrim et fontis vada sacra Numici.
Dat tibi præterea fortunæ parva prioris
Munera, reliquias Troja ex ardente receptas.
Hoc pater Anchises auro libabat ad aras:
Hoc Priami gestamen erat, quum jura vocatis
More daret populis; sceptrumque, sacerque tiaras,
Iliadumque labor vestes. »

Talibus Ilionei dictis, defixa Latinus
Obtutu tenet ora, soloque inmobilis hæret,
Intentos volvens oculos: nec purpura regem
Picta movet, nec sceptra movent Priameia tantum,
Quantum in connubio natæ thalamoque moratur·
Et veteris Fauni volvit sub pectore sortem.
Hunc illum fatis externa ab sede profectum
Portendi generum, paribusque in regna vocari
Auspiciis; huic progeniem virtute futuram
Egregiam, totum quæ viribus occupet orbem.

Ce n'est pas que le sort nous laisse sans asile :
Plus d'un fier potentat à son peuple, à sa ville,
A voulu réunir de malheureux proscrits,
Nobles dans leur disgrace, et grands dans leurs débris.
Mais les dieux sur vos bords ont guidé notre course :
Le sang de Dardanus vient retrouver sa source ;
Et, si j'en crois Délos, le sacré Numicus,
D'accord avec le Tibre, attend nos dieux vaincus.
Vous, daignez recevoir ces restes de Pergame,
Avec peine arrachés à notre ville en flamme ;
Acceptez ces débris d'une antique splendeur,
Monuments d'infortune ainsi que de grandeur :
Dans cette coupe d'or, aux dieux alors propices,
Anchise présentoit le vin des sacrifices,
Lorsqu'aux jours solennels, comme nos premiers rois,
Aux peuples convoqués Priam donnoit des lois.
Ce manteau, cet habit du plus grand des monarques,
De son pouvoir royal étoient les nobles marques ;
Ce sceptre dans ses mains fut long-temps révéré ;
Ce riche diadème ornoit son front sacré ;
Des femmes de son sang ces tissus sont l'ouvrage. »
De l'orateur troyen tel étoit le langage :
Le roi l'entend d'un air profondément rêveur.
Ces trésors, ces présents touchent bien moins son cœur
Que les grands intérêts de sa noble famille,
Et l'oracle de Faune, et l'hymen de sa fille.
Le voilà, se dit-il, ce héros tant promis,
A qui doit cet empire un jour être soumis ;
Celui de qui la race, en conquêtes féconde,
A son vaste pouvoir doit asservir le monde.

Tandem lætus ait: « Di nostra incepta secundent,
Auguriumque suum! Dabitur, Trojane, quod optas;
Munera nec sperno. Non vobis, rege Latino,
Divitis uber agri, Trojæve opulentia deerit.
Ipse modo Æneas, nostri si tanta cupido est,
Si jungi hospitio properat, sociusque vocari,
Adveniat; voltus neve exhorrescat amicos.
Pars mihi pacis erit dextram tetigisse tyranni.
Vos contra regi mea nunc mandata referte.
Est mihi nata, viro gentis quam jungere nostræ,
Non patrio ex adyto sortes, non plurima cœlo
Monstra sinunt: generos externis adfore ab oris,
Hoc Latio restare canunt, qui sanguine nostrum
Nomen in astra ferant. Hunc illum poscere fata
Et reor, et, si quid veri mens augurat, opto. »

Hæc effatus, equos numero pater eligit omni.
Stabant ter centum nitidi in præsepibus altis:
Omnibus extemplo Teucris jubet ordine duci
Instratos ostro alipedes pictisque tapetis.
Aurea pectoribus demissa monilia pendent:
Tecti auro, fulvum mandunt sub dentibus aurum.
Absenti Æneæ currum geminosque jugales,
Semine ab ætherio, spirantes naribus ignem,

Enfin éclaircissant son front majestueux :
« Non, vous ne formez pas des vœux présomptueux :
Puisse le juste ciel accomplir son présage !
Je sais de vos présents apprécier l'hommage.
Troyens, je vous promets dans ce séjour nouveau
Des champs non moins féconds, un destin non moins beau.
A votre illustre chef si ces lieux peuvent plaire,
Qu'il vienne; il touchera ma main hospitalière,
Je toucherai la sienne, et ce traité suffit.
Vous, courez lui porter ce fidèle récit.
Qu'il sache mes projets : une jeune princesse,
Le fruit de mon hymen, l'objet de ma tendresse,
Si j'en crois le destin, l'oracle paternel,
Et les signes nombreux des volontés du ciel,
Doit (et rien n'en sauroit changer la loi sévère)
Recevoir un époux d'une terre étrangère.
Sans doute ils m'annonçoient le héros d'Ilion ;
C'est lui qui jusqu'aux cieux doit porter notre nom :
Oui, c'est lui; je le crois, j'en chéris l'espérance,
Et mon pressentiment m'en donne l'assurance. »
Il dit, et fait choisir ses coursiers les plus beaux :
L'orgueil de ses haras, trois cents jeunes chevaux
Ornoient d'un double rang leur superbe demeure.
A chacun des Troyens on amène sur l'heure
Un coursier dont les vents n'égaloient pas l'essor :
Sur leur large poitrail descend un collier d'or;
L'or couvre leurs harnois, et leur fierté faronche
Obéit au frein d'or qui gourmande leur bouche.
Pour leur monarque absent part un couple pareil
De coursiers, nobles fils des coursiers du Soleil.

Illorum de gente, patri quos Dædala Circe
Supposita de matre nothos furata creavit.
Talibus Æneadæ donis dictisque Latini
Sublimes in equis redeunt, pacemque reportant.

Ecce autem Inachiis sese referebat ab Argis
Sæva Jovis conjux, aurasque invecta tenebat;
Et lætum Æneam classemque ex æthere longo
Dardaniam Siculo prospexit ab usque Pachyno.
Moliri jam tecta videt, jam fidere terræ;
Deseruisse rates: stetit acri fixa dolore.
Tum quassans caput, hæc effundit pectore dicta:

« Heu stirpem invisam! et fatis contraria nostris
Fata Phrygum! num Sigeis occumbere campis,
Num capti potuere capi? num incensa cremavit
Troja viros (7)? medias acies mediosque per ignes
Invenere viam. At, credo, mea numina tandem
Fessa jacent, odiis aut exsaturata quievi!...
Quin etiam patria excussos infesta per undas
Ausa sequi, et profugis toto me opponere ponto:
Absumptæ in Teucros vires cœlique marisque.
Quid Syrtes, aut Scylla mihi, quid vasta Charybdis
Profuit? optato conduntur Thybridis alveo,

Ils traîneront son char dans les champs de la guerre;
La fille du Soleil les créa pour la terre :
Elle-même soumit, par un heureux larcin,
Une mère mortelle à l'étalon divin;
Et les fougueux enfants de ce noble adultère
Soufflent encor le feu des chevaux de son père.
Sur leurs fiers palefrois les Troyens satisfaits
Partent, et vont porter des paroles de paix.
Dans ce moment, des dieux l'impitoyable reine
Quittoit sa chère Argos. L'œil perçant de sa haine,
Des monts de la Sicile aux bords Laviniens,
Voit triomphante au port la flotte des Troyens;
Elle les voit, heureux, vainqueurs, et pleins de joie,
Ébaucher les remparts de la nouvelle Troie,
Confier leurs destins à ces climats nouveaux,
S'emparer de la terre et triompher des eaux.
Troublée à cet aspect, la déesse s'arrête,
Les yeux étincelants, et secouant la tête :
« O race que je hais, infames Phrygiens!
Leurs destins osent donc lutter contre les miens!
Je les ai faits captifs, et ce vil peuple est libre!
J'armai contre eux les mers, les voilà dans le Tibre!
Quoi! ni leurs murs croulants n'ont pu les écraser,
Ni leurs remparts en feu n'ont pu les embraser!
Ma colère, sans doute, a manqué de constance :
Lasse, enfin, j'ai laissé reposer ma vengeance!...
Que dis-je! j'ai traîné leurs débris sur les mers,
Contre eux j'ai fatigué l'eau, la terre, et les airs :
Que m'ont servi la terre, et les eaux, et les ondes,
Et l'horrible Charybde, et ses roches profondes?

Securi pelagi, atque mei. Mars perdere gentem
Inmanem Lapithum valuit; concessit in iras
Ipse deum antiquam genitor Calydona Dianæ:
Quod scelus aut Lapithas tantum, aut Calydona merentem?
Ast ego, magna Jovis conjux, nil linquere inausum
Quæ potui infelix, quæ memet in omnia verti,
Vincor ab Ænea! Quod si mea numina non sunt
Magna satis, dubitem haud equidem implorare quod usquam
Flectere si nequeo Superos, Acheronta movebo.
Non dabitur regnis, esto, prohibere Latinis,
Atque inmota manet fatis Lavinia conjux:
At trahere, atque moras tantis licet addere rebus;
At licet amborum populos exscindere regum.
Hac gener atque socer coeant mercede suorum.
Sanguine Trojano et Rutulo dotabere, virgo;
Et Bellona manet te pronuba. Nec face tantum
Cisseis prægnans ignes enixa jugales;
Quin idem Veneri partus suus, et Paris alter,
Funestæque iterum recidiva in Pergama tædæ. »

Hæc ubi dicta dedit, terras horrenda petivit.
Luctificam Allecto dirarum ab sede dearum

Les voilà dans le port, sans péril, sans effroi,
Fondant leurs murs nouveaux, bravant la terre et moi.
Où donc est mon pouvoir? Quoi! le dieu de la Thrace
Aura pu du Lapithe exterminer la race!
Diane à ses fureurs immoler Calydon!
Eh! quel crime à ces dieux défendoit le pardon?
Jupiter permit tout; et moi, moi son épouse,
Moi la reine des dieux, dont la fureur jalouse
A pris, imaginé, lassé tous les moyens,
Malheureuse, il m'immole à ce roi des Troyens!
Eh bien! si j'ai perdu ma suprême puissance,
Il n'est rien qu'aujourd'hui n'invoque ma vengeance;
Cherchons-nous des appuis dans un autre univers:
J'ai contre moi les cieux, j'armerai les enfers.
Je ne puis leur ravir le sceptre d'Ausonie,
Mais je puis arrêter l'hymen de Lavinie,
Mais je puis différer cette grande union,
Mais je puis séparer Laurente d'Ilion.
Que tous deux de leurs rois paieront cher l'alliance!
Qu'un double châtiment venge une double offense:
Oui, des torrents de sang, fille d'un foible roi,
Voilà l'affreuse dot que j'apprête pour toi.
A ton sanglant hymen que Bellone préside!
Hécube n'a pas seule, en sa couche homicide,
Enfanté le flambeau de la division,
Vénus a son Pâris pour une autre Ilion;
Énée embrasera la nouvelle Pergame,
Et ma haine deux fois aura vu Troie en flamme. »
Sur la terre, à ces mots, la déesse descend;
Elle ordonne. Alecton sort à son cri puissant,

Infernisque ciet tenebris; cui tristia bella,
Iræque, insidiæque, et crimina noxia cordi.
Odit et ipse pater Pluton, odere sorores
Tartarcæ monstrum: tot sese vertit in ora,
Tam sævæ facies, tot pullulat atra colubris.
Quam Juno his acuit verbis, ac talia fatur:
« Hunc mihi da proprium, virgo sata Nocte, laborem,
Hanc operam; ne noster honos infractave cedat
Fama loco; neu connubiis ambire Latinum
Æneadæ possint, Italosve obsidere fines.
Tu potes unanimos armare in prælia fratres,
Atque odiis versare domos; tu verbera tectis
Funereasque inferre faces; tibi nomina mille,
Mille nocendi artes: fecundum concute pectus(8),
Disjice compositam pacem, sere crimina belli:
Arma velit, poscatque simul, rapiatque juventus. »

Exin Gorgoneis Allecto infecta venenis
Principio Latium et Laurentis tecta tyranni
Celsa petit, tacitumque obsedit limen Amatæ:
Quam super adventu Teucrum, Turnique hymenæis,
Femineæ ardentem curæque iræque coquebant.
Huic dea cæruleis unum de crinibus anguem
Conjicit, inque sinum præcordia ad intima subdit,
Quo furibunda domum monstro permisceat omnem.
Ille, inter vestes et levia pectora lapsus,
Volvitur adtactu nullo, fallitque furentem,

Alecton qui se plaît au meurtre, aux incendies,
Aux noires trahisons, aux basses perfidies :
Pluton même, son père, et ses barbares sœurs
Ont en horreur ce monstre et ses lâches noirceurs,
Tant ses traits sont hideux, tant son ame est cruelle,
Tant ses affreux serpents fourmillent autour d'elle!
« Viens, fille de la Nuit, dit Junon ; viens, sers-moi ;
Sers ma juste vengeance, elle a besoin de toi.
La haine à ton aspect s'empare des familles ;
Devant toi plus d'époux, ni de sœurs, ni de filles ;
Tu tiens les fouets vengeurs, les funèbres flambeaux ;
Tu détruis les palais, tu creuses les tombeaux :
Va, cours, romps cet hymen où leur espoir se fonde ;
Fouille dans les trésors de ta rage féconde ;
Épuise tout ton art, déchaîne tout l'enfer ;
Toi-même forge, aiguise, ensanglante le fer ;
Arme tout, confonds tout : c'est Junon qui l'ordonne. »
Empreinte des poisons de l'horrible Gorgone,
Alecton prend l'essor, vole au palais des rois,
Pénètre jusqu'aux lieux où, pleurant à-la-fois
Et l'affront de Turnus, et le triste hyménée
Qui remettra bientôt sa fille aux bras d'Énée,
Nourrissant en secret dans son cœur déchiré
Les cuisantes douleurs de l'orgueil ulcéré,
Dans ses dépits amers Amate solitaire
Et s'indignoit en reine, et gémissoit en mère.
Alecton d'un serpent arme aussitôt sa main,
Le lance sur Amate, et le plonge en son sein.
Entre elle et ses habits d'une course légère
Ce monstre va, revient, la parcourt tout entière,

Vipeream inspirans animam: fit tortile collo
Aurum ingens coluber; fit longæ tænia vittæ,
Innectitque comas, et membris lubricus errat.
Ac dum prima lues udo sublapsa veneno
Pertentat sensus, atque ossibus inplicat ignem,
Necdum animus toto percepit pectore flammam;
Mollius, et solito matrum de more, locuta est,
Multa super nata lacrymans Phrygiisque hymenæis:

« Exsulibusne datur ducenda Lavinia Teucris,
O genitor, nec te miseret natæque tuique?
Nec matris miseret, quam primo aquilone relinquet
Perfidus, alta petens abducta virgine, prædo?
At non sic Phrygius penetrat Lacedæmona pastor,
Ledæamque Helenam Trojanas vexit ad urbes?
Quid tua sancta fides? Quid cura antiqua tuorum,
Et consanguineo toties data dextera Turno?
Si gener externa petitur de gente Latinis,
Idque sedet, Faunique premunt te jussa parentis;
Omnem equidem sceptris terram quæ libera nostris
Dissidet, externam reor, et sic dicere divos.
Et Turno, si prima domus repetatur origo,
Inachus Acrisiusque patres, mediæque Mycenæ. »

His ubi nequidquam dictis experta, Latinum
Contra stare videt, penitusque in viscera lapsum
Serpentis furiale malum, totamque pererrat;

Tantôt de ses nœuds d'or lui compose un collier;
Tantôt, dans ses cheveux habile à se plier,
En longue bandelette autour d'eux se renoue,
Et sur elle, en glissant, se promène et se joue.
Tant que le noir poison, dans ses accès naissants,
Sans violence encor pénètre tous ses sens,
Et que le feu caché qui déja la dévore,
Dans toute sa fureur n'éclate pas encore,
Mère tendre et sensible, avec un ton plus doux
Sa gémissante voix implore son époux:
« Hélas! est-il donc vrai? vous donnez Lavinie
Au misérable chef d'une race bannie?
De grace, ayez pitié de vous, de mes douleurs,
D'une fille chérie, et d'une mère en pleurs,
Qu'un ravisseur barbare, et prêt à disparoître,
Au premier aquilon va délaisser peut-être.
Eh! n'est-ce pas ainsi qu'un berger phrygien
Par un rapt odieux flétrit le nom troyen?
Où donc sont vos serments et vos saintes promesses,
A Turnus tant de fois comblé de vos tendresses,
Turnus, qu'unit à vous le sang de mes aïeux?
Si l'oracle de Faune et les ordres des dieux
Demandent un époux d'une race étrangère,
Ne peut-on expliquer cette loi si sévère?
Tout pays qui n'est pas gouverné par vos lois,
Dans le sens de l'oracle, est étranger, je crois;
Et le sang de Turnus sort des rois de Mycènes. »
Tandis que son amour s'épuise en plaintes vaines,
Errant dans tout son corps, déja l'affreux poison
Agite tous ses sens, et trouble sa raison.

Tum vero infelix, ingentibus excita monstris,
Immensam sine more furit lymphata per urbem.
Ceu quondam torto volitans sub verbere turbo,
Quem pueri magno in gyro vacua atria circum
Intenti ludo exercent; ille actus habena
Curvatis fertur spatiis: stupet inscia supra
Impubesque manus, mirata volubile buxum:
Dant animos plagæ. Non cursu segnior illo
Per medias urbes agitur, populosque feroces.

Quin etiam in silvas, simulato numine Bacchi,
Majus adorta nefas, majoremque orsa furorem,
Evolat, et natam frondosis montibus abdit;
Quo thalamum eripiat Teucris, tædasque moretur:
Evoe Bacche, fremens, solum te virgine dignum
Vociferans: etenim molles tibi sumere thyrsos,
Te lustrare choro, sacrum tibi pascere crinem.

Alors, les yeux hagards, pâle, désordonnée,
A toute sa fureur elle erre abandonnée;
Plus acharnée encor, la déesse la suit.
Tel, sous le fouet pliant qui siffle et le poursuit,
Roule ce buis tournant dont s'amuse l'enfance;
Il court, il va, revient sous un portique immense;
La jeune troupe observe avec étonnement
Des cercles qu'il décrit l'agile mouvement,
L'exerce sans relâche, et, l'animant sans cesse,
Par des coups redoublés redouble sa vitesse.
Ainsi vole la reine; ainsi de tous côtés
Elle porte au hasard ses pas précipités.
C'est peu : dans les fureurs de l'amour maternelle,
Prétextant de Bacchus la fête solennelle,
Furieuse, elle vole à la suite du dieu;
Et sous l'ombrage épais du plus sauvage lieu,
Pour sauver des Troyens l'honneur de sa famille,
Dans le fond des forêts elle entraîne sa fille.
« A moi! s'écrioit-elle; à moi, divin Bacchus!
Viens! triomphe d'Énée et même de Turnus;
Lavinie est à toi, mon choix te la destine;
A sa main virginale unis ta main divine;
C'est pour toi qu'elle vit, que du thyrse sacré
Elle porte en sa main le pampre révéré;
Pour toi qu'elle nourrit sa jeune chevelure,
Dont ses premiers serments t'ont voué la parure;
Pour toi qu'elle s'unit à nos saintes fureurs,
S'associe à nos chants, et se mêle à nos chœurs.
Viens, dieu puissant! toi seul mérites sa conquête;
Viens : sa mère t'implore, et ton épouse est prête. »

Fama volat; furiisque adcensas pectore matres
Idem omnes simul ardor agit nova quærere tecta.
Deseruere domos: ventis dant colla comasque.
Ast aliæ tremulis ululatibus æthera complent,
Pampineasque gerunt incinctæ pellibus hastas.
Ipsa inter medias flagrantem fervida pinum
Sustinet, ac natæ Turnique canit hymenæos,
Sanguineam torquens aciem, torvumque repente
Clamat: « Io matres, audite, ubi quæque, Latinæ,
Si qua piis animis manet infelicis Amatæ
Gratia, si juris materni cura remordet;
Solvite crinales vittas, capite orgia mecum. »

Talem inter silvas, inter deserta ferarum,
Reginam Allecto stimulis agit undique Bacchi.
Postquam visa satis primos acuisse furores,
Consiliumque omnemque domum vertisse Latini;
Protenus hinc fuscis tristis dea tollitur alis
Audacis Rutili ad muros, quam dicitur urbem
Acrisioneis Danae fundasse colonis,
Præcipiti delata Noto. Locus Ardea quondam

Le bruit de ses fureurs vole de toutes parts.
Soudain, pour les forêts désertant leurs remparts,
Accourent sur ses pas les femmes d'Ausonie;
Toutes, suivant leur reine, entourant Lavinie,
Leur chevelure au vent, et le feu dans les yeux,
Joignent à ses transports leurs transports furieux.
D'autres, que couvre un lynx de sa peau bigarrée,
Agitant un long thyrse en leur main égarée,
Bondissent à sa suite, et remplissent les bois
Du son rauque et tremblant de leurs lugubres voix.
Une torche à la main, de rage étincelante,
Amate est à leur tête; elle vole, elle chante,
Et Bacchus, et sa fille, et Turnus son époux;
Puis, d'une voix terrible exhalant son courroux:
« Vous toutes qui portez le nom sacré de mère,
Si vous aimez Amate et plaignez sa misère,
Si ce saint nom de mère a sur vous quelques droits,
Si la nature encor vous parle par ma voix,
Venez; que mes douleurs dans vos cœurs retentissent;
Qu'à mes cris maternels vos cris se réunissent;
Allumez ces brandons, dénouez vos cheveux:
Mêlez-vous à nos chœurs, joignez-vous à nos vœux. »
Ainsi dans les forêts la déesse inhumaine
Des transports de Bacchus aiguillonne la reine;
Hideuse, elle sourit à ses propres fureurs.
De la haine déja le germe est dans les cœurs.
C'est assez; elle étend son aile ténébreuse,
Part, et gagne d'un vol cette cité fameuse,
Où du Rutule altier le monarque orgueilleux,
Turnus, fait son séjour: un nom jadis fameux,

Dictus avis; et nunc magnum manet Ardea nomen:
Sed fortuna fuit. Tectis hic Turnus in altis
Jam mediam nigra carpebat nocte quietem.

Allecto torvam faciem et furialia membra
Exuit; in voltus sese transformat aniles,
Et frontem obscenam rugis arat: induit albos
Cum vitta crines: tum ramum innectit olivæ.
Fit Calybe, Junonis anus templique sacerdos,
Et juveni ante oculos his se cum vocibus offert:

« Turne, tot incassum fusos patiere labores,
Et tua Dardaniis transcribi sceptra colonis?
Rex tibi conjugium et quæsitas sanguine dotes
Abnegat; externusque in regnum quæritur heres.
I nunc, ingratis offer te, inrise, periclis:
Tyrrhenas, i, sterne acies; tege pace Latinos.
Hæc adeo tibi me, placida quum nocte jaceres,
Ipsa palam fari omnipotens Saturnia jussit.
Quare age, et armari pubem portisque moveri,
Lætus in arma para; et Phrygios, qui flumine pulchro
Consedere, duces, pictasque exure carinas.
Cœlestum vis magna jubet. Rex ipse Latinus,
Ni dare conjugium et dicto parere fatetur,
Sentiat, et tandem Turnum experiatur in armis. »

Hic juvenis, vatem inridens, sic orsa vicissim
Ore refert: « Classes invectas Thybridis undam,

Voilà tout ce qui reste à la célèbre Ardée
Que la fille d'Acrise autrefois a fondée.
C'étoit l'heure où tout dort, l'air, la terre, et les flots;
Turnus goûtoit lui-même un paisible repos
Alors imaginant un nouveau stratagème,
La fille des enfers cesse d'être elle-même.
Elle devient, au lieu de l'horrible Alecton,
La vieille Calybé, prêtresse de Junon.
Des rides à longs plis sillonnent son visage;
Un reste de cheveux, déja blanchis par l'âge,
Est orné de festons, couronné d'olivier.
Elle entre, elle se montre aux regards du guerrier.
« Turnus, tant de travaux seront donc inutiles!
Dit-elle. A des Troyens errants et sans asiles,
Au mépris de tes droits, au mépris de ton rang,
Passera donc un sceptre acheté par ton sang!
Latinus choisit donc un étranger pour gendre!
Ce sang si bien payé, cours encor le répandre;
Va, dompte les Toscans, protége les Latins.
Junon, lorsque tu dors, veille sur tes destins;
Elle-même vers toi députe sa prêtresse.
Sors donc de ta langueur, va, vole, le temps presse;
Rassemble tes soldats, déroule tes drapeaux,
Des Troyens dans le Tibre embrase les vaisseaux,
Et renverse sur eux leur ville encor naissante :
Pars, accomplis des dieux la volonté puissante :
Et qu'un monarque ingrat, sans courage et sans foi,
Sache comment se venge un héros tel que toi. »
D'un souris dédaigneux accueillant la prêtresse :
« Je n'ai, répond Turnus, ni frayeur, ni foiblesse.

Non, ut rere, meas effugit nuntius aures.
Ne tantos mihi finge metus: nec regia Juno
Inmemor est nostri.
Sed te victa situ verique effeta senectus,
O mater, curis nequidquam exercet, et arma
Regum inter falsa vatem formidine ludit.
Cura tibi, divum effigies et templa tueri;
Bella viri pacemque gerant, queis bella gerenda. »

Talibus Allecto dictis exarsit in iras.
At juveni oranti subitus tremor occupat artus;
Diriguere oculi: tot Erinnys sibilat hydris,
Tantaque se facies aperit! Tum flammea torquens
Lumina, cunctantem et quærentem dicere plura
Repulit, et geminos erexit crinibus angues,
Verberaque insonuit, rabidoque hæc addidit ore:
« En ego victa situ, quam veri effeta senectus
Arma inter regum falsa formidine ludit;
Respice ad hæc: adsum dirarum ab sede sororum:
Bella manu letumque gero. »
Sic effata facem juveni conjecit, et atro
Lumine fumantes fixit sub pectore tædas.

Olli somnum ingens rumpit pavor, ossaque et artus

Déja je suis instruit que de ces vils Troyens
Les vaisseaux ont touché les bords ausoniens;
Mais Junon veille encor pour un peuple qu'elle aime:
Mon cœur est rassuré, rassurez-vous vous-même.
Votre âge, je le vois, et la caducité
A vos foibles esprits cachent la vérité;
Et, berçant votre cœur de visions crédules,
Lui forgent sans objet des terreurs ridicules.
Prêtresse, laissez là les querelles des rois,
Exercez aux autels vos paisibles emplois:
C'est à nous de parler et de guerre et d'alarmes;
Reprenez l'encensoir, et laissez-nous les armes. »
Alecton, à ces mots redoublant de fureur,
D'un seul de ses regards le glace de terreur,
Arme d'un fouet vengeur sa main impitoyable;
Ses serpents, redressés sur sa tête effroyable,
Poussent tous à-la-fois d'horribles sifflements;
Ses lèvres sont sans voix, ses yeux sans mouvements.
Il veut la conjurer; la déesse l'arrête,
Le repousse en fureur, arrache de sa tête
Deux des plus noirs serpents qu'ait engendrés l'enfer,
Les fait siffler sur lui; puis d'un sourire amer:
« Eh bien, reconnois-tu la prêtresse crédule
Que son âge remplit d'un effroi ridicule?
Regarde, et vois en moi la terrible Alecton,
La plus horrible sœur des filles de Pluton.
Je porte dans mes mains la mort et l'épouvante. »
Elle dit, et lui lance une torche fumante;
La torche vole, siffle, et s'attache à son sein.
Le prince épouvanté se réveille, et soudain

Perfundit toto proruptus corpore sudor.
Arma amens fremit, arma toro tectisque requirit.
Sævit amor ferri, et scelerata insania belli;
Ira super. Magno veluti quum flamma sonore
Virgea subgeritur costis undantis aheni,
Exsultantque æstu latices: furit intus aquai
Fumidus atque alte spumis exuberat amnis,
Nec jam se capit unda; volat vapor ater ad auras.
Ergo iter ad regem, polluta pace, Latinum
Indicit primis juvenum, et jubet arma parari,
Tutari Italiam, detrudere finibus hostem;
Se satis ambobus Teucrisque venire Latinisque.
Hæc ubi dicta dedit, divosque in vota vocavit,
Certatim sese Rutuli exhortantur in arma.
Hunc decus egregium formæ movet atque juventæ,
Hunc atavi reges, hunc claris dextera factis.

Dum Turnus Rutulos animis audacibus implet,
Allecto in Teucros Stygiis se concitat alis,
Arte nova, speculata locum, quo litore pulcher
Insidiis cursuque feras agitabat Iulus.
Hic subitam canibus rabiem Cocytia virgo

Se roule dans des flots d'une sueur glacée;
Il s'agite, il respire une rage insensée :
« Mes armes, mes amis! mes dards, mes javelots! »
Telle, quand sous l'airain où frissonnent les flots,
Un aride sarment en petillant s'embrase,
L'onde frémit, s'agite et bondit dans son vase,
Et, dans l'air exhalant des tourbillons fumeux,
S'enfle, monte, et répand ses bouillons écumeux :
Telle, quand Latinus détruit son espérance,
Du superbe Turnus s'irrite la vaillance.
Il veut d'un prince ingrat attaquer les remparts;
Ordonne que dans l'air flottent ses étendards,
Qu'à sauver l'Italie à l'envi tout conspire,
Qu'un perfide étranger soit chassé de l'empire.
Les Troyens, les Latins ne l'épouvantent pas;
Contre deux nations il suffit de son bras.
Il dit, court aux autels, présente son hommage.
Tout son peuple irrité seconde son courage :
L'un vante en lui ce sang issu de tant de rois,
Celui-ci sa beauté, celui-là ses exploits.
Tandis qu'au fier Rutule, armé pour sa vengeance,
L'audacieux Turnus inspire sa vaillance,
L'horrible Alecton vole embraser les Troyens;
Et son art a recours à de nouveaux moyens.
Ce jour, dans les forêts et le long des rivages,
Ascagne poursuivoit leurs habitants sauvages,
Tantôt les surprenant en des pièges adroits,
Tantôt d'un pied léger les suivant dans les bois;
Et, tandis que ses chiens, pleins d'adresse ou d'audace,
De leur timide proie interrogent la trace,

Objicit, et noto nares contingit odore,
Ut cervum ardentes agerent; quæ prima laborum
Causa fuit, belloque animos adcendit agrestes.
Cervus erat forma præstanti et cornibus ingens (9);
Tyrrhidæ pueri quem matris ab ubere raptum
Nutribant, Tyrrheusque pater, cui regia parent
Armenta, et late custodia credita campi.
Adsuetum imperiis soror omni Silvia cura
Mollibus intexens ornabat cornua sertis (10),
Pectebatque ferum, puroque in fonte lavabat.
Ille, manum patiens, mensæque adsuetus herili,
Errabat silvis, rursusque ad limina nota
Ipse domum sera quamvis se nocte ferebat.

Hunc procul errantem rabidæ venantis Iuli
Conmovere canes, fluvio quum forte secundo
Deflueret, ripaque æstus viridante levaret.

Ipse etiam, eximiæ laudis subcensus amore,
Ascanius curvo direxit spicula cornu:
Nec dextræ erranti deus abfuit, actaque multo
Perque uterum sonitu perque ilia venit arundo.

Alecton, tout-à-coup irritant leur ardeur,
D'un cerf au front altier leur apporte l'odeur;
Son art fatal ainsi cherche à troubler la terre,
Et donne dans les champs le signal de la guerre.
Les enfants de Tyrrhée, honneur de ces hameaux,
A qui le roi commit le soin de ses troupeaux,
Avoient, tout jeune encor, dérobé sous sa mère
Cet hôte des forêts élevé chez leur père.
Leurs yeux avec plaisir avoient vu sous leurs toits
Croître sa jeune tête et l'orgueil de son bois;
Sur-tout leur jeune sœur, la charmante Silvie,
En faisoit le plaisir, le bonheur de sa vie:
Elle enlaçoit des fleurs à son front jeune et fier,
Choisissoit pour son bain le ruisseau le plus clair,
Le lavoit dans ses flots, le séchoit au rivage,
Tous les jours de sa main peignoit son poil sauvage;
Il vivoit à sa table, accouroit à sa voix;
Libre dans la journée, il erroit dans les bois;
Et vers la fin du jour, bondissant d'alégresse,
Lui-même revenoit retrouver sa maîtresse.
Ce jour, comme il suivoit le frais courant des eaux,
Ou reposoit sur l'herbe au bord des clairs ruisseaux,
Les chiens, qui pleins d'ardeur erroient dans la campagne,
De cette belle proie avertissent Ascagne,
Et vers elle leurs cris dirigèrent ses pas.
Soudain, impatient de signaler son bras,
Vers le noble animal couché sur la verdure
Son arc a fait voler une flèche trop sûre:
Alecton la guidoit. Le trait part en sifflant,
Et du cerf qui sommeille il va percer le flanc.

Saucius at quadrupes nota intra tecta refugit,
Successitque gemens stabulis; questuque, cruentus,
Atque imploranti similis, tectum omne replebat.
Silvia prima soror, palmis percussa lacertos,
Auxilium vocat, et duros conclamat agrestes.
Olli, pestis enim tacitis latet aspera silvis,
Inprovisi adsunt; hic torre armatus obusto,
Stipitis hic gravidi nodis: quod cuique repertum
Rimanti, telum ira facit. Vocat agmina Tyrrheus,
Quadrifidam quercum cuneis ut forte coactis
Scindebat, rapta spirans inmane securi.

At sæva e speculis tempus dea nacta nocendi
Ardua tecta petit stabuli, et de culmine summo
Pastorale canit signum, cornuque recurvo
Tartaream intendit vocem; qua protenus omne
Contremuit nemus, et silvæ intonuere profundæ.
Audiit et Triviæ longe lacus; audiit amnis
Sulfurea Nar albus aqua, fontesque Velini;
Et trepidæ matres pressere ad pectora natos.
Tum vero ad vocem celeres, qua buccina signum
Dira dedit, raptis concurrunt undique telis

Lui, tout ensanglanté de la fatale atteinte,
Accourt à son asile, et par sa triste plainte,
Gémissant, l'œil en pleurs, la flèche dans le sein,
De ses maîtres chéris semble implorer la main.
Silvie entend ses cris; elle accourt la première;
Elle accourt, elle voit la flèche meurtrière;
Elle frappe son sein, invoque à haute voix
Ses frères, ses amis, dispersés dans les bois;
Alecton la seconde. A l'instant tout s'assemble;
Diversement armés, ils accourent ensemble:
Ici c'est un tison, tout noirci par les feux,
Là des pieux aiguisés, là des rameaux noueux;
De tout ce qu'il saisit chacun se fait des armes.
Tyrrhée, en ce moment, loin d'eux et sans alarmes,
A l'aide de longs coins enfoncés par son bras,
D'un chêne déchiré séparoit les éclats:
Il écoute, il approche, il apprend son outrage,
Et, la hache à la main, vole brûlant de rage.
Cependant la déesse, avide de malheurs,
Ne perd pas ce moment d'embraser tous les cœurs,
S'élance vers l'étable, et sa bouche infernale
Enfle d'horribles sons sa trompette fatale.
La forêt s'épouvante à ces sons mugissants:
Ils ébranlent au loin les bois retentissants;
Le Vélino frémit dans ses sources profondes;
Le Nar, au lit de soufre, a suspendu ses ondes;
Tout est dans l'épouvante; et de leurs bras tremblants,
Les mères sur leur sein ont pressé leurs enfants.
Soudain du fond des bois, du sommet des collines,
Volent à ce signal les peuplades latines;

Indomiti agricolæ; nec non et Troia pubes
Ascanio auxilium castris effundit apertis.
Direxere acies: non jam certamine agresti,
Stipitibus duris agitur, sudibusve præustis;
Sed ferro ancipiti decernunt, atraque late
Horrescit strictis seges ensibus, æraque fulgent
Sole lacessita, et lucem sub nubila jactant.
Fluctus uti primo cœpit quum albescere vento,
Paulatim sese tollit mare, et altius undas
Erigit, inde imo consurgit ad æthera fundo.

Hic juvenis primam ante aciem, stridente sagitta,
Natorum Tyrrhei fuerat qui maximus, Almo
Sternitur: hæsit enim sub gutture volnus, et udæ
Vocis iter tenuemque inclusit sanguine vitam.
Corpora multa virum circa; seniorque Galæsus,
Dum paci medium se offert, justissimus unus
Qui fuit, Ausoniisque olim ditissimus arvis;
Quinque greges illi balantum, quina redibant
Armenta, et terram centum vertebat aratris.

Atque ea per campos æquo dum Marte geruntur,
Promissi dea facta potens, ubi sanguine bellum

Tous ont armé leurs bras endurcis aux travaux.
Le Troyen, à son tour, de ses remparts nouveaux
En flots impétueux vole au secours d'Ascagne;
Leurs bataillons serrés ont couvert la campagne.
Ce n'est plus une troupe, une attaque sans art,
Où l'on marche sans ordre, où l'on s'arme au hasard
De bois durcis au feu et de tiges noueuses:
Par-tout le fer éclate en leurs mains valeureuses;
Par-tout les javelots, les lances et les traits,
D'une horrible moisson hérissent les guérets;
Et l'airain, du soleil défiant la lumière,
Renvoie au loin l'éclat de sa pompe guerrière:
Tel, lorsqu'un premier vent ride et blanchit les flots,
L'Océan par degrés enfle en grondant ses eaux;
Il s'agite, il bondit dans ses prisons profondes,
Et jusqu'au ciel enfin lance ses vastes ondes.
On se mêle: aussitôt tombe le brave Almon,
Premier fils de Tyrrhée, espoir de sa maison;
Et, sortant à grands flots sous la flèche ennemie,
Son sang arrête l'air, la parole et la vie.
Sur ce corps expirant s'entassent mille corps.
Un mortel s'opposoit à ces premiers transports;
C'est le vieux Galésus, fameux par sa sagesse,
Et de qui la justice égaloit la richesse:
Cent coutres exerçoient ses robustes taureaux;
Dans ses prés mugissoient ou bêloient vingt troupeaux.
Vaine richesse, hélas! Répandu par la guerre,
De cet homme de paix le sang rougit la terre.
Tandis que dans les champs règne un massacre égal,
Celle qui du carnage a donné le signal,

Imbuit, et primæ commisit funera pugnæ,
Deserit Hesperiam, et cœli conversa per auras,
Junonem victrix adfatur voce superba:
« En perfecta tibi bello discordia tristi.
Dic in amicitiam coeant, et fœdera jungant,
Quandoquidem Ausonio respersi sanguine Teucros.
Hoc etiam his addam, tua si mihi certa voluntas,
Finitimas in bella feram rumoribus urbes,
Adcendamque animos insani Martis amore,
Undique ut auxilio veniant; spargam arma per agros. »

Tum contra Juno: « Terrorum et fraudis abunde est.
Stant belli causæ; pugnatur comminus armis:
Quæ fors prima dedit, sanguis novus imbuit arma.
Talia conjugia et tales celebrent hymenæos
Egregium Veneris genus et rex ipse Latinus.
Te super ætherias errare licentius auras
Haud pater ille velit summi regnator olympi;
Cede locis: ego, si qua super fortuna laborum est,
Ipsa regam. » Tales dederat Saturnia voces.
Illa autem adtollit stridentes anguibus alas,
Cocytique petit sedem, supera ardua linquens.

Est locus, Italiæ medio sub montibus altis,
Nobilis, et fama multis memoratus in oris,
Amsancti valles: densis hunc frondibus atrum

Du sang qu'elle a versé savourant les prémices,
Se promet en secret de plus grands sacrifices;
Et, s'enorgueillissant de ses heureux essais,
Elle court à Junon raconter ses succès;
« Reine des dieux, dit-elle avec une voix fière,
Mes mains à la discorde ont ouvert la carrière;
Le sang de l'Ausonie a souillé les Troyens :
De la paix maintenant renouez les liens!
Le fer les a tranchés. Si Junon le desire,
Je ferai plus encor : bien loin de cet empire
J'irai par de faux bruits, de sinistres rumeurs,
De la soif des combats embraser tous les cœurs :
Cent cités marcheront, de carnage affamées;
Et la terre, à ma voix, vomira des armées. »
« C'est assez, dit Junon; ces préludes heureux
Me sont un sûr garant du succès de mes vœux.
Un premier sang versé vient de rougir la terre;
Rien dans son cours fougueux n'arrêtera la guerre :
Qu'ainsi traitent ensemble, aux dépens de Turnus,
Et le roi des Latins et le fils de Vénus!
Pour ne pas irriter le souverain du monde,
Toi, regagne à l'instant ta demeure profonde;
Sur le trône des cieux gardons de le braver.
Va, pars; tu commenças, c'est à moi d'achever. »
Ainsi parle Junon. La terrible immortelle,
Secouant les serpents qui sifflent sous son aile,
Pour regagner le Styx, descend du haut des airs.
Au sein du Latium, sous des rochers déserts,
S'étend un noir vallon, où des feuillages sombres
Entretiennent l'horreur de leurs épaisses ombres;

Urget utrimque latus nemoris, medioque fragosus
Dat sonitum saxis et torto vortice torrens.
Hic specus horrendum, sævi spiracula Ditis,
Monstrantur, ruptoque ingens Acheronte vorago
Pestiferas aperit fauces, queis condita Erinnys,
Invisum numen, terras cœlumque levavit.

Nec minus interea extremam Saturnia bello
Inponit regina manum. Ruit omnis in urbem
Pastorum ex acie numerus, cæsosque reportant,
Almonem puerum, fœdatique ora Galæsi,
Implorantque deos, obtestanturque Latinum.
Turnus adest, medioque in crimine cædis et ignis
Terrorem ingeminat: Teucros in regna vocari,
Stirpem admisceri Phrygiam; se limine pelli.

Tum, quorum adtonitæ Baccho nemora avia matres
Insultant thiasis, neque enim leve nomen Amatæ,
Undique collecti coeunt, Martemque fatigant.
Ilicet infandum cuncti contra omina bellum,
Contra fata deum, perverso numine poscunt;
Certatim regis circumstant tecta Latini.
Ille, velut pelagi rupes inmota, resistit;
Ut pelagi rupes, magno veniente fragore,

Par-tout l'œil y rencontre un deuil majestueux.
Sous leur voûte funèbre un torrent tortueux
Roule, et battant les rocs de ses eaux vagabondes,
Fatigue les échos du fracas de ses ondes.
Là, des vapeurs du Styx empoisonnant les airs,
S'ouvre un antre profond, soupirail des enfers,
Du séjour ténébreux épouvantable entrée.
Là, dirigeant son vol, la déesse abhorrée
Plonge, et dérobe au jour son visage odieux,
Et soulage en partant et la terre et les cieux.
Junon n'en suit pas moins ses projets de vengeance.
D'agrestes combattants bientôt un peuple immense
Court à Laurente, étale aux yeux épouvantés
D'Almon, de Galésus les corps ensanglantés:
Galésus, moissonné dans sa noble vieillesse,
Almon, pleuré des siens dans sa tendre jeunesse.
Tous implorent les dieux, tous conjurent le roi.
Turnus soudain se montre, et redouble l'effroi:
« Connoissez les Troyens, dit-il, et leurs victimes!
Ces cadavres sanglants déposent de leurs crimes:
Et ce double attentat reste encore impuni!
Le trône attend Énée, et Turnus est banni! »
Ces mots ont rallié tous ceux de qui les mères
Accompagnent la reine à ses sacrés mystères;
Tous importunent Mars de leurs cris furieux,
Tous veulent des combats réprouvés par les dieux.
Les dieux parlent en vain, et la rage l'emporte.
De Latinus en foule on assiège la porte;
Calme, il voit sans pâlir leurs efforts menaçants:
Tel un roc est battu par les flots impuissants;

Quæ sese, multis circum latrantibus undis,
Mole tenet scopuli; nequidquam et spumea circum
Saxa fremunt, laterique inlisa refunditur alga.
Verum, ubi nulla datur cæcum exsuperare potestas
Consilium, et sævæ nutu Junonis eunt res,
Multa deos aurasque pater testatus inanes:
«Frangimur, heu! fatis, inquit, ferimurque procella!
Ipsi has sacrilego pendetis sanguine pœnas,
O miseri! te, Turne, nefas, te triste manebit
Supplicium, votisque deos venerabere seris.
Nam mihi parta quies, omnisque in limine portus;
Funere felici spolior.» Nec plura locutus,
Sæpsit se textis, rerumque reliquit habenas.

Mos erat Hesperio in Latio, quem protenus urbes
Albanæ coluere sacrum, nunc maxima rerum
Roma colit, quum prima movent in prælia Martem,
Sive Getis inferre manu lacrymabile bellum,
Hyrcanisve, Arabisve parant, seu tendere ad Indos,

En vain autour de lui les vents ligués rugissent,
En vain contre ses flancs mille vagues mugissent;
Lui, tandis qu'à ses pieds fléchissent les roseaux,
Tranquille, et défiant la colère des eaux,
Aux coups de la tempête il oppose sa masse.
Mais enfin, quand il voit leur sacrilége audace
L'emporter sur les dieux qu'il attestoit en vain,
Et la fière Junon triompher du destin :
« Dieux, éloignez de nous l'orage qui s'apprête!
Dit-il : en vain j'ai cru surmonter la tempête,
Je suis vaincu. Mais vous qui renversez l'état,
Combien vous paierez cher votre horrible attentat!
Et toi, Turnus, et toi, quels orages t'attendent!
Tu n'arriveras pas où tes fureurs prétendent;
Malheureux! tu mourras proscrit, désespéré,
Levant trop tard au ciel ton bras déshonoré.
Pour moi, je touche au port, j'ai fini ma carrière,
Puisse une prompte mort abrégeant ma misère
Épargner à mon cœur ces tableaux douloureux,
Et que je meure enfin d'un trépas moins affreux! »
Il dit; dans son palais tristement se retire,
Et remet au destin les rênes de l'empire.
Il fut dans l'Hespérie un usage sacré;
Long-temps par les Albains on le vit révéré;
Rome le reçut d'eux, et le conserve encore;
Lorsqu'en ses murs puissants la guerre est près d'éclore,
Soit qu'on porte l'alarme aux Arabes errants,
Soit que de nos soldats les rapides torrents
Menacent l'Hyrcanie ou les Gétes sauvages;
Soit que de l'Orient inondant les rivages

Auroramque sequi, Parthosque reposcere signa.
Sunt geminæ belli portæ, sic nomine dicunt,
Relligione sacræ, et sævi formidine Martis;
Centum ærei claudunt vectes, æternaque ferri
Robora, nec custos absistit limine Janus.
Has, ubi certa sedet patribus sententia pugnæ,
Ipse, Quirinali trabea cinctuque Gabino
Insignis, reserat stridentia limina consul;
Ipse vocat pugnas; sequitur tum cetera pubes,
Æreaque adsensu conspirant cornua rauco.
Hoc et tum Æneadis indicere bella Latinus
More jubebatur, tristesque recludere portas.
Abstinuit tactu pater, aversusque refugit
Fœda ministeria, et cæcis se condidit umbris.
Tum regina deum cœlo delapsa morantes
Inpulit ipsa manu portas, et cardine verso
Belli ferratos rupit Saturnia postes.

Ardet inexcita Ausonia, atque immobilis ante.
Pars pedes ire parat campis, pars arduus altis

Ils volent ressaisir sur leurs fiers ennemis
Nos étendards captifs et nos aigles soumis,
Deux portes, qu'on nomma les portes de la guerre,
Se rouvrant, se fermant, font le sort de la terre;
Janus en est le garde, et Mars le souverain:
De cent barres de fer, de cent verrous d'airain
L'invincible barrière, et plus encor la crainte,
Du temple redouté garde à jamais l'enceinte.
Quand vient le jour fatal, où de leur long repos
Le décret du sénat fait sortir nos drapeaux,
Sous les pans bigarrés de la toge romaine
Le consul renouant la robe gabienne,
Des portes, qui de Rome annoncent le courroux,
Fait tomber les barreaux et crier les verrous.
Sur leurs vieux gonds rouillés aussitôt elles s'ouvrent,
Et du temple de Mars les voûtes se découvrent;
Lui-même sur le seuil appelle les combats;
La jeunesse à sa voix joint ses bruyants éclats;
Par ses accents guerriers le clairon les seconde,
Et sonne le réveil de la reine du monde.
Les Latins, à grands cris environnant leur roi,
Le pressoient d'obéir à cette antique loi:
Mais il craint de toucher cette porte terrible;
Il rejette bien loin ce ministère horrible,
Et court dans son palais enfermer ses chagrins.
Alors Junon, fidèle à ses affreux desseins,
Descend, frappe elle-même; et de ses mains puissantes
Fait gronder sur leurs gonds les portes menaçantes.
Soudain ce peuple heureux sort de sa longue paix;
Ici des bataillons serrent leurs rangs épais,

Pulverulentus equis furit: omnes arma requirunt.
Pars leves clypeos et spicula lucida tergunt
Arvina pingui, subiguntque in cote secures:
Signaque ferre juvat, sonitusque audire tubarum.

Quinque adeo magnæ positis incudibus urbes
Tela novant, Atina potens, Tiburque superbum,
Ardea, Crustumeriqne, et turrigeræ Antemnæ.
Tegmina tuta cavant capitum, flectuntque salignas
Umbonum crates; alii thoracas ahenos,
Aut leves ocreas lento ducunt argento.

Vomeris huc et falcis honos, huc omnis aratri
Cessit amor; recoquunt patrios fornacibus enses.
Classica jamque sonant: it bello tessera signum.
Hic galeam tectis trepidus rapit; ille frementes
Ad juga cogit equos, clypeumque auroque trilicem
Loricam induitur, fidoque adcingitur ense.

Là des fiers escadrons le rapide tonnerre
Sous des coursiers poudreux fait résonner la terre.
Chacun hâte à l'envi son appareil guerrier;
L'un dérouille son dard, l'autre son bouclier,
L'autre déploie au vent une enseigne flottante,
L'autre embouche déja la trompette éclatante.
Cinq cités à-la-fois sous les pesants marteaux
Font retentir l'enclume et domptent les métaux :
Toutes forgent les dards, instruments de ruine.
Le superbe Tibur et la puissante Atine,
Ardée et Crustumère, Antemne aux longues tours,
De Vulcain pour Bellone empruntent le secours.
On emmanche les dards, on aiguise les haches;
Là les casques creusés attendent les panaches;
Plus loin en bouclier le saule s'arrondit;
Là sur de longs cuissards l'argent pur resplendit :
Ici l'airain brillant recouvre une cuirasse;
Le soc perd ses honneurs, le glaive le remplace :
Adieu, Cérès, adieu tes paisibles travaux.
Pour les moissons de Mars on recourbe la faux;
Chacun rend aux fourneaux le glaive de ses pères,
Heureusement rouillé dans des jours plus prospères.
Tous sont prêts à partir; de leurs chefs différents
Déja l'ordre est écrit et court dans tous les rangs.
Enfin le clairon sonne. Aussitôt on s'élance;
L'un a saisi son casque, et l'autre prend sa lance;
L'un attelle à son char ses superbes coursiers :
Déja brillent sur eux leurs riches baudriers,
Leur cotte à mailles d'or, et la gaîne éclatante
Où repose l'épée à leur côté pendante.

Pandite nunc Helicona, Deæ, cantusque movete(11);
Qui bello exciti reges, quæ quemque secutæ
Complerint campos acies; quibus Itala jam tum
Floruerit terra alma viris; quibus arserit armis.
Et meministis enim, Divæ, et memorare potestis:
Ad nos vix tenuis famæ perlabitur aura.

Primus init bellum Tyrrhenis asper ab oris
Contemptor divum Mezentius, agminaque armat.
Filius huic juxta Lausus, quo pulchrior alter
Non fuit, excepto Laurentis corpore Turni.
Lausus, equum domitor, debellatorque ferárum,
Ducit Agyllina nequidquam ex urbe secutos
Mille viros; dignus, patriis qui lætior esset
Imperiis, et cui pater haud Mezentius esset!

Post hos insignem palma per gramina currum
Victoresque ostentat equos satus Hercule pulchro
Pulcher Aventinus, clypeoque, insigne paternum,
Centum angues, cinctamque gerit serpentibus hydram;
Collis Aventini silva quem Rhea sacerdos
Furtivum partu sub luminis edidit oras,
Mixta deo mulier, postquam Laurentia victor,
Geryone exstincto, Tirynthius adtigit arva,
Tyrrhenoque boves in flumine lavit Iberas.

O Muses! ouvrez-moi les fastes d'Hélicon;
De chaque roi ligué redites-moi le nom,
De quel pays fameux, sous quels grands capitaines
Partirent les guerriers qui couvrirent ces plaines,
Et quels fiers combattants, sous les drapeaux latins,
D'avance à l'univers annonçoient les Romains.
A peine un foible bruit en transmit la mémoire;
Vous, pour qui rien n'est vieux, retracez-m'en l'histoire.
Le contempteur des dieux, l'exemple des tyrans,
Mézence, le premier, conduit ses fiers Toscans;
Sous lui marche son fils, Lausus, dont le jeune âge
Sur les hôtes des bois essaya son courage;
Lausus, savant dans l'art de dompter les coursiers;
Lausus, après Turnus, le plus beau des guerriers,
Digne d'un meilleur roi, digne d'un meilleur père!
Il cherche dans les camps un destin plus prospère:
Mille fiers Agyllins ont volé sur ses pas.
Vain secours! leur valeur ne le sauvera pas.
Après eux s'avançoit le fils du grand Alcide,
Le bel Aventinus, qui, de son char rapide,
Guidant les beaux coursiers cent fois victorieux,
Leur promet des lauriers encor plus glorieux.
Quand le dieu de Tirynthe, illustrant son courage,
Du triple Géryon eut terrassé la rage,
Et vint baigner, pour prix de ses faits triomphants,
Ses taureaux d'Ibérie au fleuve des Toscans,
Unie avec ce dieu, Rhéa, simple mortelle,
Conçut sur l'Aventin cet enfant beau comme elle.
Cent serpents, sur son casque enlaçant leurs replis,
Du fier vainqueur de l'hydre ont annoncé le fils.

Pila manu sævosque gerunt in bella dolones,
Et tereti pugnant mucrone, veruque Sabello.
Ipse pedes tegumen torquens inmane leonis,
Terribili inpexum sæta, cum dentibus albis,
Indutus capiti, sic regia tecta subibat
Horridus, Herculeoque humeros innexus amictu.

Tum gemini fratres Tiburtia mœnia linquunt,
Fratris Tiburti dictam cognomine gentem,
Catillusque, acerque Coras, Argiva juventus;
Et primam ante aciem densa inter tela feruntur;
Ceu duo nubigenæ quum vertice montis ab alto
Descendunt Centauri, Homolen Othrymque nivalem
Linquentes cursu rapido: dat euntibus ingens
Silva locum, et magno cedunt virgulta fragore.

Nec Prænestinæ fundator defuit urbis,
Vulcano genitum pecora inter agrestia regem,
Inventumque focis, omnis quem credidit ætas,
Cæculus. Hunc legio late comitatur agrestis;
Quique altum Præneste viri, quique arva Gabinæ
Junonis, gelidumque Anienem, et roscida rivis
Hernica saxa colunt; quos, dives Anagnia, pascis;
Quos, Amasene pater. Non illis omnibus arma,
Nec clypei currusve sonant: pars maxima glandes
Liventis plumbi spargit; pars spicula gestat

Un bois creusé lançant le poignard qu'il recèle,
Un javelot sabin, leur armure fidèle,
Distinguent ses soldats. Au premier rang placé,
Des poils d'un fier lion son front est hérissé;
Et du monstre, en deux rangs, la gueule menaçante
Étale de ses dents la blancheur effrayante.
Dans cette pompe horrible il arrive au palais,
Et sous l'habit d'Hercule il en offre les traits.
Puis vient l'ardent Coras, et Catillus son frère:
Nés à Tibur, Argos a vu naître leur père;
Tibur reçut son nom d'un prince de leur sang.
Tous deux suivis des leurs marchent au premier rang:
Tels, d'Homole ou d'Othrys quittant les rocs sauvages,
Deux centaures altiers, fiers enfants des nuages,
Foulent aux pieds la neige, et des bois renversés
Écrasent à grand bruit les rameaux fracassés.
Et toi Préneste, aussi, de tes riches frontières
Tu vis, fier de grossir ces phalanges guerrières,
Partir ton fondateur, qui, parmi les troupeaux,
Au trône destiné, naquit dans les hameaux;
Cécule, en un foyer trouvé dans son enfance,
D'où l'on crut qu'à Vulcain il devoit la naissance.
Et Préneste, et Gabie où préside Junon,
Anagnia qu'entoure un fertile vallon,
Les monts Herniciens arrosés d'eaux fécondes,
Les bords que l'Anio rafraîchit de ses ondes,
Et l'Amasène enfin, d'agrestes combattants
Pour cet illustre chef ont dépeuplé leurs champs.
Tous, ils n'ont pas un char, un pavois, une lance:
L'un fait voler le plomb que la fronde balance;

Bina manu; fulvosque lupi de pelle galeros
Tegmen habent capiti, vestigia nuda sinistri
Instituere pedis, crudus tegit altera pero.

At Messapus equum domitor, Neptunia proles,
Quem neque fas igni cuiquam nec sternere ferro,
Jam pridem resides populos, desuetaque bello
Agmina in arma vocat subito, ferrumque retractat.

Hi Fescenninas acies, Æquosque Faliscos;
Hi Soractis habent arces, Flaviniaque arva,
Et Cimini cum monte lacum, lucosque Capenos.

Ibant æquati numero, regemque canebant.
Ceu quondam nivei liquida inter nubila cycni
Quum sese e pastu referunt, et longa canoros
Dant per colla modos; sonat amnis, et Asia longe
Pulsa palus.

De deux traits meurtriers d'autres arment leurs mains;
La dépouille d'un loup les coiffe de ses crins;
D'un côté leur pied nu des airs brave l'injure,
De l'autre un cuir grossier est l'informe chaussure.
Fils du dieu qui commande à l'abîme des mers,
Et savant à dompter les coursiers les plus fiers,
Messape, qui ne craint ni le fer ni les flammes,
Des peuples dont la paix a refroidi les ames,
Rallume le courage, aiguillonne les cœurs,
Et veut goûter encor le plaisir des vainqueurs.
Ceux qui de Flavinie habitent la campagne,
Et ceux qui du Soracte ont peuplé la montagne,
Falisque, Fescennin, célébrés tant de fois,
L'un pour ses chants d'hymen, et l'autre pour ses lois,
Et les Ciminiens, dont la troupe aguerrie
Quitte à l'envi le mont, le lac de leur patrie,
Et ceux qui de Capène habitent les forêts,
D'un monarque invincible innombrables sujets,
Dans un ordre guerrier alignant leurs phalanges,
Marchoient, suivant ses pas et chantant ses louanges.
A leurs chants, on croiroit entendre dans les cieux
De cygnes argentés un chœur mélodieux,
Qui, revenus le soir de leurs verts pâturages,
Et, glissant doucement à travers les nuages,
Ont quitté le Caïstre, ou les roseaux fangeux
Qui bordent d'Asia les flots marécageux,
Et du son de leur voix et du bruit de leurs ailes
De loin font retentir les rives paternelles.
A leur nombre on croit voir, non des rangs de soldats
Sous leurs armes d'airain s'avançant à grands pas,

Nec quisquam æratas acies ex agmine tanto
Misceri putet; aeriam sed gurgite ab alto
Urgeri volucrum raucarum ad litora nubem.

Ecce, Sabinorum prisco de sanguine, magnum
Agmen agens Clausus, magnique ipse agminis instar,
Claudia nunc a quo diffunditur et tribus et gens
Per Latium, postquam in partem data Roma Sabinis.

Una ingens Amiterna cohors, priscique Quirites,
Ereti manus omnis, oliviferæque Mutuscæ;
Qui Nomentum urbem, qui rosea rura Velini,
Qui Tetricæ horrentes rupes, montemque Severum,
Casperiamque colunt, Forulosque, et flumen Himellæ;
Qui Thybrim Fabarimque bibunt, quos frigida misit
Nursia, et Hortinæ classes, populique Latini;
Quosque secans infaustum interluit Allia nomen:
Quam multi Libyco volvuntur marmore fluctus,
Sævus ubi Orion hibernis conditur undis;

Mais ces essaims ailés, enfants des eaux profondes,
Qui, de la haute mer abandonnant les ondes,
S'élancent dans les airs en bruyants tourbillons,
Obscurcissent les cieux de leurs noirs bataillons,
Et, poussant vers la terre un cri rauque et sauvage,
Comme un nuage épais vont s'abattre au rivage.
Voyez le noble auteur d'un nom cher aux Romains,
Ce Clausus qui, sorti du vieux sang des Sabins,
De leur race guerrière, à vaincre accoutumée,
Forme une armée immense, et vaut seul une armée.
Depuis que Rome antique en ses jours triomphants
Associa son peuple aux droits de ses enfants,
Le Tibre voit encor briller du même lustre
Et sa tribu nombreuse et sa famille illustre :
Sous lui marche Amiterne et ses nombreux essaims,
Les Cures, d'où naîtront les Quirites romains;
Érétum, Mutusca, dont le peuple héroïque
Quitte pour le laurier son arbre pacifique;
Ceux dont le Vélino baigne les champs heureux,
Ceux qui de Tétrica peuplent les rocs affreux;
Ceux qui bordent l'Himelle, ou qu'éleva Nomente,
Que nourrit Caspérie, ou que Forule enfante,
Ceux qui boivent le Tibre et le clair Fabaris,
Et des froids Nursiens les soldats aguerris;
Les bataillons d'Horta, les bandes valeureuses
Qu'enfermoient des Latins les cités populeuses.
Et ceux que de ses flots, fameux par nos destins,
Sépare l'Allia, nom fatal aux Romains.
Leur nombre égale aux yeux les vagues que soulève
L'orageux Orion quand sa course s'achève,

Vel quum sole novo densæ torrentur aristæ,
Aut Hermi campo, aut Lyciæ flaventibus arvis.
Scuta sonant, pulsuque pedum conterrita tellus.

Hinc Agamemnonius, Trojani nominis hostis,
Curru jungit Halesus equos, Turnoque feroces
Mille rapit populos; vertunt felicia Baccho
Massica qui rastris, et quos de collibus altis
Aurunci misere patres, Sidicinaque juxta
Æquora, quique Cales linquunt, amnisque vadosi
Adcola Volturni, pariterque Saticulus asper,
Oscorumque manus. Teretes sunt aclydes illis
Tela, sed hæc lento mos est aptare flagello;
Lævas cætra tegit; falcati cominus enses.

Nec tu carminibus nostris indictus abibis,
OEbale, quem generasse Telon Sebethide nympha,
Fertur, Teleboum Capreas quum regna teneret
Jam senior; patriis sed non et filius arvis
Contentus, late jam tum ditione premebat
Sarrastis populos, et quæ rigat æquora Sarnus,
Quique Rufras, Batulumque tenent, atque arva Celennæ,
Et quos maliferæ despectant mœnia Abellæ:

Les épis lyciens du soleil colorés,
Et ceux que voit mûrir l'Hermus aux flots dorés :
Leurs pas, leurs boucliers retentissent ensemble;
L'air au loin en frémit, et la campagne tremble.
Puis vole sur son char un fils d'Agamemnon,
Halésus, qui de Troie abhorre encor le nom.
Sur ses pas ont couru cent peuples redoutables,
Ceux dont Massique emplit les coupes délectables,
Massique, à qui Bacchus prodigue ses bienfaits;
L'Auronce descendu de ses rudes sommets,
Le Sidicin des mers bordant l'humide plage,
Ceux qu'envoya Calès, ceux que sur son rivage
Rassemble le Vulturne aux courants sablonneux,
Et l'âpre Saticule, et les Osques nombreux,
Dont le long fouet, sifflant dans leur main intrépide,
De loin à l'ennemi lance un trait plus rapide;
Leur bras d'un cuir durci se fait un bouclier,
Leur glaive offre de près son croissant meurtrier.
Toi-même, illustre chef d'une ligue fatale,
Toi-même dans mes vers tu revivras, OEbale;
OEbale qu'ont produit, pour l'honneur de leur nom,
La nymphe Sébéthis et le vieux roi Télon,
Quand des Téléboëns la colonie obscure
Dans Caprée enfermoit sa puissance future :
Mais au fils du héros ce roc ne suffit pas;
Bientôt il réunit à ses naissants états
Les Sarrastes, les bords où le Sarne circule,
Les peuples de Rufras, les enfants de Batule,
Les tribus de Célène, et les plants fructueux
Dont Abelle a couvert son terrain montueux.

Teutonico ritu soliti torquere cateias;
Tegmina queis capitum raptus de subere cortex,
Æratæque micant peltæ, micat æreus ensis.

Et te montosæ misere in prælia Nersæ,
Ufens, insignem fama et felicibus armis;
Horrida præcipue cui gens, adsuetaque multo
Venatu nemorum, duris Æquicula glebis.
Armati terram exercent, semperque recentes
Convectare juvat prædas, et vivere rapto.

Quin et Marrubia venit de gente sacerdos,
Fronde super galeam et felici comtus oliva,
Archippi regis missu, fortissimus Umbro:
Vipereo generi et graviter spirantibus hydris
Spargere qui somnos cantuque manuque solebat,
Mulcebatque iras, et morsus arte levabat.
Sed non Dardaniæ medicari cuspidis ictum
Evaluit; neque eum juvere in volnera cantus
Somniferi, et Marsis quæsitæ montibus herbæ.
Te nemus Anguitiæ, vitrea te Fucinus unda,
Te liquidi flevere lacus.

Ibat et Hippolyti proles pulcherrima bello
Virbius, insignem quem mater Aricia misit,

Aussi bien que leurs lois, ces peuples ont leurs armes,
Et leurs bras font voler au milieu des alarmes
Ces pesants javelots lancés par les Teutons :
La dépouille du liége enveloppe leurs fronts,
L'airain charge leurs bras d'une brillante armure,
Et des glaives d'airain pendent à leur ceinture.
Et toi, dont la victoire illustra les drapeaux,
Brave Ufens, de Nersa tu quittas les coteaux;
A tes lois obéit le sauvage Équicole,
Chasseur infatigable et soigneux agricole,
Hardi déprédateur et soldat indompté;
Le soc est dans sa main, le glaive à son côté :
Au sortir de ses champs il revole au pillage,
Et sa vie inquiéte est un long brigandage.
Religieux au temple et terrible aux combats,
Dans les champs du carnage Umbro porte ses pas;
Lui qui, pontife auguste et guerrier invincible,
Au casque belliqueux joint l'olivier paisible;
Citoyen de Marrube, Archippe étoit son roi.
L'hydre, le fier dragon reconnoissent sa loi :
Il sait par ses doux chants conjurer leurs morsures,
Assoupir leur colère, et guérir leurs blessures;
Mais ses magiques sons, ses sucs assoupissants,
Contre le fer troyen resteront impuissants.
Ah! malheureux, quel deuil va couvrir ta patrie!
Le Fucinus limpide, et la sombre Angitie,
Les lacs aux flots glacés, et les monts, et les champs,
Pleurent encor ta perte, et regrettent tes chants.
Comme lui, brave chef d'une brillante élite,
Marche aussi Virbius, digne fils d'Hippolyte,

Eductum Egeriæ lucis, humentia circum
Litora, pinguis ubi et placabilis ara Dianæ.
Namque feruntfama Hippolytum, postquam arte novercæ
Occiderit, patriasque explerit sanguine pœnas
Turbatis distractus equis, ad sidera rursus
Ætheria et superas cœli venisse sub auras,
Pæoniis revocatum herbis et amore Dianæ.

Tum pater omnipotens, aliquem indignatus ab umbris
Mortalem infernis ad lumina surgere vitæ,
Ipse repertorem medicinæ talis et artis
Fulmine Phœbigenam Stygias detrusit ad undas.
At Trivia Hippolytum secretis alma recondit
Sedibus, et nymphæ Egeriæ nemorique relegat;
Solus ubi in silvis Italis ignobilis ævum
Exigeret, versoque ubi nomine Virbius esset.

Unde etiam Triviæ templo lucisque sacratis
Cornipedes arcentur equi, quod litore currum
Et juvenem monstris pavidi effudere marinis.

Que des bois d'Égérie et de ce riche autel,
Où, l'objet assidu d'un culte solennel,
La sœur du dieu du jour, pour prix de leurs offrandes,
De ses adorateurs exauce les demandes,
Aricie, envoya dans les champs de l'honneur.
Victime, nous dit-on, d'un discours suborneur,
Hippolyte périt en proie à la colère
D'une injuste marâtre et d'un crédule père;
Et, ministres fougueux de leurs cruels transports,
Ses chevaux effrénés déchirèrent son corps.
En faveur de Diane et des pleurs d'Aricie,
L'art puissant de Péon le rendit à la vie.
Jupiter, indigné que cet art criminel
Osât aux lois du sort arracher un mortel,
En plongea l'inventeur dans ce même Cocyte
Dont le fils d'Apollon affranchit Hippolyte;
Mais Diane cacha l'objet de tant de pleurs
Dans les plus noirs abris de ses bois protecteurs,
Et la nymphe Égérie en fut dépositaire.
C'est là que, loin du monde, inconnu, solitaire,
Le héros coule en paix ses jours mystérieux;
Mais, pour tromper l'oreille aussi bien que les yeux,
Appelé Virbius par la belle Égérie,
Il prit un autre nom avec une autre vie.
Les coursiers cependant sont bannis de ces bois:
Diane se souvient qu'un dragon, autrefois,
Excita leur frayeur à déchirer leur maître.
Nourri comme son père en ce réduit champêtre,
Le nouvel Hippolyte y vécut sans témoins:
Mal instruit par l'exemple, il n'en aime pas moins

Filius ardentes haud secius æquore campi
Exercebat equos, curruque in bella ruebat.

Ipse inter primos præstanti corpore Turnus
Vertitur arma tenens, et toto vertice supra est.
Cui triplici crinita juba galea alta Chimæram
Sustinet, Ætnæos efflantem faucibus ignis:
Tam magis illa fremens, et tristibus effera flammis,
Quam magis effuso crudescunt sanguine pugnæ.
At levem clypeum sublatis cornibus Io
Auro insignibat, jam sætis obsita, jam bos,
Argumentum ingens, et custos virginis Argus,
Cælataque amnem fundens pater Inachus urna.

Insequitur nimbus peditum, clypeataque totis
Agmina densentur campis, Argivaque pubes,
Auruncæque manus, Rutuli, veteresque Sicani,
Et Sacranæ acies, et picti scuta Labici;
Qui saltus, Tiberine, tuos, sacrumque Numici
Litus arant, Rutulosque exercent vomere colles,
Circæumque jugum; queis Juppiter Anxurus arvis

Ces fougueux animaux; et, desireux de gloire,
Son char rase les champs et vole à la victoire.
Turnus, plus beau, plus fier, et plus impétueux,
Léve au-dessus d'eux tous un front majestueux:
A l'effroi qu'il répand son casque ajoute encore.
Tel que l'Etna lançant le feu qui le dévore,
Sur son cimier, où flotte un panache à trois rangs,
La Chimère vomit ses tourbillons brûlants;
Et, plus dans le combat s'échauffe le carnage,
Plus s'irritent du monstre et les feux et la rage.
Sur l'orbe éblouissant de son bouclier d'or
L'art présente un tableau plus magnifique encor;
C'est la trop belle Io transformée en génisse:
Ses poils, son front croissant commencent son supplice.
Du courroux de Junon rigoureux instrument,
Argus de ses cent yeux la veille incessamment;
Inachus l'aperçoit, et d'un air taciturne
Ce père joint ses pleurs aux oudes de son urne.
Turnus avec orgueil voit l'auteur de son sang;
Impatient, il part, vole de rang en rang.
Des plaines, des vallons, du sommet des montagnes,
Ses alliés en foule inondent les campagnes;
Les fils de Serranus, les vieux Sicaniens,
Les Auronces fougueux, les jeunes Argiens,
Et les Sacraniens dévoués à Cybèle,
Le Labique peignant son armure fidèle;
Ceux qui du Numicus peuplent les bords sacrés,
Ceux par qui de Circé les monts sont labourés;
Et les tribus d'Anxur, où se montre à la terre
Sous les traits d'un enfant le maître du tonnerre;

Præsidet, et viridi gaudens Feronia luco;
Qua Saturæ jacet atra palus, gelidusque per imas
Quærit iter valles atque in mare conditur Ufens.

Hos super advenit Volsca de gente Camilla,
Agmen agens equitum, et florentes ære catervas,
Bellatrix: non illa colo calathisve Minervæ
Femineas adsueta manus; sed prælia virgo
Dura pati, cursuque pedum prævertere ventos.

Illa vel intactæ segetis per summa volaret
Gramina, nec teneras cursu læsisset aristas([12]);
Vel mare per medium, fluctu suspensa tumenti,
Ferret iter, celeres nec tingeret æquore plantas.

Et les bergers voisins du fleuve dont les eaux
De la superbe Rome abreuvent les troupeaux;
Et le Rutule actif, dont le soc se promène
Sur les coteaux ingrats qui forment son domaine;
Ceux qui de Satura bordent les noirs marais,
Ceux à qui Féronie en ses vertes forêts
Offre l'abri sacré de leurs riants ombrages;
Enfin les habitants de ces frais paysages,
Où des humbles vallons l'Ufens suit les détours,
Et dans les vastes mers va terminer son cours.
Des Volsques après eux marchoit la reine altière,
L'intrépide Camille : une troupe guerrière,
Dont les fiers escadrons aux rayons du soleil
De leurs armes d'airain font briller l'appareil,
Suivoit sur ses coursiers la superbe amazone.
Dès l'enfance exercée aux joutes de Bellone,
Camille préféroit, amante des combats,
La lance belliqueuse aux fuseaux de Pallas,
Les travaux de la guerre à des arts plus tranquilles.
Moins prompts sont les éclairs, et les vents moins agiles :
Elle eût, des jeunes blés rasant les verts tapis,
Sans plier leur sommet, couru sur les épis;
Ou, d'un pas suspendu sur les vagues profondes,
De la mer en glissant eût effleuré les ondes;
Et, d'un pied plus léger que l'aile des oiseaux,
Sans mouiller sa chaussure, eût volé sur les eaux.
Son air fier et décent, sa démarche imposante,
De son manteau royal la pourpre éblouissante,
Son carquois lycien, l'or en flexibles nœuds
Sur son front avec grace attachant ses cheveux,

Illam omnis tectis agrisque effusa juventus
Turbaque miratur matrum, et prospectat euntem,
Adtonitis inhians animis; ut regius ostro
Velet honos leves humeros, ut fibula crinem
Auro internectat; Lyciam ut gerat ipsa pharetram,
Et pastoralem præfixa cuspide myrtum.

Son myrte armé de fer, qui dans ses mains légères
Fait ressembler sa lance au sceptre des bergères,
Des guerriers, attroupés au faîte des remparts,
Sur elle ont réuni les avides regards :
L'œil étonné se plaît à ses graces hautaines.
Des hameaux d'alentour, des bourgades lointaines,
Tout un peuple empressé, sitôt qu'elle a paru,
Pour fêter son passage en foule est accouru.
Son audace aux Latins promet un sort prospère ;
Le jeune homme s'enflamme, et le vieillard espère ;
Et la mère, admirant tant d'attraits réunis,
La voudroit pour sa fille, et la montre à son fils.

NOTES

DU LIVRE SEPTIÈME,

PAR M. MICHAUD.

Une nouvelle carrière vient de s'ouvrir pour le poëte et pour son héros. Jusqu'ici Énée n'a été en butte qu'aux périls de la mer et aux dangers d'une navigation incertaine; son courage va désormais être éprouvé par de plus grands obstacles, et il va se signaler par des faits plus éclatants. Il a sauvé les débris du peuple troyen de la poursuite de Junon; il doit leur conquérir une patrie, et relever les autels de ses dieux. Il a déployé jusqu'à présent la prudence d'Ulysse; il lui reste à déployer toute la valeur d'Achille. Dans les six premiers livres, il n'est question que d'un empire détruit; dans les six derniers, c'est un nouvel empire qui s'élève et qui est fondé par la victoire.

A mesure que les difficultés augmentent pour le héros, elles semblent aussi augmenter pour le poëte. Virgile le fait sentir, et il en avertit ses lecteurs dès le début de ce septième livre:

> Major rerum mihi nascitur ordo,
> Majus opus moveo.

En parlant de la ruine de Troie, il avoit de grands moyens d'intéresser. Les images de la destruction plaisent à l'esprit humain : ce sont les passions qui détruisent, et les passions sont toujours poétiques : la chute d'un empire et les malheurs qui l'accompagnent, sont d'ailleurs la source d'un

grand intérêt. On pourroit ajouter que le poëte, en faisant voyager son héros, a nécessairement une grande variété d'objets à présenter à ses lecteurs; les orages de la mer, des contrées intéressantes, les mœurs des peuples, toutes les vicissitudes de la fortune viennent tour-à-tour s'offrir à son pinceau, tous les trésors de la fable et de l'histoire lui sont ouverts. Non seulement il a une grande variété d'objets à peindre, mais tous les événements et tous les pays qu'il décrit sont déja illustrés par de grands souvenirs; la marche de son héros est semée de prodiges accrédités par la tradition; la mythologie des Grecs l'a par-tout devancé, et dans chacun de ses récits il trouve l'attention de son lecteur heureusement préparée.

Quelques uns de ces avantages sont perdus pour le chantre d'Énée, dans les six derniers livres. Il arrive avec son héros dans l'ancienne Italie, qui est un théâtre neuf à la vérité, mais dont les traditions sont peut-être moins poétiques que celles de la Grèce. Quoique Virgile ait trouvé dans son sujet et dans son génie tout ce qu'il falloit pour prolonger l'action et augmenter l'intérêt, plusieurs critiques modernes ont placé les derniers livres au-dessous des premiers; et l'on ne doit pas trop s'en étonner : le génie est comme la lumière du jour, qui n'est pas seulement belle par elle-même, mais qui est belle encore par les objets qu'elle éclaire. Les lieux et les évènements que Virgile a décrits ont reçu de lui une partie de leur éclat, mais il faut avouer qu'il leur a dû aussi quelque chose. Il n'en est pas de même des contrées et des guerres qu'il va décrire; elles lui devront tout leur lustre, et il n'empruntera d'elles aucune de ses beautés. Au reste, la plupart de ces réflexions ne sont justes que pour les modernes, et on ne les auroit point faites chez les Romains, qui devoient être plus frappés que nous de l'intérêt national qui règne dans cette seconde partie du poëme.

On a dit que dans les premiers livres Virgile avoit suivi

l'*Odyssée*, et que dans les derniers il prenoit le ton de l'*Iliade*. Quoique l'*Iliade* soit un poëme plus parfait que l'*Odyssée*, on sait qu'il n'est pas rare de trouver des lecteurs qui aiment mieux les aventures d'Ulysse que les combats d'Achille; et cette préférence peut nous servir à expliquer celle de certains critiques pour les premiers livres de l'*Énéide*. D'ailleurs, les six premiers livres, mis à côté de l'ouvrage le moins parfait d'Homère, ont dû briller avec plus d'éclat; tandis que les six derniers, continuellement comparés à l'*Iliade*, la plus belle production de l'ancienne Grèce, ont eu besoin de toute leur perfection pour soutenir le parallèle. On ne peut nier que Virgile n'ait semé une grande variété dans les dernières parties de son poëme. Les souvenirs héroïques de la Grèce y sont moins prodigués; mais les passions et les sentiments y sont plus souvent mis en action. Le poëte y décrit moins de pays, mais l'attention y est sans cesse éveillée par la diversité des combats et des événements; les ressources du merveilleux y sont aussi souvent et aussi heureusement employées; les caractères y sont plus variés et mieux développés; et si le lecteur n'y est plus ému par la chute d'un grand empire, il y est vivement intéressé par l'origine d'un empire qui commence par le chaume du bon Évandre, et qui doit finir par embrasser l'univers. Cette origine, qui s'accorde avec l'histoire, n'est pas moins merveilleuse que toutes les fictions des Grecs. Virgile, dans le second livre, compare, comme on l'a vu, la chute de Troie à celle d'un arbre antique qui ombrageoit les collines, et qui s'écroule avec fracas sous l'effort des bûcherons. Cette comparaison est très belle, elle est sentie par tous les lecteurs; mais si, pour exprimer l'élévation d'un nouvel empire, le poëte nous eût représenté un simple arbrisseau se développant, s'élevant lentement dans les airs, et protégeant tout ce qui l'environne de son ombrage immense, cette comparaison n'auroit pas été moins exacte et moins élevée; elle auroit annoncé d'un

seul trait l'origine et les destinées de Rome. Tout le sujet des derniers livres de l'*Énéide* est dans cette idée; mais elle n'est aperçue que par les hommes accoutumés à réfléchir, et voilà sans doute une des raisons pour lesquelles le plus grand nombre des lecteurs préfère les premiers livres.

Énée trouve en Italie de grands obstacles, des rivaux dignes de lui : il pourroit avoir l'air d'un conquérant usurpateur; mais les oracles qui l'ont annoncé semblent justifier ses entreprises. Le caractère de Latinus est tracé d'une manière très convenable au développement de l'action : Latinus est humain, vertueux, et sans fermeté. On sait que ce caractère chez un souverain laisse agir les passions dans toute leur liberté, et le poëte reste ainsi le maître de disposer lui-même de ses personnages et de ses événements. Le roi des Latins, comme l'observe plaisamment Segrais, est si empressé de marier sa fille, qu'il consulte tous les oracles pour savoir qui sera son gendre. Les oracles lui ont annoncé un étranger; Énée arrive, et, quoique Lavinie paroisse destinée à Turnus, son père la fait proposer au prince troyen. Toutes les prétentions d'Énée sont devenues légitimes; mais Latinus, qui a offert sa fille, n'a pas assez de fermeté pour faire exécuter les traités : de là naît la rivalité armée de Turnus; de là ces guerres sanglantes qui font ressortir l'héroïsme d'Énée : et l'inaction de Latinus devient ainsi la source féconde des plus grands événements.

Junon paroît encore dans ce livre. Elle n'y invoque plus le dieu des tempêtes, elle n'implore plus Jupiter; il ne s'agit plus de disperser les Troyens sur les gouffres de la mer, de les faire briser contre les écueils de Scylla et de Charybde, mais de leur susciter la guerre la plus cruelle; elle appelle à son aide la plus terrible des furies :

Flectere si nequeo Superos, Acheronta movebo.

Le monologue de cette déesse caractérise très bien le désespoir de la colère et de la jalousie. Les discours de Ju-

non sont très beaux dans l'*Énéide;* la passion est toujours éloquente : et celui que la déesse tient en cette occasion ne le cède point aux autres, quoique certains critiques lui aient reproché des longueurs. Le caractère d'Alecton et la fureur qu'elle inspire à Amate et à Turnus décèlent dans le poëte l'imagination la plus féconde, la plus épique; il n'est pas inutile d'ajouter que le merveilleux s'accorde tellement ici avec la nature des passions, qu'il semble être la vérité et la nature elle-même. Alecton secoue par-tout les torches de la discorde, et la guerre se déclare à l'occasion du cerf de la jeune Sylvie, qui est tué par Ascagne. Cette fiction a trouvé des approbateurs et des critiques : les uns ont observé que ce moyen n'étoit pas assez épique, et ils ont pensé que rien n'étoit plus ridicule que de commencer une guerre par une églogue : d'autres ont défendu Virgile; et, comme il arrive ordinairement dans une discussion, ils se sont passionnés, et ils ont trouvé ce morceau admirable. Il ne nous appartient point de prononcer : ceux qui ont blâmé cette invention sont d'une très grande autorité à nos yeux; mais on ne se décide pas aisément, lorsqu'il faut se déclarer contre Virgile, qui ne s'est presque jamais trompé. Nous passerons aux observations de détail.

(1) Hinc exaudiri gemitus iræque leonum
Vincla recusantum et sera sub nocte rudentum, etc.

La répétition des mots *leonum*, *recusantum*, *rudentum*, exprime admirablement le bruit sourd et confus et les rugissements qui se font entendre pendant la nuit. Ce passage est imité du deuxième livre de l'*Odyssée*. Il a été désapprouvé par Scaliger : il faut cependant convenir que l'idée de la colère des lions qui s'irritent contre leurs fers est une heureuse addition du poëte latin. Virgile diffère d'Homère dans sa description, en ce que ce dernier représente les animaux avec un caractère doux, et que l'autre les peint avec leur férocité sauvage. Le poëte grec a conservé aux ani-

maux de Circé le caractère des hommes : mais si, comme on l'a dit, son dessein étoit de faire allusion aux passions et aux plaisirs sensuels, il est sûr que l'idée d'un caractère sauvage convenoit beaucoup mieux. Nous citerons ici, pour justifier notre opinion, le portrait que fait Platon, dans sa *République*, des hommes livrés aux passions brutales : « Ils « sont, dit-il, comme des bêtes qui regardent toujours en « bas, et qui sont courbées vers la terre; ils ne songent « qu'à manger et à repaître, et à satisfaire leurs desirs gros- « siers; et, dans l'ardeur de les rassasier, ils regimbent, ils « égratignent, ils se battent à coups d'ongles et de cornes « de fer, et périssent à la fin par leur gourmandise insa- « tiable. »

(2) Hujus apes summum densæ (mirabile dictu),
Stridore ingenti liquidam trans æthera vectæ,
Obsedere apicem; et, pedibus per mutua nexis,
Examen subitum ramo frondente pependit.

Cet essaim d'abeilles est décrit de la manière la plus poétique et la plus exacte. Le second vers *Stridore ingenti liquidum trans æthera vectæ*, exprime par son harmonie la marche bruyante de cette petite colonie, et son arrivée sur les branches du laurier d'Apollon. Le dernier vers présente une image pittoresque. M. de Réaumur, qui est l'historien des abeilles, comme Virgile en est le poëte, a décrit la manière dont un essaim s'attache à la branche d'un arbre, et y forme un massif en feston. Tout ce qu'a dit le naturaliste se voit dans les derniers vers que nous venons de citer. Cette image des abeilles est d'ailleurs heureusement adaptée aux mœurs pastorales de ces temps reculés; et leur retraite sur le laurier d'Apollon est très propre à figurer l'arrivée de la colonie des Troyens qui abordent en Italie sous les auspices des dieux.

(3) Consulit Albunea, etc.

La source *Albunea*, dont parle ici Virgile, est bien cer-

tainement la *Solfata* de Tivoli. Ce point de critique géographique a été bien discuté par Chaupy (*Découverte de la maison d'Horace*, t. II, p. 386 à 398). M. Bonstetten propose avec assurance, comme une découverte qui lui est propre, une conjecture de Chaupy, et que celui-ci a justement abandonnée. L'ouvrage de M. Bonstetten est intitulé : *Voyage dans les six derniers livres de l'Énéide*, Genève, in-8°, an 13. La confiance que cet auteur a en lui-même, est égale à son ignorance; il regarde Juste-Lipse, Cluvier, Kircher, et tous ceux qui l'ont précédé dans la même carrière, comme des pédants qui ne méritent pas même une réfutation.

(4) Heus! etiam mensas consumimus! inquit Iulus.

Ce passage a été l'objet des censures les plus amères. Addison et d'autres écrivains célèbres ont répondu aux critiques, que Virgile n'avoit pu s'écarter de la tradition, et que cette histoire, qui paroît puérile, avoit été consacrée dans les antiquités romaines. Voltaire ajoute que le poëte latin s'est trouvé obligé de rapporter ces paroles d'Iule dans un poëme sur la fondation de Rome; de même, dit-il, qu'un poëte français seroit forcé de parler du pigeon qui apporta la sainte ampoule, dans un poëme où il seroit question de l'origine de la monarchie française. La poésie épique vit de fictions; ces fictions tiennent au merveilleux, et le poëte doit s'attacher autant qu'il peut à les rendre plus vraisemblables, en les joignant à quelques traits déja connus et accrédités. Les lecteurs sont disposés à croire ce qu'ils ne connoissent point encore, en faveur de ce qu'ils connoissent et de ce qu'ils croient déja; et l'histoire prête ainsi son autorité à la fable. Strabon parle des tables mangées par les Troyens; et Denys d'Halicarnasse raconte cet évènement presque avec les mêmes circonstances que Virgile.

Au reste, nous avons dit plus haut que les traditions de l'ancienne Italie étoient moins poétiques que celles de la

Grèce, et ce récit le prouve. Virgile a néanmoins été obligé d'en adopter quelques unes.

(5) Tectum augustum, ingens, centum sublime columnis,
Urbe fuit summa, Laurentis regia Pici,
Horrendum silvis et religione parentum.

Ce palais auguste, immense, soutenu par cent colonnes, et entouré de son bois sacré, recommandable par la piété des mœurs antiques, donne d'abord une idée juste et heureuse de l'antiquité voisine de l'âge de Saturne. On croira peut-être difficilement que le bon Picus eût un palais soutenu par cent colonnes; mais il ne faut pas oublier que l'ordre toscan, le plus simple, le plus fort et le plus solide de tous les ordres d'architecture, est dû aux peuples de l'ancienne Étrurie. Le reste de cette description est un mélange de choses qui appartiennent à la guerre, et de celles qui appartiennent à l'agriculture; ce qui caractérise très bien les mœurs de Rome, dont le poëte veut chanter l'origine.

(6) Multaque præterea sacris in postibus arma;
Captivi pendent currus, curvæque secures, etc.

Ces vers ont été imités par Stace dans sa description du temple de Mars. Voici les vers de la *Thébaïde*, liv. VII, v. 55:

Terrarum exuviæ circum, et fastigia templi
Captæ insignibant gentes, cælataque ferro
Fragmina portarum, bellatricesque carinæ,
Et vacui currus, protritaque curribus ora.

Ce passage est un des plus beaux de la *Thébaïde*, et c'est ainsi que Stace auroit toujours dû imiter Virgile, qu'il cherchoit à prendre pour modèle.

(7) Num capti potuere capi? num incensa cremavit
Troja viros?

Quelque beau que soit le discours de Junon, il faut

avouer que cette espèce d'opposition et de jeu de mots n'est pas digne de son caractère. L'antithèse est une figure froide qui tient de l'esprit de symétrie, et ne peut s'allier au langage des passions, sur-tout à celui de la colère. Virgile a voulu imiter ici ces vers d'Ennius sur les murs de Troie :

> Quæ neque Dardaniis campis potuere perire,
> Nec quum capta, capi, nec, quum combusta, cremari.

Ces vers d'Ennius étoient fameux dans l'antiquité latine; mais ils étoient plus faits pour être imités par Ovide que par Virgile. Cette légère tache ne doit point cependant arrêter notre admiration; nous allons laisser parler, sur ce discours de Junon, M. Legouvé, qui a suppléé M. Delille dans la chaire de poésie latine au collége de France, et qui a bien voulu nous communiquer quelques unes de ses judicieuses remarques :

« La situation, dit-il, représente Junon apercevant, à son retour d'Argos, la joie d'Énée et des Troyens qui viennent de descendre sur les bords du Latium, dont sa haine féconde en obstacles avoit espéré de les éloigner plus longtemps. Pour peu que l'on ait réfléchi à l'effet d'un spectacle de cette espèce sur une déesse du caractère de Junon, on a compté, au moment où elle parleroit, sur un discours aussi énergique que brillant : celui de la déesse est tel qu'on pouvoit l'attendre. Quoi de plus fort: quoi de plus impétueux? *O race odieuse! ô destins des Phrygiens contraires à mes destins!* Tel est l'exorde qui respire déja la colère. Ces deux exclamations sont bien le langage d'un être passionné, qui s'indigneroit des formes lentes et mesurées, et qui a besoin d'éclater dès le premier mot : *Quoi! je n'aurai pu les anéantir dans les plaines de la Phrygie! quoi, prisonniers, ils n'ont pu être pris! Quoi, Pergame consumée n'aura pu les consumer avec elle! Ils ont échappé du milieu des ennemis, du milieu des flammes!* Voilà des répétitions accumulées, et à peu de distance l'une de l'autre, qui prêtent encore au

discours de Junon toute la fougue avec laquelle doivent se succéder les sentiments et les idées de cette déesse, furieuse de se voir humiliée. Vient ensuite l'énumération de ce qu'elle avoit fait pour nuire aux Troyens, autre mouvement qui est parfaitement dans la nature des cœurs irrités. Ils aiment à s'échauffer, à s'aigrir encore en récapitulant les efforts qu'ils ont tentés pour éviter l'outrage qu'ils essuient. Junon n'en reste pas là : à peine s'est-elle retracé ces efforts, qu'elle oppose à leur tableau celui du bonheur des Troyens. C'est encore le propre de l'orgueil blessé, de faire ressortir par un contraste toutes les images qui peuvent le justifier et l'accroître.

« Mais un seul ne suffit pas à la déesse. Elle en ajoute d'autres, où l'on aperçoit également l'indignation et la fierté. C'est d'abord ce parallèle qu'elle fait de Mars et de Diane, qui, au-dessous d'elle dans l'ordre des dieux, ont pu se venger, l'un des Lapithes, l'autre des Calydoniens, avec elle, Junon, qui, quoique épouse de Jupiter, n'a pas eu le pouvoir d'exterminer un peuple qu'elle hait; c'est ensuite cette comparaison de l'innocence des ennemis de Diane et de Mars, avec les torts des siens.

« Oh! qu'il est bien dans la nature des passions ce plaisir qu'elle semble prendre à se ravaler elle-même, à se rendre méprisable à ses propres yeux par des oppositions si humiliantes! L'orgueil outragé n'est-il pas de ces sentiments qui s'adressent des reproches amers pour s'aiguillonner eux-mêmes? On juge que Junon ne se rabaisse dans ses paroles, que pour se relever plus terrible dans ses actions; on sent qu'elle ne se peint l'impuissance de ses coups, que pour s'exciter à en porter de plus sûrs. Il est si vrai que telle est la marche d'un courroux altier, que l'on n'est point surpris que, loin d'être détournée de ses projets par l'exposé de ses tentatives tant de fois inutiles, et de sa puissance tant de fois trompée, elle prenne une résolution encore plus décidée de poursuivre son ouvrage. Et combien dans ce

moment ses paroles semblent aussi bien qu'elle avoir redoublé d'énergie! En effet, n'est-ce pas le dernier degré de la fureur, de vouloir se venger, sans l'espoir même de réussir complètement? Junon ne se dissimule pas que les destins sont pour Énée, et qu'il finira par triompher : mais, si elle ne peut empêcher le succès du prince troyen, elle pourra du moins le reculer; elle armera deux nations l'une contre l'autre, elle fera encore du mal à ces Troyens qu'elle abhorre! Et où la conduit cette perspective qui flatte son imagination? à se repaître de l'image cruelle d'un gendre et d'un beau-père s'unissant sur les cadavres de leurs sujets; à se complaire dans cette barbare apostrophe : *O princesse! le sang des Troyens et des Rutules sera ta dot; et c'est Bellone même qui présidera à tes noces.* La rage ne se fait-elle pas entendre dans ces terribles métaphores?

« La fin est digne de ce langage cruel. Que présente-t-elle? les noms d'Hécube, de Troie, de Pâris; le souvenir de ce songe, qui annonça dans ce prince naissant un flambeau qui incendieroit sa patrie; et l'image de cette nuit enflammée où s'alluma un si grand embrasement. Certes Junon ne pouvoit mieux terminer que par un choix de dénominations et de figures prises dans les acteurs et les événements de la guerre fameuse qu'elle suscita, et qui donna le plus vif aliment à sa haine.

« Ce discours est donc un chef-d'œuvre d'éloquence véhémente. Le style complète son mérite; il est précédé d'un vers très beau :

Tum, quassans caput, hæc effundit pectore dicta.

Cette coupe *quassans caput*, qui arrête le vers sur cette image, lui donne une sorte de secousse analogue au mouvement de tête de Junon. Ce verbe *effundit* peint l'abondance avec laquelle les paroles se répandent et se précipitent de ses lèvres.

Fatis contraria nostris

Fata Phrygum! num Sigeis occumbere campis,
Num capti potuere capi? num incensa cremavit
Troja viros? medias acies mediosque per ignes
Invenere viam.

Ces trois *num*, cette répétition du même substantif dans *fatis* et *fata*, et du même adjectif dans *medias* et *medios*, tout cela exprime l'état violent de l'ame de Junon. Il faut aussi remarquer ces coupes : *Num capti potuere capi? — Troja viros? Invenere viam?* Ces enjambements, ces césures qui brisent la prosodie, lui prêtent quelque chose de pénible, conforme à l'agitation de la déesse.

Quid Syrtes, aut Scylla mihi, quid vasta Charybdis
Profuit?

Encore une répétition très bien placée. Ces deux *quid* doublent aux yeux de Junon les preuves honteuses de son impuissance. La répétition est en général une figure extrêmement animée; mais il ne faut pas en abuser. Virgile ne l'emploie que quand son sujet le lui permet; ici elle convient parfaitement à la situation.

Ast ego, magna Jovis conjux, nil linquere inausum
Quæ potui infelix, quæ memet in omnia verti,
Vincor ab Ænea!

Ces deux *quæ* sont encore dans le même but que les répétitions précédentes; ils prouvent que la colère de la déesse se soutient toujours. Et quel enjambement que *vincor ab Ænea!* Voyez comme cette pensée, formant un trait détaché, paroit plus forte et plus saillante. Il faut y louer et la précision et la franchise de l'expression. L'idée eût perdu à être autrement rendue.

Quod si mea numina non sunt
Magna satis, dubitem haud equidem implorare quod usquam est.
Flectere si nequeo Superos, Acheronta movebo.

Ce dernier vers est admirable, la pensée est sublime; et elle

est rendue avec une précision et une énergie qui ajoutent à sa sublimité. Pouvoit-on trouver une opposition plus juste que celle de ces termes *Superos* et *Acheronta?* et qu'il est habile de les avoir placés immédiatement l'un auprès de l'autre! Par là le jeu des deux expressions devient encore plus vif. Quel heureux choix encore que celui de ce long mot *Acheronta!* Substituez un autre terme synonyme, vous n'aurez pas l'effet de ces consonnances sourdes et prolongées qui peignent l'enfer. Enfin le verbe *movebo* n'est-il pas lui-même pittoresque? *Je remuerai l'enfer?* voilà ce qu'il signifie. N'est-ce pas une expression de la plus grande force, et qui fait image comme la pensée. De plus, ce vers magnifique est parfaitement préparé par les deux qui précèdent. Rien n'est heurté dans Virgile; les plus belles idées, les images les plus imposantes sont toujours amenées : voilà ce qui rend sa composition si accomplie.

> Non dabitur regnis (esto) prohibere Latinis,
> Atque immota manet fatis Lavinia conjux.

Cette courte parenthèse (*esto*) coupe bien le vers. On voit par la brièveté avec laquelle cette concession s'exprime, qu'elle est arrachée à Junon, et que la déesse craint de s'y arrêter. Et comme le dernier vers est écrit! Quelle expression que *immota fatis*, en parlant de Lavinie, appuyée par les destins! ce mot est impossible à traduire.

> At trahere, atque moras tantis licet addere rebus;
> At licet amborum populos exscindere regum.

Ces deux *at* et ces deux *licet* impriment à cet endroit une grande chaleur. L'emploi de la répétition revient souvent dans ce discours de Junon, parceque, comme je l'ai déja dit, cette figure est celle qui plaît le plus aux sentiments violents.

> Sanguine Trojano et Rutulo dotabere, virgo;
> Et Bellona manet te pronuba.

Le style semble ici encore plus coloré, plus nerveux. On voit que l'ame de Junon a passé dans celle du poëte. Qu'il est éloquent d'apostropher Lavinie, et de le faire par cette dénomination sèche *virgo!* Quelle verve dans cette expression, *dotabere sanguine, tu auras du sang pour dot?* et dans celle-ci : *Bellona manet te pronuba, Bellone présidera à tes noces!* Il y a image dans le mot comme dans l'idée. Ce dernier terme, *Bellona pronuba*, est d'autant plus beau, que c'est Junon qui est la déesse du mariage; on sent tout ce qu'il y a de passionné de sa part, à substituer un autre à sa place pour l'hymen de Lavinie, et à choisir Bellone.

Funestæque iterum recidiva in Pergama tædæ.

Ce rapprochement de *Pergama* et de *tædæ* qui termine les paroles de Junon, est très bien placé à la fin : il laisse dans l'esprit pour dernière image la ruine de Troie; et pour dernière impression, la crainte que ce tragique évènement ne se renouvelle dans le *Latium*.

« Rien donc de mieux écrit, de mieux ordonné que tout ce discours, puisque après l'avoir entendu, nous restons dans l'attente des plus sanglantes catastrophes.

« Le seul défaut de ce monologue de Junon, comme de la situation, est de trop ressembler au début du premier livre. »

(8) . . . . . Fecundum concute pectus,
Disjice compositam pacem, sere crimina belli;
Arma velit, poscatque simul, rapiatque juventus.

Ce discours, adressé par l'épouse de Jupiter à Alecton, est la plus belle exposition qu'on puisse faire des scènes sanglantes qui vont avoir lieu; tous les fléaux dont on est menacé semblent être dans ces mots, *Fecundum concute pectus*. En général, ce morceau d'Alecton est admirable dans tous ses détails. Le serpent qu'elle jette dans le sein d'Amate, qui se glisse dans le cœur de la reine, qui s'insinue sous ses habits, qui se replie autour de son cou, et

glisse successivement sur tous ses membres, est décrit avec une telle énergie, avec une telle vérité, qu'on croit le voir et suivre tous ses mouvements; le lecteur frémit pour la malheureuse Amate.

Le désespoir et la fureur de la reine sont tracés avec le même pinceau. Sa fuite dans les forêts avec les bacchantes, ses invocations à Bacchus, auquel elle veut consacrer sa fille, donnent une nouvelle vraisemblance à la fiction du poëte, en la mêlant aux cérémonies usitées chez les païens. Ici Virgile se livre à tout son enthousiasme poétique; et il pourroit s'écrier comme Horace : *Quo me, Bacche, rapis tui plenum.* (Lib. III, ode xxv.)

Alecton, pour enflammer Turnus, prend les traits d'une vieille prêtresse de Junon; et l'on ne voit pas d'abord le motif de cette métamorphose, puisqu'elle ne produit point l'effet que s'étoit promis cette fille des enfers; mais en réfléchissant un peu, on s'aperçoit que le poëte a voulu mettre le caractère de Turnus dans tout son jour, et l'opposer à celui du pieux Énée. Turnus méprise les avis de la prêtresse de Junon; il se rit de la vaine crédulité de la vieillesse, et il ne cède qu'à la fatale influence des enfers. Juvénal étoit particulièrement frappé de ce passage de Virgile.

Les comparaisons qui se trouvent dans ce passage ont été le sujet de plus d'une critique. On a reproché à Virgile d'avoir comparé la reine Amate à un sabot, et Turnus à une chaudière bouillante. Nous n'osons affirmer que ces comparaisons, et sur-tout la première, soient parfaitement du ton de la poésie épique; mais les critiques conviendront que ce qu'il y a de commun ici dans le sujet, est bien racheté par la richesse des images et des expressions. Quoi de plus propre à peindre la bouillante ardeur de Turnus, que l'action de l'onde en courroux, si bien exprimée par ces beaux vers?

> Exsultantque æstu latices: furit intus aquai
> Fumidus atque alte spumis exuberat amnis.

Cette comparaison, si elle n'est pas très noble, est au moins très exacte; toutes les expressions qui y sont employées pour représenter l'ébullition de l'eau, sont devenues des mots figurés pour exprimer la colère dans toutes les langues. On pourroit ajouter que l'objet du poëte a pu être de rabaisser le caractère d'Amate et de Turnus, et qu'il étoit convenable de chercher le sujet de ses comparaisons dans les choses les plus vulgaires. Homère, pour donner une idée du trouble qui agite le chef des Grecs, compare son agitation à celle de l'air, lorsque, l'embrasant de son tonnerre, Jupiter annonce aux humains tous les ravages de la tempête ou tous les malheurs de la guerre. Cette comparaison est aussi belle que convenablement placée; mais Virgile auroit manqué de jugement, s'il eût pris le sujet de la sienne dans des images aussi élevées. Il ne s'agit pas du roi des rois, du chef d'une ligue puissante, mais d'une femme emportée par ses passions, d'un jeune prince aveuglé par sa fureur, et qui l'un et l'autre sont en proie aux puissances du Tartare. Il est vrai qu'Ajax, dans la chaleur de la mêlée, est comparé par Homère à un âne qui est dans un blé, et qui se laisse frapper de mille coups plutôt que d'en sortir; mais cette comparaison ne sera jamais citée comme un modèle.

Nous remarquerons, en finissant ces observations, que la fiction employée par Voltaire dans le cinquième chant de la *Henriade* ressemble beaucoup à ce passage du septième livre de l'*Énéide*. D'un côté, c'est Junon qui s'indigne de l'audace des Troyens; de l'autre, c'est la Discorde qui frémit de rage en voyant les succès des ennemis de la ligue : Junon invoque Alecton; et la Discorde invoque le Fanatisme, divinité infernale : Alecton prend les traits d'une prêtresse de Junon, et le Fanatisme ceux du duc de Guise. Ce dernier trait, il est vrai, ressemble moins à Virgile qu'au deuxième livre de la *Thébaïde*, où l'ombre de Laïus apparoît à Tydée pendant son sommeil, sous les traits de Tiré-

sias; mais, pour tout le reste, la ressemblance est parfaite: le moyen de Voltaire est le même que celui de Virgile; heureux si, en adoptant cette fiction du poëte latin, il eût imité son modèle pour la richesse des détails!

(9) Cervus erat forma præstanti et cornibus ingens, etc.

Macrobe, dans son cinquième livre des *Saturnales*, se récrie beaucoup sur ce passage et sur ceux qui précèdent; et sa critique sur-tout pour ce qui regarde le cerf de Sylvie, a frappé de très bons esprits. On a trouvé ridicule qu'un cerf tué par Ascagne fût la cause d'une guerre dont le résultat devoit être la fondation de Rome: plusieurs écrivains ont défendu Virgile; ils ont observé que la plupart des guerres les plus sanglantes avoient eu une cause plus légère, que quelques unes même n'en avoient point eu du tout, et que d'ailleurs le cerf tué n'étoit point ici la cause, mais l'occasion des combats. On pourroit ajouter qu'il n'est point étonnant que la guerre commençât par un pareil motif parmi des peuplades agrestes qui n'étoient point accoutumées à se battre pour des empires, et qui devoient plus facilement embrasser la querelle d'un fermier puissant que la cause de rois qu'ils ne connoissoient point.

(10) Mollibus intexens ornabat cornua sertis,
Pectebatque ferum, puroque in fonte lavabat.
Ille, manum patiens, mensæque assuetus herili, etc.

Ce sujet prêtoit beaucoup aux images pittoresques et riantes. Virgile n'a rien oublié; c'est ici qu'il a fait preuve d'un goût exquis, en disant tout ce qu'il falloit dire, et en ne disant rien de trop. Ovide est loin de montrer la même réserve en décrivant les caresses et les ornements que Cyparysse prodigue au cerf qui suit par-tout ses pas. On peut comparer son tableau à celui de Virgile:

Cornua fulgebant auro; demissaque in armos
Pendebant tereti gemmata monilia collo.

Bulla super frontem parvis argentea loris
Vincta movebatur, parilesque ex arte nitebant
Auribus e geminis circum cava tempora baccæ.
Metam., lib. X, v. 112.

Le dernier vers présente une image ridicule en donnant à un cerf des pendants d'oreilles. Le poëte en a déja trop dit, mais il ne s'en tient pas là; il ajoute, en s'adressant à Cyparisse:

Tu modo texebas varios per cornua flores;
Nunc eques in tergo residens, huc latus et illuc,
Mollia purpureis frœnabas ora capistris.
Ibid., v. 123.

Quelque agréables que soient ces détails, ils sont trop multipliés, et l'on peut dire d'Ovide,

Qu'il a peint la richesse, et non pas la beauté.

C'est avoir beaucoup d'esprit, dit un écrivain moderne, que d'en avoir trop; mais, à mon avis, c'est n'en avoir pas assez. Le reste de ce morceau, dans Virgile, est écrit avec le charme et le naturel qui le caractérisent. Les malheurs du vieux Tyrrhée arrachent des larmes; la consternation qui se répand dans les campagnes est partagée par tous les lecteurs; la Discorde, qui entonne la trompette guerrière sur le toit modeste du chef des pasteurs, présente un tableau à-la-fois pittoresque et effrayant. Qui n'est pas touché sur-tout du sentiment qui régne dans ce vers:

Et trepidæ matres pressere ad pectora natos?

Les circonstances de cette scène pathétique sont empruntées d'Apollonius de Rhodes: « Le dragon, dont les yeux « perçants n'étoient jamais fermés par le sommeil, les vit « s'approcher, et, allongeant une tête effroyable, remplit « l'air d'horribles sifflements. La forêt et les rivages du « fleuve en retentirent, et ils furent entendus de ceux qui « habitoient les extrémités de la Colchide. A ce bruit af-

« freux, les mères épouvantées s'éveillèrent, et pressèrent « contre leur sein leurs nourrissons tremblants. »

(11) Pandite nunc Helicona, deæ, cantusque movete;
Qui bello exciti reges; quæ quemque secutæ
Complerint campos acies, etc.

Ici la gradation du ton et des images est très bien soutenue : Virgile commence par une scène pastorale; bientôt la consternation et le tumulte succèdent au tableau des travaux champêtres ; les instruments du labourage se changent, au gré d'Alecton, en armes meurtrières; déja la terrible scène des combats va s'ouvrir, et la querelle des pasteurs devient celle des rois. L'invocation aux Muses prépare très bien l'esprit des lecteurs aux scènes sanglantes qui vont avoir lieu.

Macrobe et quelques autres critiques ont reproché à Virgile de n'avoir pas mis assez de méthode dans son dénombrement; les mêmes censeurs louent beaucoup Homère de l'ordre qu'il a mis dans les siens. Les éloges qu'ils donnent au poëte grec sont de toute justice; mais la critique qu'ils font du poëte latin nous paroît mal fondée. Au temps d'Homère les poëtes étoient en quelque sorte des historiens; le monde étoit peu connu; et la méthode géographique, l'esprit de classification étoient nécessaires dans un poëme. Il n'en étoit pas de même au temps de Virgile, où les conquêtes des Romains avoient mis les lecteurs les moins éclairés à portée de connoître les contrées les plus éloignées : on ne doit pas oublier que Strabon étoit contemporain du chantre d'Énée, et que ce fut sous le règne d'Auguste que la description générale du monde, à laquelle on avoit travaillé pendant deux siècles, fut achevée sur les mémoires d'Agrippa, et placée au milieu de Rome sous un grand portique bâti exprès. Un dénombrement méthodique dans l'*Énéide* n'eût donc rien appris aux Romains; et ce qui devoit paroître admirable dans Homère n'eût été que fastidieux dans Virgile.

Le poëte latin a mis dans son dénombrement tout ce qui pouvoit donner de l'intérêt et de la variété à son sujet. Les différents peuples qu'il introduit sur la scène ont un caractère particulier. Le poëte en prend occasion de parler d'un grand nombre de villes, de forêts, de rivières, de montagnes, et d'amuser son lecteur en l'entretenant de la situation et de la richesse des contrées qu'il décrit. Ses soldats sont remarquables par la différence de leurs armes, de leurs habillements; et leurs chefs, par la différence de leurs attitudes, de leurs caractères.

Parmi ces derniers on remarque un grand nombre de héros descendants des dieux; et leur réunion dans le camp de Turnus est très propre à donner une grande idée de la guerre qui va commencer : ce dénombrement n'est pas moins intéressant par l'agréable mélange des récits que Virgile a tirés tour-à-tour de l'histoire et de la fable, et qui sont autant de tableaux épisodiques qui distraient le lecteur. Le poëte ne varie pas seulement ses tableaux, mais il varie ses expressions avec un art qu'on ne sauroit trop louer. Il emploie quelquefois l'apostrophe, et cette figure anime son récit. L'harmonie imitative vient aussi prodiguer ses merveilles au poëte, et le dernier trait de ce tableau est d'une beauté inimitable.

(12) Illa vel intactæ segetis per summa volaret
Gramina, nec teneras cursu læsisset aristas, etc.

Ces vers, aussi légers que Camille elle-même, sont dans la mémoire de tout le monde : nous nos dispenserons d'en faire sentir les beautés.

Vida, dans son *Art poétique*, fournit plusieurs exemples de cette harmonie imitative. Pope, dans son poëme de la *Critique*, a imité le morceau de Camille autant que la langue anglaise le lui permettoit. Nous en avons plusieurs imitations dans notre langue, mais aucune n'a rendu les beautés de l'original.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer ici que ce septième livre se termine de la manière la plus heureuse : la guerre est déclarée, ses principaux acteurs sont connus, et c'est la jeune Camille qui ferme la marche de cette foule de demi-dieux et de héros. Ce chant est une très belle introduction aux scènes héroïques que le poëte va décrire : nous n'avons pu en faire voir toutes les beautés; mais nous en avons dit assez pour que ceux mêmes qui ne le connoissent point aient lieu de s'étonner de la sévérité des critiques qui en ont été faites.

Un esprit impartial pourra trouver quelques légers défauts dans l'*Énéide;* mais les beautés de tout genre y sont semées avec une telle profusion, que la critique la moins sévère est toujours reçue avec défaveur. La postérité a fait comme Auguste, qui refusa d'en croire Virgile lui-même lorsqu'il manifestoit des craintes sur le mérite de son ouvrage. Macrobe est le plus acharné des censeurs de l'*Énéide;* son livre est presque tombé dans l'oubli, et nous pourrions avec raison lui appliquer cette fable de Boccalini, qui sera peut-être aussi applicable à certains critiques de notre temps : « Un fameux critique, dit Boccalini, ayant ramassé toutes « les fautes d'un poëte célèbre, en fit présent à Apollon ; ce « dieu les reçut gracieusement, et résolut de récompenser « l'auteur d'une façon convenable pour la peine qu'il avoit « prise. Dans cette vue, il mit devant lui un monceau de blé « qui n'étoit point vanné; il lui ordonna ensuite de séparer « la paille d'avec le blé, et de la mettre à part. Le critique « se mit à travailler avec beaucoup d'industrie et de plaisir; « et, après qu'il eut fait la séparation, Apollon lui présenta « la paille pour sa peine. »

L'ÉNÉIDE.

LIVRE VIII.

ÆNEIS.

LIBER OCTAVUS.

Ut belli signum Laurenti Turnus ab arce
Extulit, et rauco strepuerunt cornua cantu;
Utque acres concussit equos, utque inpulit arma;
Extemplo turbati animi, simul omne tumultu
Conjurat trepido Latium, sævitque juventus
Effera. Ductores primi, Messapus et Ufens,
Contemtorque deum Mezentius, undique cogunt
Auxilia, et latos vastant cultoribus agros.

Mittitur et magni Venulus Diomedis ad urbem,
Qui petat auxilium, et Latio consistere Teucros,
Advectum Ænean classi, victosque Penatis
Inferre, et fatis regem se dicere posci,
Edoceat, multasque viro se adjungere gentes
Dardanio, et late Latio increbrescere nomen.

L'ÉNÉIDE.

LIVRE HUITIÈME.

A peine a retenti la trompette éclatante,
A peine sur les tours de l'antique Laurente
Turnus a de la guerre arboré les drapeaux,
Frappé son bouclier, animé ses chevaux;
En tumulte, à sa voix, tous les Latins s'unissent,
De leurs cris conjurés les champs au loin frémissent:
Tout s'émeut, tout s'irrite, et leurs cœurs enflammés
Sont altérés de sang, et de meurtre affamés.
Leurs chefs, Messape, Ufens, et le cruel Mézence,
De vingt peuples encor réveillent la vaillance;
Par-tout les laboureurs sont changés en soldats.
Diomède veilloit sur ses nouveaux états,
Et respiroit enfin du tumulte des armes:
Tout-à-coup, lui portant de nouvelles alarmes,
Vénulus à ce Grec ennemi des Troyens,
Apprend leur arrivée aux bords ausoniens.
Déja, dit-il, leurs dieux espèrent un asile;
Déja, fier des remparts de sa naissante ville,
Leur prince fugitif, usurpateur hardi,
Affermit son état chaque jour agrandi,
Prétend que les destins l'appellent à l'empire;
Par-tout en sa faveur on s'assemble, on conspire;
Vingt peuples belliqueux se soulèvent pour lui.
Fier de sa renommée, et sûr de leur appui,

Quid struat his cœptis, quem, si fortuna sequatur,
Eventum pugnæ cupiat, manifestius ipsi,
Quam Turno regi aut regi adparere Latino.

Talia per Latium: quæ Laomedontius heros
Cuncta videns, magno curarum fluctuat æstu (1),
Atque animum nunc huc celerem, nunc dividit illuc,
In partesque rapit varias, perque omnia versat.
Sicut aquæ tremulum labris ubi lumen aenis,
Sole repercussum, aut radiantis imagine lunæ,
Omnia pervolitat late loca; jamque sub auras
Erigitur, summique ferit laquearia tecti.

Nox erat, et terras animalia fessa per omnes,
Alituum pecudumque genus sopor altus habebat;
Quum pater in ripa gelidique sub ætheris axe
Æneas, tristi turbatus pectora bello,
Procubuit, seramque dedit per membra quietem.
Huic deus ipse loci, fluvio Tiberinus amœno (2),
Populeas inter senior se adtollere frondis
Visus. Eum tenuis glauco velabat amictu
Carbasus, et crinis umbrosa tegebat arundo.
Tum sic adfari, et curas his demere dictis:
«O sate gente deum, Trojanam ex hostibus urbem
Qui revehis nobis, æternaque Pergama servas,
Exspectate solo Laurenti arvisque Latinis,
Hic tibi certa domus; certi, ne absiste, Penates;
Neu belli terrere minis. Tumor omnis et iræ
Concessere deum.

On prévoit ce qu'Énée un jour peut entreprendre :
Diomède le sait, c'est à lui de l'apprendre
Aux rois de l'Ausonie, aux chefs des Ardéens :
Sans doute c'est aux Grecs à juger les Troyens.
Cependant le héros de cent projets contraires
Entretient en secret ses pensers solitaires;
Et, partageant entre eux ses esprits inquiets,
Roule, prend, abandonne, et reprend ses projets.
Tel, dans l'airain brillant où flotte une eau tremblante,
Le soleil, variant sa lumière inconstante,
Croise son jeu mobile et son rapide essor;
Va, vient, monte, descend, et se relève encor,
Et des murs aux lambris rapidement promène
Des reflets vagabonds la lueur incertaine.
La nuit couvroit la terre, et le dieu du repos
Sur tout ce qui respire épanchoit ses pavots :
De ses périls futurs se retraçant l'image,
Le héros méditoit, couché sur le rivage;
Mais enfin le sommeil assoupit ses chagrins.
Tout-à-coup, à travers les peupliers voisins,
Le Tibre s'offre à lui durant la nuit obscure :
Des tresses de roseaux ceignent sa chevelure,
Et du lin le plus fin le léger vêtement
De ses plis azurés l'entoure mollement :
« Fils des dieux, lui dit-il, qui sauvas de la flamme,
Qui portas sur ces bords l'éternelle Pergame,
Toi qu'attendoient Laurente et l'empire latin,
La guerre et ses dangers te menacent en vain :
Rassure-toi; du sort la tempête orageuse
Ne fatiguera plus ton ame courageuse.

Jamque tibi, ne vana putes hæc fingere somnum,
Litoreis ingens inventa sub ilicibus sus,
Triginta capitum fetus enixa, jacebit;
Alba, solo recubans, albi circum ubera nati.
Hic locus urbis erit, requies ea certa laborum:
Ex quo terdenis urbem redeuntibus annis
Ascanius cari condet cognominis Albam.
Haud incerta cano. Nunc qua ratione quod instat
Expedias victor, paucis, adverte, docebo.

« Arcades his oris, genus a Pallante profectum,
Qui regem Evandrum comites, qui signa secuti,
Delegere locum, et posuere in montibus urbem,
Pallantis proavi de nomine Pallanteum.
Hi bellum alsidue ducunt cum gente Latina;
Hos castris adhibe socios, et fœdera junge.

Ipse ego te ripis et recto flumine ducam,
Adversum ranis superes subvectus ut amnem.
Surge age, nate dea; primisque cadentibus astris,
Junoni fer rite preces, iramque minasque
Supplicibus supera votis: mihi victor honorem
Persolves. Ego sum, pleno quem flumine cernis

Ne crains pas qu'un vain songe abuse ici de toi;
De mes prédictions garantissant la foi,
Sous les chênes sacrés de ma rive fidèle
Une laie aux poils blancs, trente enfants blancs comme elle,
Vont s'offrir à tes yeux, et vont donner leur nom
A cette Albe héritière et fille d'Ilion:
Là t'attend un asile, et la fin de tes peines.
Ces promesses, crois-moi, ne sont point incertaines;
Et trente ans révolus ne s'écouleront pas
Qu'Iule ne commande à ces nouveaux états.
Mais écoute, et connois les secours qui t'attendent,
Et quels soins importants tes intérêts commandent.
« Un peuple, qui d'Évandre a suivi les drapeaux,
A sur les monts latins fondé ses murs nouveaux;
Par les Arcadiens leur ville est habitée;
Leur ancêtre Pallas, du nom de Pallantée
Fit appeler ces murs; et d'éternels combats
Contre les fiers Latins défendent leurs états:
Pour l'intérêt commun qu'un traité vous unisse.
Moi-même, vous guidant sur mon onde propice,
J'aiderai vos vaisseaux à remonter son cours.
Lève-toi donc, va, pars, implore leur secours;
Et demain, quand la nuit en repliant ses voiles
Donnera du départ le signal aux étoiles,
Prie, apaise Junon dont la longue rigueur
Par de si longs revers exerça ton grand cœur.
Un jour vainqueur du sort ta nouvelle puissance
Me paiera le tribut de sa reconnoissance.
Tourne vers moi les yeux, vois ce dieu protecteur
Qui baigne ces beaux champs de son flot bienfaiteur,

Stringentem ripas, et pinguia culta secantem,
Cæruleus Thybris, cœlo gratissimus amnis.
Hic mihi magna domus, celsis caput urbibus exit. »

Dixit; deinde lacu fluvius se condidit alto,
Ima petens. Nox Æneam somnusque reliquit.
Surgit; et, ætherii spectans orientia solis
Lumina, rite cavis undam de flumine palmis
Sustulit, ac tales effundit ad æthera voces:
« Nymphæ, Laurentes nymphæ, genus amnibus unde est,
Tuque, o Thybri tuo genitor cum flumine sancto,
Adcipite Æneam, et tandem arcete periclis.
Quo te cumque lacus miserantem incommoda nostra
Fonte tenet, quocumque solo pulcherrimus exis,
Semper honore meo, semper celebrabere donis,
Corniger Hesperidum fluvius regnator aquarum.
Adsis o tantum, et propius tua numina firmes! »

Sic memorat, geminasque legit de classe biremes,
Remigioque aptat; socios simul instruit armis.
Ecce autem, subitum atque oculis mirabile monstrum,
Candida per silvam cum fetu concolor albo
Procubuit, viridique in litore conspicitur sus;
Quam pius Æneas tibi enim, tibi, maxuma Juno,
Mactat, sacra ferens, et cum grege sistit ad aram.
Thybris ea fluvium, quam longa est, nocte tumentem
Leniit, et tacita refluens ita substitit unda,
Mitis ut in morem stagni placidæque paludis

Le Tibre, dont le ciel favorise la course.
Un superbe palais, aux lieux où naît ma source,
Cache aux profanes yeux mon fleuve encor ruisseau,
Et d'illustres cités entourent mon berceau. »
Il dit, et se replonge en ses grottes profondes.
Le héros se réveille au doux bruit de ses ondes,
Et l'ombre loin de lui fuit avec le sommeil.
Il se lève, et, tourné vers l'orient vermeil,
Près d'invoquer les dieux de l'antique Laurente,
Il s'approche, et, penché sur l'onde transparente,
Pour puiser l'eau sacrée il a courbé ses mains;
Aussitôt il s'écrie : « O nymphes des Latins!
Nymphes, mères des lacs, des fleuves, des fontaines!
Et toi, Tibre sacré, qui fécondes ces plaines,
Auguste souverain des fleuves de ces bords,
Quels que soient les saints lieux où naissent tes trésors,
Si tu finis mes maux, si tu sers mon courage,
Dieu puissant! je te jure un éternel hommage. »
A ces mots, dans sa flotte il choisit deux vaisseaux :
Déja la rame est prête à sillonner les eaux :
Ils partent. Tout-à-coup, ô surprise! ô merveille!
Une laie et ses fils, tous de couleur pareille,
S'offrent à ses regards, sur la rive étendus :
De leur sang aussitôt les flots sont répandus :
« C'est à vous, ô Junon! que j'en offre l'hommage. »
Ainsi le dieu du Tibre accomplit son présage.
Le fleuve cependant, durant toute la nuit,
De son onde fougueuse a fait taire le bruit;
Ce n'est plus un torrent, c'est un marais tranquille,
C'est d'un lac endormi la surface immobile;

Sterneret æquor aquis, remo ut luctamen abesset.
Ergo iter inceptum celerant; rumore secundo
Labitur uncta vadis abies: mirantur et undæ,
Miratur nemus insuetum fulgentia longe
Scuta virum, fluvio pictasque innare carinas.
Olli remigio noctemque diemque fatigant,
Et longos superant flexus, variisque teguntur
Arboribus, viridesque secant placido æquore silvas.
Sol medium cœli conscenderat igneus orbem,
Quum muros, arcemque procul, ac rara domorum
Tecta vident, quæ nunc Romana potentia cœlo
Æquavit; tum res inopes Evandrus habebat.
Ocius advertunt proras, urbique propinquant.

Forte die sollemnem illo rex Arcas honorem
Amphitryoniadæ magno divisque ferebat
Ante urbem in luco. Pallas huic filius una,
Una omnes juvenum primi, pauperque senatus,
Tura dabant, tepidusque cruor fumabat ad aras.
Ut celsas videre rates, atque inter opacum
Adlabi nemus, et tacitis incumbere remis;
Terrentur visu subito, cunctique relictis
Consurgunt mensis. Audax quos rumpere Pallas
Sacra vetat, raptoque volat telo obvius ipse;

Et, sans que les rameurs luttent contre les eaux,
La vague complaisante obéit aux vaisseaux:
Ils poursuivent leur cours, la nef glisse sur l'onde,
Le fleuve les reçoit dans sa forêt profonde.
Surpris de voir troubler leurs bords délicieux,
Le fleuve infréquenté, les bois silencieux,
Admirent ces vaisseaux, cette troupe guerrière.
Les rameurs patients, le jour, la nuit entière,
Du courant tortueux suivant les longs détours,
Fendent l'onde docile, ou combattent son cours;
Sur eux les bois en voûte inclinent leur feuillage,
Et des forêts dans l'onde ils sillonnent l'image.
Déja l'astre du jour brilloit au haut des cieux:
On avance, et de loin se montrent à leurs yeux
Ce fort, ces toits épars, et ce palais de chaume,
La capitale alors de cet humble royaume,
Mais où doit Rome un jour, mettant le monde aux fers,
De sa toute-puissance étonner l'univers.
Ils voguent, et déja s'approchent de la ville.
Ce jour, sous leurs remparts, au fond d'un bois tranquille,
Le roi, son fils Pallas, les premiers de l'état,
Ce peuple encore agreste, et son humble sénat,
Au fils d'Amphitryon, noble vengeur des crimes,
Offroient un encens pur et le sang des victimes.
Des vaisseaux tout-à-coup les mâts frappent leurs yeux.
A travers la forêt, d'un cours silencieux
Ils approchent. Soudain dans le sacré bocage
Tout fuit: Pallas lui seul, conservant son courage,
Fait poursuivre la fête et le sacré festin;
Il court au-devant d'eux, les armes à la main;

Et procul e tumulo: « Juvenes, quæ causa subegit
Ignotas tentare vias? quo tenditis? inquit.
Qui genus? unde domo? pacemne huc fertis, an arma?»

Tum pater Æneas puppi sic fatur ab alta,
Paciferæque manu ramum prætendit olivæ:
« Trojugenas ac tela vides inimica Latinis,
Quos illi bello profugos egere superbo.
Evandrum petimus: ferte hæc et dicite, lectos
Dardaniæ venisse duces, socia arma rogantis. »
Obstupuit tanto percussus nomine Pallas:
« Egredere, o quicumque es, ait, coramque parentem
Adloquere, ac nostris subcede Penatibus hospes. »
Excepitque manu, dextramque amplexus inhæsit.
Progressi subeunt luco, fluviumque relinquunt.

Tum regem Æneas dictis adfatur amicis:
« Optime Grajugenum, cui me Fortuna precari,
Et vitta comtos voluit prætendere ramos,
Non equidem extimui, Danaum quod ductor, et Arcas,
Quodque ab stirpe fores geminis conjunctus Atridis;
Sed mea me virtus, et sancta oracula divum,
Cognatique patres, tua terris didita fama,
Conjunxere tibi, et fatis egere volentem.

Et, d'un tertre élevé qui commande à la plaine,
« Étrangers, leur dit-il, quel sujet vous amène?
Quels sont votre pays, votre nom, vos projets?
Parlez, apportez-vous ou la guerre ou la paix? »
Alors, l'olive en main, et monté sur sa poupe,
Le héros en ces mots parle au nom de sa troupe :
« Vous voyez des Troyens, vous voyez vos amis,
Des barbares Latins comme vous ennemis.
Sans pitié pour les maux où nous fûmes en proie,
Ils poursuivent en nous ce qui reste de Troie.
Nous demandons Évandre : allez, et dites-lui
Que nous venons offrir et chercher un appui. »
A ce discours, Pallas ne peut plus se contraindre :
« Ah! qui que vous soyez, approchez sans rien craindre.
J'en jure par Évandre et par son équité;
Venez jouir des droits de l'hospitalité. »
Il dit, tend au Troyen une main fraternelle,
Garant déja sacré d'une foi mutuelle;
Saisit ce bras puissant, fameux par tant d'exploits;
Ils s'éloignent du fleuve, ils entrent dans le bois.
Énée approche Évandre, et d'une ame enhardie :
« O le meilleur des Grecs, honneur de l'Arcadie,
Qu'unit un double nœud au sang d'Agamemnon!
Je ne me laisse point effrayer par ce nom,
J'oublie en vous les Grecs, et ne vois plus qu'Évandre.
Seul au ton suppliant vous m'aurez vu descendre :
Ma franche loyauté, les oracles des dieux,
Le sang qui nous unit par nos communs aïeux,
Votre grand nom; voilà mes droits, mon espérance;
Voilà quels nœuds sacrés nous enchaînent d'avance.

Dardanus, Iliacæ primus pater urbis et auctor,
Electra, ut Graii perhibent, Atlantide cretus,
Advehitur Teucros: Electram maxumus Atlas
Edidit, ætherios humero qui sustinet orbes.
Vobis Mercurius pater est, quem candida Maia
Cyllenæ gelido conceptum vertice fudit;
At Maiam, auditis si quidquam credimus, Atlas,
Idem Atlas generat, cœli qui sidera tollit.
Sic genus amborum scindit se sanguine ab uno.
His fretus, non legatos, neque prima per artem
Tentamenta tui pepigi: me, me ipse, meumque
Objeci caput, et supplex ad limina veni.
Gens eadem, quæ te, crudeli Daunia bello
Insequitur: nos si pellant, nihil abfore credunt,
Quin omnem Hesperiam penitus sua sub juga mittant;
Et mare, quod supra, teneant, quodque adluit infra.
Adcipe, daque fidem: sunt nobis fortia bello
Pectora, sunt animi, et rebus spectata juventus.»

Dixerat Æneas. Ille os oculosque loquentis
Jam dudum et totum lustrabat lumine corpus.
Tum sic pauca refert: « Ut te, fortissime Teucrum,
Adcipio agnoscoque libens! ut verba parentis
Et vocem Anchisæ magni voltumque recordor!
Nam memini Hesionæ visentem regna sororis
Laomedontiaden Priamum, Salamina petentem,
Protenus Arcadiæ gelidos invisere fines.

Dardanus d'Ilion fut l'heureux fondateur;
Électre fut sa mère : Électre eut pour auteur
Cet Atlas qui des cieux porta la voûte immense.
Vous, au fils de Maïa vous devez la naissance;
Maïa, qui le conçut du souverain des dieux,
Naquit du même Atlas qui supporte les cieux.
Ainsi de notre race, également divine,
Les rameaux séparés ont la même racine :
Voilà mes droits. Aussi, bien sûr de votre cœur,
Sans art, sans vains détours, et sans ambassadeur,
C'est moi qui viens à vous, c'est moi qui vous supplie.
L'Ardéen, qui prétend asservir l'Italie,
Pense, vainqueur de moi, l'être de l'univers,
Et régner sur les lieux qu'embrassent les deux mers.
Donnez-moi votre foi, je vous offre la mienne.
Vous connoissez, grand roi, la jeunesse troyenne :
Ce que peuvent ses bras, ce qu'ose sa valeur,
Et tout ce qu'au courage ajoute le malheur. »
Le discours du héros ravit le bon Évandre :
Il ne peut se lasser de le voir, de l'entendre,
Le parcourt tout entier d'un regard curieux.
Enfin, prenant sa main : « Noble fils de nos dieux!
Quel plaisir de vous voir et de vous reconnoître!
Qu'Anchise en un tel fils est heureux de renaître!
Je crois revoir ses traits, je crois ouïr sa voix.
Je m'en souviens encor : quand Priam autrefois,
Visitant Hésione, aborda Salamine
(De ses fameux remparts l'Arcadie est voisine),
Souverain de l'Asie, il ne dédaigna pas
De voir nos monts glacés et mes humbles états.

Tum mihi prima genas vestibat flore juventa;
Mirabarque duces Teucros, mirabar et ipsum
Laomedontiaden; sed cunctis altior ibat
Anchises. Mihi mens juvenali ardebat amore
Compellare virum, et dextræ conjungere dextram:
Adcessi, et cupidus Phenei sub mœnia duxi.
Ille mihi insignem pharetram Lyciasque sagittas
Discedens, chlamydemque auro dedit intertextam,
Frenaque bina, meus quæ nunc habet, aurea, Pallas.
Ergo et, quam petitis, juncta est mihi fœdere dextra:
Et, lux quum primum terris se crastina reddet,
Auxilio lætos dimittam, opibusque juvabo.
Interea sacra hæc, quando huc venistis amici,
Annua, quæ differre nefas, celebrate faventes
Nobiscum, et jam nunc sociorum adsuescite mensis. »

Hæc ubi dicta, dapes jubet et sublata reponi
Pocula, gramineoque viros locat ipse sedili;
Præcipuumque toro et villosi pelle leonis
Adcipit Ænean, solioque invitat acerno.
Tum lecti juvenes certatim aræque sacerdos

Je le vis arriver : alors la fleur de l'âge
De son premier duvet ombrageoit mon visage :
J'admirois les Troyens, j'admirois ce grand roi ;
Mais Anchise parut, tout s'éclipsa pour moi.
Amoureux de l'honneur, plein de la noble flamme
Qu'à l'aspect d'un grand homme éprouve une jeune ame,
Je brûlois d'approcher, d'embrasser ce guerrier ;
Heureux, s'il visitoit mon toit hospitalier !
Sa noble complaisance honora mon jeune âge.
En partant, ce héros, pour prix de mon hommage,
Me combla de présents. C'est à lui que je dois
Ces fléches de Lycie et ce brillant carquois ;
Des tissus d'or, deux freins d'une égale richesse,
Qu'à mon jeune Pallas a cédés ma vieillesse.,
Le fils de ce héros est déja mon ami,
Et qui l'ose attaquer devient mon ennemi.
Comptez sur mes serments : demain je vous renvoie
Avec tous les secours dus aux héros de Troie.
Mais puisqu'en ce moment nous devons célébrer
Des fêtes que sans crime on ne peut différer,
Venez, et partagez la pompe solennelle
Que pour Hercule ici ce grand jour renouvelle.
Confions à ce dieu nos communs intérêts,
Et de vos alliés essayez les banquets. »
Il dit : les vins, les mets sont remis sur la table.
Lui-même il place Énée en un trône d'érable,
Que recouvre la peau d'un énorme lion ;
Un lit d'herbe reçoit le héros d'Ilion.
Le pontife, suivi du choix de la jeunesse,
Sert le festin sacré. D'une sainte alégresse

Viscera tosta ferunt taurorum, onerantque canistris
Dona laboratæ Cereris, Bacchumque ministrant.
Vescitur Æneas, simul et Trojana juventus,
Perpetui tergo bovis, et lustralibus extis.

Postquam exemta fames, et amor conpressus edendi,
Rex Evandrus ait: « Non hæc sollemnia nobis,
Has ex more dapes, hanc tanti numinis aram,
Vana superstitio veterumque ignara deorum
Inposuit: sævis, hospes Trojane, periclis
Servati facimus, meritosque novamus honores.
«Jam primum saxis suspensam hanc adspice rupem(3);
Disjectæ procul ut moles, desertaque montis
Stat domus, et scopuli ingentem traxere ruinam.
Hic spelunca fuit, vasto submota recessu,
Semihominis Caci facies quam dira tenebat,
Solis inaccessam radiis; semperque recenti
Cæde tepebat humus; foribusque adfixa superbis
Ora virum tristi pendebant pallida tabo.
Huic monstro Volcanus erat pater: illius atros
Ore vomens ignis, magna se mole ferebat.
Adtulit et nobis aliquando optantibus ætas
Auxilium adventumque dei: nam maxumus ultor,
Tergemini nece Geryonæ spoliisque superbus,
Alcides aderat, taurosque hac victor agebat

Tous les cœurs sont remplis : on charge les buffets
Des trésors de Bacchus, des présents de Cérès;
La victime, ses chairs, ses entrailles sacrées,
Sur une table immense à leur faim sont livrées.
Le banquet achevé, le monarque au héros
Adresse la parole, et lui parle en ces mots :
« Ce n'est pas vainement, prince, que notre zèle
Célèbre avec éclat cette pompe annuelle :
L'oubli des dieux anciens, de crédules erreurs,
N'ont point dicté nos vœux; leur source est dans nos cœurs.
Sauvés d'un grand danger, notre reconnoissance
D'un dieu libérateur honore la puissance.
« Voyez-vous dans les airs ces rochers suspendus,
Ces éclats, ces débris au hasard répandus;
De ce mont entr'ouvert l'horreur désordonnée,
Et de son antre affreux la voûte abandonnée?
Là, dans les flancs du mont, bien loin de l'œil du jour,
De l'infame Cacus fut le hideux séjour.
Des têtes au front pâle, et de sang dégouttantes,
A sa porte homicide étoient toujours pendantes;
Et son antre, du meurtre odieux monument,
D'un carnage nouveau sans cesse étoit fumant.
Ce monstre horrible à voir, fier de sa taille immense,
Devoit au dieu du feu sa funeste naissance;
Et, tel qu'un noir volcan, de son gosier affreux
Des brasiers paternels il vomissoit les feux.
Un dieu vengeur, un dieu sauva notre patrie.
Revenu des beaux champs de l'antique Ibérie,
Dans ces riches vallons, sur les bords de ces eaux,
Le fils d'Alcméne avoit amené ses troupeaux :

Ingentis; vallemque boves amnemque tenebant.
At furiis Caci mens effera, ne quid inausum
Aut intractatum scelerisve dolive fuisset,
Quatuor a stabulis præstanti corpore tauros
Avertit, totidem forma superante juvencas.
Atque hos, ne qua forent pedibus vestigia rectis,
Cauda in speluncam tractos, versisque viarum
Indiciis raptos, saxo occultabat opaco.
Quærenti nulla ad speluncam signa ferebant.
Interea, quum jam stabulis saturata moveret
Amphitryoniades armenta, abitumque pararet,
Discessu mugire boves, atque omne querelis
Impleri nemus, et colles clamore relinqui.
Reddidit una boum vocem, vastoque sub antro
Mugiit, et Caci spem custodita fefellit.

« Hic vero Alcidæ furiis exarserat atro
Felle dolor: rapit arma manu, nodisque gravatum
Robur, et ætherii cursu petit ardua montis.
Tum primum nostri Cacum videre timentem,
Turbatumque oculis. Fugit ilicet ocior Euro,
Speluncamque petit: pedibus timor addidit alas.
Ut sese inclusit, ruptisque immane catenis
Dejecit saxum, ferro quod et arte paterna
Pendebat, fultosque emuniit obice postes:
Ecce furens animis aderat Tirynthius, omnemque

Du triple Géryon triomphateur superbe,
Le prix de sa conquête erroit en paix sur l'herbe.
Cacus, qui ne connoît ni remords ni danger,
Dérobe des troupeaux de l'illustre étranger
Quatre jeunes taureaux, quatre belles génisses,
Qui des herbages frais savouroient les délices,
Les cache en sa caverne; et cependant sa main,
Pour déguiser aux yeux les traces du larcin,
Saisit, fait reculer et marcher en arrière
Les taureaux, dont les pas marqués en sens contraire
De son infame vol écartoient le soupçon.
Enfin, las du repos, le fils d'Amphitryon
Se prépare à mener sur de lointains rivages
Ses troupeaux engraissés dans ces beaux pâturages;
Et des taureaux par-tout les gémissantes voix
De leur adieu plaintif ont fait mugir ces bois.
De Cacus aussitôt trahissant l'artifice,
Du fond de l'antre creux répond une génisse.
«Alcide entend ses cris. Aussitôt dans son cœur
Un fiel noir et brûlant allume sa fureur;
Il s'élance, il saisit sa pesante massue,
Cherche du noir séjour la porte inaperçue.
Alors, les yeux troublés, sans courage, sans voix,
L'affreux Cacus trembla pour la première fois :
Plus prompt que les éclairs, vers ses roches fidèles
Il court, vole; à ses pieds la peur donne des ailes :
Il fait tomber ce roc, que d'une adroite main
A des chaînes de fer a suspendu Vulcain;
S'enferme, oppose au dieu cette vaine défense.
Hercule est accouru respirant la vengeance :

Adcessum lustrans, huc ora ferebat et illuc,
Dentibus infrendens. Ter totum fervidus ira
Lustrat Aventini montem; ter saxea tentat
Limina nequidquam; ter fessus valle resedit.

« Stabat acuta silex, præcisis undique saxis,
Speluncæ dorso insurgens, altissima visu,
Dirarum nidis domus opportuna volucrum.
Hanc, ut prona jugo lævum incumbebat ad amnem,
Dexter in adversum nitens concussit, et imis
Avolsam solvit radicibus; inde repente
Inpulit: inpulsu quo maxumus insonat æther;
Dissultant ripæ, refluitque exterritus amnis.

At specus et Caci detecta adparuit ingens
Regia, et umbrosæ penitus patuere cavernæ:
Non secus, ac si qua penitus vi terra dehiscens
Infernas reseret sedes, et regna recludat
Pallida, dis invisa; superque inmane barathrum
Cernatur, trepidentque inmisso lumine Manes.

Pour chercher un accès il court de tous côtés;
Trois fois autour du mont à pas précipités
Il tourne, va, revient, et, frémissant de rage,
Trois fois attaque en vain, pour s'ouvrir un passage,
Le roc qu'à sa fureur le lâche ose opposer;
Trois fois dans le vallon revient se reposer.
« Sur le dos hérissé de cet antre sauvage,
Un rocher, vieux séjour des oiseaux de carnage,
En pyramide aiguë alongé vers les cieux,
Cachoit dans le nuage un front audacieux:
Ce rocher, sur la gauche incliné vers la plage,
De son sommet pendant menaçoit le rivage.
Hercule, sur la droite appuyant tout son corps,
Du roc, qu'il déracine avec de longs efforts,
Pousse l'énorme poids. Il tombe, il roule, il tonne:
La caverne en mugit, l'air au loin en résonne;
Le sol croule: des eaux le bord est emporté,
Et le fleuve écumant recule épouvanté.
Alors, ce fut alors que l'antre impitoyable
Jusqu'au fond laissa voir sous sa voûte effroyable
Ce palais de la mort, ce séjour de terreur,
Et de ses noirs cachots la ténébreuse horreur.
Tel, si d'un choc soudain l'horrible violence
Du globe tout-à-coup rompoit la voûte immense,
Et dans ses profondeurs découvroit à nos yeux
Le Styx craint des mortels, abhorré par les dieux,
De ce royaume affreux, désolé, lamentable,
L'œil verroit jusqu'au fond l'abîme redoutable;
Et, dans l'ombre éternelle envoyant ses clartés,
Le jour éblouiroit les morts épouvantés:

Ergo insperata deprensum in luce repente,
Inclusumque cavo saxo, atque insueta rudentem,
Desuper Alcides telis premit, omniaque arma
Advocat, et ramis vastisque molaribus instat.

Ille autem, neque enim fuga jam super ulla pericli,
Faucibus ingentem fumum, mirabile dictu,
Evomit, involvitque domum caligine cæca,
Prospectum eripiens oculis; glomeratque sub antro
Fumiferam noctem, commixtis igne tenebris.
Non tulit Alcides animis, seque ipse per ignem
Præcipiti injecit saltu, qua plurimus undam
Fumus agit, nebulaque ingens specus æstuat atra.
Hic Cacum in tenebris incendia vana moventem
Conripit in nodum complexus, et angit inhærens
Elisos oculos, et siccum sanguine guttur.

« Panditur extemplo foribus domus atra revolsis;
Abstractæque boves abjuratæque rapinæ
Cœlo ostenduntur; pedibusque informe cadaver
Protrahitur. Nequeunt expleri corda tuendo

Tel, effrayé du jour qui malgré lui l'éclaire,
Le monstre en vain s'agite, et mugit de colère.
De la cime du mont Alcide le combat;
Tantôt d'un roc brisé lui jette un large éclat,
Et tantôt à deux mains d'un arbre entier l'accable.
Alors le monstre, en proie à son bras implacable,
Se ressouvient du dieu qui lui donna le jour:
De son gosier brûlant, dans son hideux séjour,
Il vomit des torrents de feux et de fumée;
Tout entier l'investit d'une nuit enflammée,
Et dans ses noirs cachots, image des enfers,
A cette affreuse nuit mêle d'affreux éclairs.
Alcide furieux ne contient plus sa rage;
Il s'élance, il se jette au plus fort du nuage,
Aux lieux où la vapeur, sortant à gros bouillons,
Roule à flots plus épais ses plus noirs tourbillons.
En vain l'affreux Cacus lance ses feux dans l'ombre;
A travers l'incendie, à travers la nuit sombre,
Il le prend, il l'étreint entre ses bras nerveux;
Et, de leur creux profond faisant jaillir ses yeux,
Du monstre, à qui la voix, la lumière est ravie,
Arrête dans sa gorge et le sang et la vie.

« Soudain du seuil fatal le roc tombe arraché;
On entre, et du repaire où le monstre est caché
On contemple, on parcourt la voûte ténébreuse:
L'œil plonge avec effroi dans la caverne affreuse;
Et le jour indigné, pénétrant dans son sein,
Du parjure Cacus révèle le larcin.
On saisit par les pieds son cadavre difforme;
On le traîne, on veut voir ses traits, sa taille énorme,

Terribilis oculos, voltum, villosaque sætis
Pectora semiferi, atque exstinctos faucibus ignes.

« Ex illo celebratus honos, lætique minores
Servavere diem; primusque Potitius auctor,
Et domus Herculei custos Pinaria sacri
Hanc aram luco statuit, quæ Maxuma semper
Dicetur nobis, et erit quæ maxuma semper.
Quare agite, o juvenes, tantarum in munere laudum,
Cingite fronde comas, et pocula porgite dextris;
Communemque vocate deum, et date vina volentes. »
Dixerat: Herculea bicolor quum populus umbra
Velavitque comas, foliisque innexa pependit,
Et sacer implevit dextram scyphus. Ocius omnes
In mensam læti libant, divosque precantur.

Devexo interea propior fit Vesper olympo:
Jamque sacerdotes primusque Potitius ibant,
Pellibus in morem cincti, flammasque ferebant.
Instaurant epulas, et mensæ grata secundæ
Dona ferunt, cumulantque oneratis lancibus aras.
Tum Salii ad cantus, incensa altaria circum,
Populeis adsunt evincti tempora ramis;
Hic juvenum chorus, ille senum; qui carmine laudes
Herculeas et facta ferunt: ut prima novercæ

Son sein velu, ses yeux farouches et mourants,
Son front pâle, et ses feux dans sa gorge expirants.
« Voilà, prince, voilà, quel objet nous rassemble
Autour de cet autel où nous prions ensemble.
De là ce rit divin et ce culte sacré,
Ce culte à jamais cher, à jamais révéré,
En mémoire du dieu vainqueur de ce barbare.
Le vieux Potitius, et l'illustre Pinare
Président à ce temple, et, prêtres de ces bois,
D'un culte héréditaire ont conservé les lois.
Joignez-vous donc à nous dans cette noble fête;
Prenez la coupe en main, couronnez votre tête;
Prions ce dieu qu'il soit notre commun appui,
Prions, et qu'à grands flots le vin coule pour lui. »
Il dit : du peuplier la douteuse verdure
De sa double couleur orne sa chevelure;
Leur main saisit la coupe, on l'épanche, et le vin
Baigne en l'honneur du dieu la table du festin.
Déja vers l'occident penchoit le jour oblique :
Alors, vêtus de peaux suivant l'usage antique,
Marchent Potitius et les prêtres du dieu;
Dans les foyers sacrés leurs mains portent le feu.
On sert les seconds mets : l'autel, ceint de guirlandes,
Est couvert des bassins qui sont remplis d'offrandes.
On allume les feux, on commence les chants.
Deux chœurs de Saliens, partagés en deux rangs,
D'un côté les vieillards, de l'autre la jeunesse,
Ceints des rameaux du dieu, pleins d'une sainte ivresse,
Chantoient, chantoient Hercule au loin victorieux,
Sa précoce valeur, son berceau glorieux;

Monstra manu geminosque premens eliserit anguis;
Ut bello egregias idem disjecerit urbis,
Trojamque OEchaliamque; ut duros mille labores
Rege sub Eurystheo, fatis Junonis iniquæ,
Pertulerit. « Tu nubigenas, invicte, bimembres
Hylæumque, Pholumque manu, tu Cresia mactas
Prodigia, et vastum Nemea sub rupe leonem.
Te Stygii tremuere lacus, te janitor Orci
Ossa super recubans antro semesa cruento;
Nec te ullæ facies, non terruit ipse Typhœus
Arduus, arma tenens; non te rationis egentem
Lernæus turba capitum circumstetit anguis.
Salve, vera Jovis proles, decus addite divis:
Et nos et tua dexter adi pede sacra secundo. »
Talia carminibus celebrant: super omnia Caci
Speluncam adjiciunt, spirantemque ignibus ipsum.
Consonat omne nemus strepitu, collesque resultant.

Exin se cuncti divinis rebus ad urbem
Perfectis referunt. Ibat rex obsitus ævo,
Et comitem Ænean juxta natumque tenebat
Ingrediens, varioque viam sermone levabat.
Miratur, facilesque oculos fert omnia circum

Les serpents étouffés, essai de son enfance,
Les superbes cités qu'immola sa vengeance;
Comment, d'un fier tyran bravant les dures lois,
Il fatigua Junon de ses nombreux exploits.
« Terrible dieu! c'est toi qui domptas le Centaure;
C'est par toi que périt l'infame Minotaure.
Que servit au lion son fier ressentiment,
Ses longs crins hérissés, son gosier écumant?
En vain l'hydre vers toi redressa ses cent têtes;
L'enfer même, l'enfer frémit de tes conquêtes;
Et Cerbère, couché dans son antre sanglant,
Par ta puissante main fut traîné tout tremblant.
Tu bravas, tu domptas le monstrueux Typhée;
Et son armure immense honora son trophée.
Salut! honneur du ciel, enfant du roi des dieux!
Salut! reçois nos dons, notre culte et nos vœux. »
Tels étoient leurs concerts: ils célèbrent encore
Le trépas du brigand que la contrée abhorre;
Devant le dieu vainqueur ce monstre épouvanté,
Les feux qu'il vomissoit, son antre ensanglanté.
Leurs voix, leurs chants, leurs vœux et leurs cœurs se confondent;
Le bois en retentit, et les monts leur répondent.
Lorsque des saints devoirs de ces solennités
Leurs cœurs religieux enfin sont acquittés,
Pour marcher vers la ville ils quittent le bocage.
Le vertueux Évandre, appesanti par l'âge,
Suivoit entre son fils et le prince troyen,
Le chemin qu'abrégeoit un aimable entretien.
Énée observoit tout avec un œil avide:
Tour-à-tour il écoute, interroge son guide;

Æneas, capiturque locis; et singula lætus
Exquiritque auditque virum monumenta priorum.
Tum rex Evandrus, Romanæ conditor arcis:
« Hæc nemora indigenæ Fauni nymphæque tenebant,
Gensque virum truncis et duro robore nata:
Queis neque mos, neque cultus erat; nec jungere tauros,
Aut componere opes norant, aut parcere parto;
Sed rami, atque asper victu venatus alebat.
Primus ab ætherio venit Saturnus olympo,
Arma Jovis fugiens, et regnis exsul ademtis.
Is genus indocile ac dispersum montibus altis
Composuit, legesque dedit, Latiumque vocari
Maluit, his quoniam latuisset tutus in oris.

Aurea quæ perhibent, illo sub rege fuerunt
Sæcula; sic placida populos in pace regebat:
Deterior donec paulatim ac decolor ætas,
Et belli rabies, et amor subcessit habendi.
Tum manus Ausonia et gentes venere Sicanæ;
Sæpius et nomen posuit Saturnia tellus:
Tum reges, asperque inmani corpore Thybris,
A quo post Itali fluvium cognomine Thybrim
Diximus; amisit verum vetus Albula nomen.
Me pulsum patria, pelagique extrema sequentem,
Fortuna omnipotens et ineluctabile fatum

Il aime à voir ces lieux, ces anciens monuments
D'un peuple qui remonte à la source des temps :
Sur les débris sacrés son regard se promène.
Le premier fondateur d'une cité romaine,
Évandre alors lui dit : « Des nymphes autrefois,
Des Faunes habitoient dans le fond de ces bois;
Et ce fleuve et ces monts étoient sous leur puissance.
Là vivoient des mortels sans art, sans prévoyance,
Aussi durs que les troncs des chênes leurs aïeux,
Ayant pour mets leur chasse ou quelques fruits pierreux.
Banni par Jupiter des demeures divines,
Saturne le premier cultiva ces collines,
Civilisa ce peuple, éleva des remparts,
Y rassembla des monts les habitants épars :
Et d'un mot, qui marquoit sa retraite ignorée,
Du nom de Latium nomma cette contrée.
Tel étoit l'âge d'or. Bientôt dégénéré,
Vint d'un métal moins pur l'âge décoloré,
La soif de la richesse et l'amour de la guerre.
Ce n'étoit plus les fils de cette heureuse terre :
Avec tous leurs voisins on vit se mélanger
Leur sang abâtardi par un sang étranger.
Ici se transporta l'antique Sicanie;
Ici furent reçus les enfants d'Ausonie;
Et de mœurs et de nom ce lieu changea cent fois.
Depuis, à ces beaux champs commandèrent des rois.
Tybris, ce fier géant, tyran d'un peuple libre,
A l'antique Albula donna le nom de Tibre.
Pour moi, de ma patrie injustement chassé,
Le sort impérieux dans ce lieu m'a poussé,

His posuere locis, matrisque egere tremenda
Carmentis nymphæ monita, et deus auctor Apollo. »

Vix ea dicta; dehinc progressus monstrat et aram,
Et Carmentalem Romano nomine portam
Quam memorant, nymphæ priscum Carmentis honorem,
Vatis fatidicæ, cecinit quæ prima futuros
Æneadas magnos, et nobile Pallanteum.
Hinc lucum ingentem, quem Romulus acer asylum
Retulit, et gelida monstrat sub rupe Lupercal,
Parrhasio dictum Panos de more Lycæi.
Nec non et sacri monstrat nemus Argileti,
Testaturque locum, et letum docet hospitis Argi.

Hinc ad Tarpeiam sedem et Capitolia ducit(4),
Aurea nunc, olim silvestribus horrida dumis.
Jam tum relligio pavidos terrebat agrestes
Dira loci; jam tum silvam saxumque tremebant.
« Hoc nemus, hunc, inquit, frondoso vertice collem,
Quis deus, incertum est, habitat deus: Arcades ipsum
Credunt se vidisse Jovem, quum sæpe nigrantem
Ægida concuteret dextra, nimbosque cieret.

Et les lois d'Apollon, et Carmente ma mère,
Ont guidé vers ces bois ma course involontaire. »
Il dit, s'avance, et montre au héros d'Ilion
La porte Carmentale, et l'autel de ce nom;
Monument élevé, si l'on en croit l'histoire,
A celle qui de Rome avoit prédit la gloire,
Et des murs de Pallas la future splendeur.
Bientôt paroît ce bois, où, hâtant sa grandeur,
Romule aux étrangers sut ouvrir un asile,
Refuge des proscrits, et berceau de sa ville:
Puis du froid Lupercal s'offre l'antre divin,
Dont l'origine grecque a pris un nom romain.
Il ne néglige pas le saint bois d'Argilète,
De ses nobles regrets éloquent interprète:
Là par ses soins repose un perfide Argien,
Qui trouva son trépas en méditant le sien.
Enfin s'offre à leurs yeux la roche Tarpéienne,
Ce futur Capitole, où la grandeur romaine
Étalera son marbre et ses colonnes d'or:
Des ronces, des buissons le hérissent encor.
Déja le peuple, ému d'une pieuse crainte,
Pressentoit ses destins et sa majesté sainte;
Déja ce mont, ce roc le frappoit de terreur.
« Voyez là-haut ces bois, dont la muette horreur
Aujourd'hui même encore inspire l'épouvante:
Quel dieu réside au fond de leur nuit imposante?
On ne sait, mais un dieu réside dans ces bois:
Même, je m'en souviens, nos bergers ont cent fois
Cru voir, dans tout l'éclat de sa grandeur suprême,
Sur ce terrible mont tonner Jupiter même.

Hæc duo præterea disjectis oppida muris,
Reliquias veterumque vides monumenta virorum:
Hanc Janus pater, hanc Saturnus condidit arcem;
Janiculum huic, illi fuerat Saturnia nomen. »

Talibus inter se dictis ad tecta subibant (5)
Pauperis Evandri, passimque armenta videbant
Romanoque foro et lautis mugire Carinis.
Ut ventum ad sedes: « Hæc, inquit, limina victor
Alcides subiit (6); hæc illum regia cepit.
Aude, hospes, contemnere opes, et te quoque dignum
Finge deo; rebusque veni non asper egenis. »
Dixit, et angusti subter fastigia tecti
Ingentem Æneam duxit, stratisque locavit
Effultum foliis et pelle Libystidis ursæ.
Nox ruit, et fuscis tellurem amplectitur alis.

At Venus haud animo nequidquam exterrita mater,

Là sont les murs détruits de deux grandes cités,
Monuments des héros qui les ont habités;
L'une est Janiculum, et l'autre Saturnie:
Janus de la première enrichit l'Italie,
Et Saturne de l'autre éleva les remparts. »
L'humble palais du roi frappe enfin leurs regards.
Quelques troupeaux erroient dispersés dans ces plaines,
Séjour des rois du monde et des pompes romaines;
Et le taureau mugit, où d'éloquentes voix
Feront le sort du monde et le destin des rois.
Tandis que de ces lieux Achate, Évandre, Énée,
Méditent, en marchant, la haute destinée,
On arrive au palais, où la félicité
Se plaît dans l'innocence et dans la pauvreté.
« Ce n'est pas dans ma cour que le faste réside,
Dit Évandre: ce toit reçut le grand Alcide,
Des monstres, des brigands noble exterminateur.
Là siégea près de moi ce dieu triomphateur:
Depuis qu'il l'a reçu, ce palais est un temple.
Fils des dieux comme lui, suivez ce grand exemple;
Osez d'un luxe vain fouler aux pieds l'orgueil:
De mon humble séjour ne fuyez point le seuil;
Venez, et regardez des yeux de l'indulgence
Du chaume hospitalier l'honorable indigence. »
Il dit, et fit placer pour le roi d'Ilion
Sur un lit de feuillage une peau de lion:
Là, méditant du lieu la noble destinée,
Dans cet humble palais s'assied le grand Énée.
La nuit tombe, et son aile obscurcit l'univers.
Vénus, le cœur en proie à ses chagrins amers,

Laurentumque minis et duro mota tumultu,
Volcanum adloquitur, thalamoque hæc conjugis aureo
Incipit, et dictis divinum adspirat amorem:
« Dum bello Argolici vastabant Pergama reges
Debita, casurasque inimicis ignibus arces,
Non ullum auxilium miseris, non arma rogavi
Artis opisque tuæ; nec te, carissime conjux,
Incassumve tuos volui exercere labores:
Quamvis et Priami deberem plurima natis,
Et durum Æneæ flevissem sæpe laborem.
Nunc Jovis imperiis Rutulorum constitit oris:
Ergo eadem supplex venio, et sanctum mihi numen
Arma rogo, genetrix nato (7). Te filia Nerei,
Te potuit lacrymis Tithonia flectere conjux.
Adspice, qui coeant populi, quæ mœnia clausis
Ferrum acuant portis in me excidiumque meorum. »

Dixerat; et niveis hinc atque hinc diva lacertis
Cunctantem amplexu molli fovet. Ille repente
Accepit solitam flammam; notusque medullas

Des Laurentins armés méditoit les menaces :
Dans une couche d'or la déesse des Graces
Veilloit près de Vulcain ; aux plus tendres discours,
Pour réveiller ses feux, son adresse a recours :
« Cher époux ! quand vingt rois ligués contre Pergame
Attaquoient ses remparts dévoués à la flamme,
Quoique aux fils de Priam je dusse mes faveurs,
Quoique souvent Énée eût fait couler mes pleurs,
Il n'en étoit plus temps ; c'en étoit fait de Troie,
Et ses murs de la Grèce alloient être la proie.
De ces infortunés quel que fût le besoin,
Je n'ai pas voulu prendre un inutile soin ;
Je n'ai point exigé de votre complaisance
Les instruments tardifs d'une vaine défense.
Maintenant d'Ausonie il a touché les ports :
Le roi même des dieux l'a conduit sur ces bords.
Je viens donc près de vous, ô dieu que je révère !
Pour un fils adoré vous supplier en mère :
Qu'une armure pour lui sorte de votre main ;
Que le monde à ce don reconnoisse Vulcain.
L'épouse de Tithon, la fille de Nérée,
Ont obtenu de vous l'armure desirée ;
J'ai plus de droits peut-être, et n'ai pas moins d'effroi :
Voyez comme on menace et les Troyens et moi.
Tout s'arme ; mon fils seul sera-t-il sans défense ? »
Elle dit ; et, voyant sa foible résistance,
Elle échauffe son cœur d'un doux embrassement.
Son époux, que séduit son tendre empressement,
De ses premiers desirs sent palpiter son ame ;
Il reconnoît Vénus à l'ardeur qui l'enflamme ;

Intravit calor, et labefacta per ossa cucurrit:
Non secus atque olim tonitru quum rupta corusco
Ignea rima micans percurrit lumine nimbos.
Sensit læta dolis, et formæ conscia, conjux.
Tum pater æterno fatur devinctus amore:
« Quid causas petis ex alto? fiducia cessit
Quo tibi, diva, mei? similis si cura fuisset,
Tum quoque fas nobis Teucros armare fuisset;
Nec pater omnipotens Trojam, nec fata vetabant
Stare, decemque alios Priamum superesse per annos.
Et nunc, si bellare paras, atque hæc tibi mens est,
Quidquid in arte mea possum promittere curæ,
Quod fieri ferro liquidove potest electro,
Quantum ignes animæque valent; absiste precando
Viribus indubitare tuis. » Ea verba locutus,
Optatos dedit amplexus, placidumque petivit
Conjugis infusus gremio per membra soporem.

Inde, ubi prima quies medio jam noctis abactæ
Curriculo, expulerat somnum; quum femina primum,
Cui tolerare colo vitam tenuique Minerva

Et le rapide éclair des amoureux transports
Pénètre chaque veine, et court par tout son corps.
Tel, du ciel enflammé parcourant l'étendue,
L'éclair part, fend les airs, et sillonne la nue.
Le piége a réussi; sûre de ses attraits,
Vénus sent son triomphe, et jouit du succès.
Alors le dieu du feu, qu'attache à la déesse
D'un cœur toujours brûlant l'éternelle tendresse :
« Vous faut-il tant de soins pour me persuader?
C'est à moi d'obéir, à vous de commander.
Depuis quand doutez-vous de mon obéissance?
Vulcain a quelques droits à votre confiance,
Et quand de vos malheurs a commencé le cours,
Si Vénus de mon art eût voulu le secours,
J'aurois à ses desirs satisfait avec joie;
Priam dix ans encor pouvoit régner sur Troie,
Le sort le permettoit. Mais enfin, en ce jour,
S'il me faut pour un fils rassurer votre amour,
Si de nouveaux combats veulent mon assistance,
Commandez seulement : tout ce qu'ont de puissance
Et l'haleine des vents, et le fer, et les feux,
Sous mes savantes mains vont seconder vos vœux.
Cessez donc, en priant, d'offenser ma tendresse :
La prière est un doute, et ce doute me blesse. »
Il dit, reçoit le prix de sa flamme attendu,
Et s'endort, sur son sein mollement étendu.
A peine un court sommeil a fermé sa paupière,
Le diligent Vulcain devance la lumière,
Et telle que, rendue à ses soins journaliers,
La sage ménagère à ses humbles foyers

Inpositum, cinerem et sopitos suscitat ignes,
Noctem addens operi; famulasque ad lumina longo
Exercet penso, castum ut servare cubile
Conjugis, et possit parvos educere natos:
Haud secus ignipotens, nec tempore segnior illo,
Mollibus e stratis opera ad fabrilia surgit.
Insula Sicanium juxta latus Æoliamque
Erigitur Liparen, fumantibus ardua saxis;
Quam subter specus et Cyclopum exesa caminis
Antra Ætnæa tonant, validique incudibus ictus
Auditi referunt gemitum, striduntque cavernis
Stricturæ chalybum, et fornacibus ignis anhelat:
Volcani domus, et Volcania nomine tellus.
Hoc tunc ignipotens cœlo descendit ab alto.

Ferrum exercebant vasto Cyclopes in antro,
Brontesque, Steropesque, et nudus membra Pyracmon.
His informatum manibus, jam parte polita,
Fulmen erat, toto genitor quæ plurima cœlo

Ranime en haletant la flamme qui sommeille,
Prescrit leur longue tâche aux femmes qu'elle éveille;
Elle-même, ajoutant la nuit à ses travaux,
Aux lueurs d'une lampe exerce ses fuseaux;
Quelquefois, reprenant l'industrieuse aiguille,
Soutient d'un gain permis sa naissante famille,
La pudeur de sa fille, et l'honneur de son lit:
Tel le dieu matinal à Vénus obéit.
Il court, pour signaler son ardeur vigilante,
De sa couche céleste à sa forge brûlante.
Du sein de cette mer, où sur leurs rocs épars
Les îles d'Éolie appellent les regards,
Auprès de Liparis, et non loin de Sicile,
L'onde jusques aux cieux voit s'élever une île,
Qui toujours noircit l'air de son sommet fumant;
Dans ses flancs embrasés tonnent incessamment
Et les pesants marteaux et la bruyante enclume:
Là, sans cesse irritant le feu qui le consume,
Des soufflets haletants le vent chassé rugit;
De coups moins redoublés l'Etna tremblant mugit;
Et l'air, l'onde et les feux, exercés à toute heure,
Fatiguent de leur bruit la brûlante demeure:
Palais du noir Vulcain, cette île en a le nom:
Là vient du haut des cieux le divin forgeron.
Dans ce moment Brontès, laborieux cyclope,
Pyracmon, aux bras nus, et le nerveux Stérope,
De leurs bruyants travaux faisoient retentir l'air,
Amollissoient le bronze et façonnoient le fer.
Leur diligente main vient d'ébaucher un foudre,
Un des foudres par qui les monts tombent en poudre·

Dejicit in terras; pars inperfecta manebat.
Tris imbris torti radios, tris nubis aquosæ
Addiderant, rutili tris ignis et alitis austri.
Fulgores nunc terrificos, sonitumque, metumque,
Miscebant operi, flammisque sequacibus iras.
Parte alia Marti currumque rotasque volucres
Instabant, quibus ille viros, quibus excitat urbis:
Ægidaque horriferam, turbatæ Palladis arma,
Certatim squamis serpentum auroque polibant,
Connexosque anguis, ipsamque in pectore divæ
Gorgona, desecto vertentem lumina collo.

« Tollite cuncta, inquit, cœptosque auferte labores,
Ætnæi Cyclopes, et huc advertite mentem.
Arma acri facienda viro: nunc viribus usus,
Nunc manibus rapidis, omni nunc arte magistra:
Præcipitate moras. » Nec plura effatus; et illi
Ocius incubuere omnes, pariterque laborem
Sortiti: fluit æs rivis, aurique metallum;

Une part est finie, et l'autre est brute encor.
Le dieu de la tempête, épuisant son trésor,
Du terrible travail a fourni la matière :
Là, joignant l'air, le feu, la nuit et la lumière,
Ils ont mis trois rayons de l'autan orageux,
Trois de grêle bruyante et de flocons neigeux;
Ils alloient y mêler la terreur foudroyante,
Le courroux du tonnerre et sa flamme effrayante,
Et son bruit, qui poursuit le coupable en tout lieu,
Et l'éclair, qui l'atteint sur ses ailes de feu.
Plus loin c'étoit le char du grand dieu de la guerre,
Ce char qui roule égal aux flèches du tonnerre,
Qui rend l'ardeur guerrière aux peuples, aux cités,
Et dévaste en courant les champs ensanglantés.
Un autre pour Bellone apprêtoit une égide,
Signal de la fureur, de la rage homicide :
Là cent hideux serpents, entrelaçant leurs nœuds,
De leurs écailles d'or éblouissent les yeux;
Et les regards mortels de l'affreuse Gorgone
Vont placer la terreur sur le sein de Bellone.
« Cyclopes, c'est assez; arrêtez, dit Vulcain :
Des travaux plus pressés attendent votre main :
Allons, fils de l'Etna, ni délai, ni murmure;
Pour un jeune héros j'ai besoin d'une armure;
Que vos feux un instant ne se reposent pas :
Il me faut tout votre art, il me faut tous vos bras.
Hâtez-vous, quittez tout. » Ainsi Vulcain ordonne.
Soudain sous les marteaux le mont au loin résonne;
Tous d'une même ardeur poursuivent leurs travaux;
L'acier, l'or et l'argent coulent en longs ruisseaux.

Volnificusque chalybs vasta fornace liquescit.
Ingentem clypeum informant, unum omnia contra
Tela Latinorum; septenosque orbibus orbis
Inpediunt. Alii ventosis follibus auras
Adcipiunt redduntque; alii stridentia tingunt
Æra lacu: gemit inpositis incudibus antrum.
Illi inter sese multa vi brachia tollunt
In numerum, versantque tenaci forcipe massam.

Hæc pater Æoliis properat dum Lemnius oris,
Evandrum ex humili tecto lux suscitat alma,
Et matutini volucrum sub culmine cantus.
Consurgit senior, tunicaque inducitur artus,
Et Tyrrhena pedum circumdat vincula plantis.
Tum lateri atque humeris Tegæum subligat ensem,
Demissa ab læva pantheræ terga retorquens.
Nec non et gemini custodes limine ab alto
Præcedunt gressumque canes comitantur herilem.
Hospitis Æneæ sedem et secreta petebat,
Sermonum memor et promissi muneris, heros.

On forme un bouclier impénétrable, immense,
Et seul contre une armée invincible défense :
Sept couches d'un métal que la flamme a durci
S'appliquent sous leurs mains sur son orbe épaissi.
Chacun a ses emplois, et pour hâter l'ouvrage
Entre leurs bras actifs l'ouvrage se partage :
Les uns placent l'enclume, et la terre en gémit;
D'autres trempent l'acier dans le flot qui frémit :
D'autres, tenant en main la tenaille mordante,
A leurs coups répétés offrent la masse ardente :
L'autre nourrit les feux dans leur brûlant séjour;
L'autre, enfermant les vents, les chassant tour-à-tour,
Irrite des brasiers les flammes paresseuses.
Tout agit, tout s'empresse; et leurs mains vigoureuses,
Tantôt levant, tantôt baissant leurs lourds marteaux,
Retombent en cadence, et domptent les métaux.
  Tandis que Vulcain presse et dirige l'ouvrage,
Évandre dort encor sur son lit de feuillage;
Les oiseaux, de son toit hôtes harmonieux,
Et les premiers rayons qui redorent les cieux,
Ont hâté son réveil. Sur ses pieds qu'il embrasse
Un brodequin toscan se renoue avec grace;
De l'épaule au côté son glaive est suspendu;
Un long poil tacheté sur son dos étendu,
Jadis d'un léopard la superbe parure,
Ramène sur son sein son épaisse fourrure;
Et deux chiens affidés, qui ne le quittent pas,
Bondissent sur sa trace ou devancent ses pas.
Empressé d'accomplir sa parole donnée,
Dans son nocturne asile Évandre cherche Énée :

Nec minus Æneas se matutinus agebat.
Filius huic Pallas, illi comes ibat Achates.
Congressi jungunt dextras, mediisque residunt
Ædibus, et licito tandem sermone fruuntur.
Rex prior hæc:
« Maxime Teucrorum ductor, quo sospite numquam
Res equidem Trojæ victas aut regna fatebor;
Nobis ad belli auxilium pro nomine tanto
Exiguæ vires: hinc Tusco claudimur amni;
Hinc Rutulus premit, et murum circumsonat armis.
Sed tibi ego ingentes populos opulentaque regnis
Jungere castra paro (8). quam fors inopina salutem
Ostentat; fatis huc te poscentibus adfers.

« Haud procul hinc saxo incolitur fundata vetusto
Urbis Agyllinæ sedes, ubi Lydia quondam
Gens, bello præclara, jugis insedit Etruscis.
Hanc multos florentem annos rex deinde superbo
Imperio et sævis tenuit Mezentius armis.
Quid memorem infandas cædes, quid facta tyranni
Effera! Di capiti ipsius generique reservent!
Mortua quin etiam jungebat corpora vivis,
Componens manibusque manus atque oribus ora,

Au-devant de ses pas, du lieu de son repos,
Avec la même ardeur s'avance le héros.
L'un vient avec Pallas; l'autre est suivi d'Achate.
Un transport mutuel dans leurs regards éclate:
Tous deux en s'embrassant renouvellent leur foi;
Tous deux, demeurés seuls dans le palais du roi,
De leurs nobles projets, pesés par la prudence,
Peuvent se faire entre eux l'entière confidence.
Le roi commence ainsi: « Fier successeur d'Hector,
Vous par qui Troie en cendre ose espérer encor,
Vous par qui le vaincu se promet la victoire,
Mes moyens ne sont pas dignes de votre gloire;
Le Tibre d'un côté, protecteur des Toscans,
Borne ici mes états; et jusque dans mes camps
Les Rutules de l'autre apportent les alarmes;
J'entends d'ici leurs cris et le bruit de leurs armes.
Mais un hasard heureux nous assure aujourd'hui
D'un peuple belliqueux l'intérêt et l'appui;
Et le destin ici semble exprès vous conduire.
« Cité riche autrefois, siège d'un grand empire,
Séjour heureux long-temps des braves Lydiens,
Agylle ici commande aux monts étruriens;
Dépouillée aujourd'hui de sa splendeur antique,
Mézence l'asservit à son joug tyrannique.
Comment peindre l'horreur de son règne odieux?
Puisse tomber sur lui la vengeance des dieux!
Ce monstre, joignant l'art avec la barbarie,
D'un tourment tout nouveau repaissoit sa furie:
Des vivants joints aux morts sur des lits inhumains,
La bouche sur la bouche, et les mains sur les mains,

Tormenti genus! et sanie taboque fluentes
Complexu in misero longa sic morte necabat.
At fessi tandem cives infanda furentem
Armati circumsistunt ipsumque domumque:
Obtruncant socios; ignem ad fastigia jactant.
Ille inter cædem Rutulorum elapsus in agros
Confugere, et Turni defendier hospitis armis.
Ergo omnis furiis surrexit Etruria justis;
Regem ad supplicium præsenti Marte reposcunt.
His ego te, Ænea, ductorem millibus addam.

Toto namque fremunt condensæ litore puppes,
Signaque ferre jubent: retinet longævus haruspex,
Fata canens: « O Mæoniæ delecta juventus,
Flos veterum virtusque virum, quos justus in hostem
Fert dolor, et merita adcendit Mezentius ira,
Nulli fas Italo tantam subjungere gentem;
Externos optate duces. » « Tum Etrusca resedit
Hoc acies campo, monitis exterrita divum.
Ipse oratores ad me regnique coronam
Cum sceptro misit, mandatque insignia, Tarcho,

Tout dégouttants d'un sang qui faisoit ses délices,
Mouroient d'un long trépas dans ces affreux supplices;
Et le monstre auprès d'eux goûtoit tranquillement
De ces corps déchirés l'horrible accouplement.
Son peuple enfin, lassé du poids de tant de crimes,
S'arme contre un tyran; et, vengeant ses victimes,
Égorge ses amis, assiége son palais,
Et livre au feu vengeur ce séjour des forfaits.
Turnus vient au secours de ce roi sacrilége;
Son palais le reçoit, et son bras le protége.
Mais l'Étrurie entière a juré son trépas,
Sa vengeance à grands cris appelle les combats.
Marchez, prince troyen, avancez à leur tête;
Leur flotte est assemblée, et leur armée est prête.
Déja leurs fiers drapeaux flottoient au gré des vents,
Lorsqu'un sage vieillard, dont les regards savants
Lisent dans l'avenir, arrête leur armée,
Tranquille maintenant, mais non pas désarmée;
Et sa voix, réprimant leurs transports indiscrets,
Du destin en ces mots rappelle les décrets:
« Illustres chefs, dit-il, héros de Méonie,
Des braves Lydiens illustre colonie,
Contre un tyran cruel un courroux mérité
Provoque justement votre bras irrité,
Mais un chef étranger doit guider votre audace. »
« Les Toscans, à ces mots, suspendent leur menace.
Tranquilles dans leurs camps, et leurs drapeaux baissés,
Ils attendent ces chefs par l'oracle annoncés.
Par ses ambassadeurs, déja Tarchon lui-même
Vient de m'offrir le sceptre avec le rang suprême;

Subcedam castris, Tyrrhenaque regna capessam.
Sed mihi tarda gelu sæclisque effeta senectus
Invidet imperium, seræque ad fortia vires.
Natum exhortarer, ni mixtus matre Sabella
Hinc partem patriæ traheret. Tu, cujus et annis
Et generi fata indulgent, quem numina poscunt,
Ingredere, o Teucrum atque Italum fortissime ductor.

Hunc tibi præterea, spes et solatia nostri,
Pallanta adjungam: sub te tolerare magistro
Militiam et grave Martis opus, tua cernere facta
Adsuescat, primis et te miretur ab annis.
Arcadas huic equites bis centum, robora pubis
Lecta, dabo; totidemque suo tibi nomine Pallas. »

Vix ea fatus erat; defixique ora tenebant
Æneas Anchisiades et fidus Achates,
Multaque dura suo tristi cum corde putabant:

Il veut que, capitaine et monarque à-la-fois,
L'armée et tout l'état se rangent sous mes lois.
Mais il n'en est plus temps, et la glace de l'âge
Envie à mes vieux ans un si noble avantage.
J'eusse envoyé mon fils, si le sang maternel
Ne mettoit un obstacle à son droit paternel;
Mais, au peuple toscan étranger par son père,
Mon fils du sang latin est issu par sa mère,
Et ce hasard l'exclut d'un rang si glorieux.
Pour vous, qu'à plus d'un titre ont proclamé les dieux,
Vous de qui la fortune obtint des destinées
Le droit de la naissance et celui des années,
Marchez; puissé-je voir réunis dans vos mains
L'intérêt d'Ilion et celui des Latins!
Ce n'est pas tout: mon fils, dont la tendre jeunesse
Est l'espoir de l'état, celui de ma vieillesse,
Digne appui des Troyens ainsi que des Toscans,
Va quitter mon palais pour voler dans vos camps.
Instruisez aux combats son précoce courage;
Qu'il en fasse sous vous le noble apprentissage;
De vos hautes leçons qu'il connoisse le prix:
Savoir vous admirer, c'est avoir tout appris.
De deux cents cavaliers une élite intrépide
Va joindre à vos soldats son escadron rapide;
Deux cents autres bientôt, également choisis,
Vont sous vos étendards accompagner mon fils. »
Il dit: et le héros, et le fidèle Achate,
Malgré le noble espoir dont ce discours les flatte,
Tous les deux en silence, immobiles tous deux,
Plongent d'un œil tremblant dans l'avenir douteux.

Ni signum cœlo Cytherea dedisset aperto.
Namque inproviso vibratus ab æthere fulgor
Cum sonitu venit, et ruere omnia visa repente,
Tyrrhenusque tubæ mugire per æthera clangor.
Suspiciunt: iterum atque iterum fragor increpat ingens.
Arma inter nubem, cœli in regione serena,
Per sudum rutilare vident, et pulsa tonare.
Obstupuere animis alii; sed Troius heros
Agnovit sonitum, et divæ promissa parentis.
Tum memorat: «Ne vero, hospes, ne quære profecto
Quem casum portenta ferant: ego poscor olympo.
Hoc signum cecinit missuram diva creatrix,
Si bellum ingrueret; Volcaniaque arma per auras
Laturam auxilio.
Heu! quantæ miseris cædes Laurentibus instant!
Quas pœnas mihi, Turne, dabis! quam multa sub undas
Scuta virum galeasque et fortia corpora volves,
Thybri pater! Poscant acies, et fœdera rumpant!»

Hæc ubi dicta dedit, solio se tollit ab alto;
Et primum Herculeis sopitas ignibus aras
Excitat; hesternumque Larem, parvosque Penates,

Tout-à-coup un signal que donne Cythérée
Vient ranimer leur cœur. Dans la plaine éthérée
L'air s'ébranle : des cieux partent de longs éclairs,
La trompette éclatante a sonné dans les airs.
On regarde, on se tait : de nouveau les cieux grondent.
Alors dans l'air serein, où mille échos répondent,
Une superbe armure en longs sillons de feux
Descend, tonne à l'oreille, et resplendit aux yeux.
Ces éclairs, ce fracas, cette armure brillante,
Dans les cœurs attentifs ont jeté l'épouvante :
Mais ces bruits annonçoient Cythérée à son fils ;
C'est elle, c'est sa mère, et ses dons tant promis.
« Cher Évandre ! dit-il, que ce bruit, cette flamme
D'une vaine frayeur n'altèrent point votre ame ;
J'entends, je reconnois ce grand signal des cieux :
C'est à moi, c'est à moi que s'adressent les dieux.
Vénus, si les Latins me déclarent la guerre,
Et j'en crois son amour, doit au bruit du tonnerre
Descendre et m'apporter les armes que Vulcain,
Pour défendre son fils, fabriqua de sa main.
Malheureux Laurentins, quel péril vous menace !
Combien votre Turnus paiera cher son audace !
Et toi, fleuve toscan, ah ! combien dans tes flots
Tu vas rouler de sang, d'armes et de héros !
Allez, fiers ennemis ; déclarez-moi la guerre ;
Vos têtes répondront des malheurs de la terre. »
A ces mots, prononcés d'un accent solennel,
Il se lève ; d'Hercule il approche l'autel,
S'incline avec respect, sous la cendre réveille
Les restes assoupis des flammes de la veille,

Lætus adit: mactant lectas de more bidentis,
Evandrus pariter, pariter Trojana juventus.
Post hinc ad naves graditur, sociosque revisit:
Quorum de numero, qui sese in bella sequantur,
Præstantes virtute legit; pars cetera prona
Fertur aqua, segnisque secundo defluit amni,
Nuntia ventura Ascanio rerumque patrisque.
Dantur equi Teucris Tyrrhena petentibus arva:
Ducunt exsortem Æneæ, quem fulva leonis
Pellis obit totum, præfulgens unguibus aureis.

Fama volat, parvam subito volgata per urbem,
Ocius ire equites Tyrrheni ad limina regis.
Vota metu duplicant matres, propiusque periclo
It timor, et major Martis jam adparet imago.
Tum pater Evandrus, dextram complexus euntis(9),
Hæret, inexpletum lacrimans, ac talia fatur:

« O mihi præteritos referat si Juppiter annos!
Qualis eram, quum primam aciem Præneste sub ipsa
Stravi, scutorumque incendi victor acervos;

Présente son hommage à ces humbles foyers,
Immole cinq brebis aux dieux hospitaliers.
Évandre y joint ses dons; et, marchant vers le temple,
La jeunesse troyenne imite leur exemple.
Le héros vers sa flotte enfin porte ses pas,
Choisit des cœurs vaillants et d'intrépides bras;
Le reste sur les flots, dont le cours les seconde,
Descend et s'abandonne à la pente de l'onde,
Va rejoindre son camp, et redire à son fils
Ce que le roi, le sort et les dieux ont promis.
Enfin, pour la jeunesse à Tarchon destinée,
Des coursiers sont choisis; celui qui porte Énée,
D'une peau de lionne et de ses ongles d'or,
Déja brillant et fier, s'embellissoit encor.

Mais bientôt, consternant la foule épouvantée,
Un bruit s'est répandu, dans l'humble Pallantée,
Que vers les murs toscans marche un gros de soldats:
Les mères, qu'effrayoit l'approche des combats,
Au pied des saints autels redoublent leurs prières;
Et, plus près du péril, frémissent d'être mères.
Le roi de ses adieux attendrit le héros,
Le presse sur son sein avec de longs sanglots;
Et, pour un fils qu'il aime exprimant ses alarmes,
De ses yeux paternels verse un torrent de larmes.

« Ah! si les dieux, dit-il, me rendoient mon printemps,
Si j'étois ce guerrier qui, dans de meilleurs temps,
Moissonna, sous les murs de Préneste tremblante,
Des rangs entiers, tombés sous sa main triomphante,

Et regem hac Herilum dextra sub Tartara misi,
Nascenti cui tris animas Feronia mater,
Horrendum dictu! dederat, terna arma movenda,
Ter leto sternendus erat; cui tunc tamen omnis
Abstulit hæc animas dextra, et totidem exuit armis:
Non ego nunc dulci amplexu divellerer usquam,
Nate, tuo; neque finitimus Mezentius usquam
Huic capiti insultans tot ferro sæva dedisset
Funera, tam multis viduasset civibus urbem.

At vos, o Superi, et divum tu maxime rector
Juppiter, Arcadii, quæso, miserescite regis,
Et patrias audite preces: Si numina vestra
Incolumem Pallanta mihi, si fata reservant,
Si visurus eum vivo, et venturus in unum,
Vitam oro; patiar quemvis durare laborem:

Sin aliquem infandum casum, Fortuna, minaris,
Nunc, o, nunc liceat crudelem abrumpere vitam,
Dum curæ ambiguæ, dum spes incerta futuri,

Et, de leurs boucliers embrasant des monceaux,
Voloit de la victoire à des combats nouveaux!
Si j'étois ce vainqueur qui dans le noir Tartare
Plongea cet Hérilus, ce colosse barbare,
Ce roi, de Féronie enfant prodigieux!
Trois ames vainement mouvoient ce corps affreux:
En vain sa triple vie, en vain sa triple armure
Demandoient à mon bras une triple blessure:
Trois fois je l'abattis, le désarmai trois fois,
Et d'un triple trophée illustrai mes exploits.
Hélas! ce temps n'est plus. Oh! s'il étoit encore,
O Pallas! ô mon fils! cher objet que j'adore,
Je ne te verrois point arracher de mes bras;
C'est moi que tu suivrois au milieu des combats,
Et ce Mézence affreux, fléau de l'Ausonie,
N'eût pas vu si long-temps son audace impunie;
Il n'insulteroit pas à ce bras impuissant.
Et vous, ayez pitié de ce cœur gémissant,
O dieux! ô justes dieux! écoutez la prière
D'un malheureux vieillard et d'un malheureux père.
Si vous aimez Pallas, si vous devez un jour
Le rendre à mes regrets, le rendre à mon amour,
Si ce n'est pas en vain que ce cœur vous implore,
Si je vis pour le voir, pour l'embrasser encore,
Ah! prolongez mes jours; il n'est point de tourment
Qui ne cède aux douceurs de cet embrassement.
Mais si du coup fatal vous menacez sa vie,
O dieux! qu'avant ce temps la mienne soit ravie,
Avant qu'un deuil affreux vienne en troubler la fin,
Tandis que..., ô mon cher fils! seul bienfait du destin,

Dum te, care puer, mea sera et sola voluptas,
Complexu teneo: gravior ne nuntius aures
Volneret! » Hæc genitor digressu dicta supremo
Fundebat: famuli conlapsum in tecta ferebant.

Jamque adeo exierat portis equitatus apertis:
Æneas inter primos et fidus Achates;
Inde alii Trojæ proceres: ipse agmine Pallas
In medio, chlamyde et pictis conspectus in armis (10);
Qualis, ubi Oceani perfusus Lucifer unda,
Quem Venus ante alios astrorum diligit ignis,
Extulit os sacrum cœlo, tenebrasque resolvit.

Stant pavidæ in muris matres, oculisque sequuntur
Pulveream nubem, et fulgentes ære catervas (11).
Olli per dumos, qua proxima meta viarum,

Dernières voluptés des derniers jours d'Évandre,
Je puis encor te voir, je puis encor t'entendre,
Te serrer dans mes bras, te presser sur mon sein,
Quand l'obscur avenir est encore incertain!
Attendrai-je en tremblant qu'un avis funéraire
Vienne du coup fatal assassiner ton père?
Ah! qu'Évandre plutôt, sans connoître son sort,
Meure d'un coup de foudre, et non pas de ta mort! »
Ainsi parloit Évandre; ainsi, baigné de larmes,
D'un dernier entretien il prolongeoit les charmes:
Mais enfin ses adieux expirent dans les pleurs.
Il succombe, on l'emporte accablé de douleurs.
Cependant tout est prêt, tout part, et de la ville
Des fiers Arcadiens sort la jeunesse agile:
Le grand Énée, Achate et les fils d'Ilion,
En ordre conduisoient le brillant escadron:
Pallas est dans le centre, et sa superbe armure
De son habit guerrier relève la parure;
Moins rayonnant se montre aux célestes lambris
Des astres du matin le plus cher à Cypris,
Lorsque, pur et brillant, il sort du sein de l'onde,
Remonte vers les cieux, et rend le jour au monde.
Les femmes cependant de leurs yeux attendris
Suivent du haut des murs leurs époux et leurs fils,
Et leurs casques brillants, et leur marche poudreuse.
A travers les buissons leur troupe valeureuse
Marche, abrégeant la route; ils arrivent: enfin
Le chemin s'élargit, un cri part; et soudain
Tous les pieds des chevaux qu'un même ordre rassemble,
Vont tombant, remontant, et retombant ensemble,

Armati tendunt: it clamor, et, agmine facto,
Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

Est ingens gelidum lucus prope Cæritis amnem,
Religione patrum late sacer: undique colles
Inclusere cavi, et nigra nemus abiete cingunt.
Silvano fama est veteres sacrasse Pelasgos,
Arvorum pecorisque deo, lucumque diemque,
Qui primi fines aliquando habuere Latinos.
Haud procul hinc Tarcho et Tyrrheni tuta tenebant
Castra locis, celsoque omnis de colle videri
Jam poterat legio, et latis tendebat in arvis.
Huc pater Æneas et bello lecta juventus
Subcedunt, fessique et equos et corpora curant.

At Venus ætherios inter dea candida nimbos
Dona ferens aderat; natumque in valle reducta
Ut procul egelido secretum flumine vidit,
Talibus adfata est dictis, seque obtulit ultro:
«En, perfecta mei promissa conjugis arte
Munera: ne mox aut Laurentes, nate, superbos,
Aut acrem dubites in prælia poscere Turnum.»
Dixit, et amplexus nati Cytherea petivit:
Arma sub adversa posuit radiantia quercu.

Et, de leurs pas bruyants battant les champs poudreux,
D'un tourbillon de sable obscurcissent les cieux.
Aux lieux où le Cérite égare en paix son onde,
S'étend sur le rivage une forêt profonde;
Là des rameaux touffus la sauvage épaisseur,
De son obscurité répandant la noirceur,
Dans les esprits émus d'une terreur pieuse
Entretenoit du lieu l'horreur religieuse;
Là, d'un double coteau de cédres couronné,
L'un et l'autre rivage étoit environné:
A Sylvain, dieu des bois, les Grecs le consacrèrent,
Et d'un culte annuel leurs enfants l'honorèrent:
Les antiques Latins l'habitoient autrefois.
Là, Tarchon, les Toscans rassemblés sous ses lois,
Avoient assis leur camp, et du haut des montagnes
On voyoit leurs drapeaux flotter dans les campagnes;
Là le héros troyen arrête ses guerriers,
Et permet le repos aux soldats, aux coursiers.
De Paphos cependant la brillante déesse
Venoit du haut des cieux acquitter sa promesse.
Énée, en ce moment, couvert d'épais rameaux,
Respiroit la fraîcheur et de l'ombre et des eaux;
Il regarde, et soudain dans son éclat céleste
A ses yeux enchantés Vénus se manifeste:
« Les voilà ces présents que Vénus a promis,
Et qu'un dieu mon époux prépara pour mon fils!
Avec eux ne crains plus le superbe Laurente;
Pars, va braver Turnus et sa rage insolente. »
A ces mots elle avance, et pose de sa main
Sous un chêne élevé l'ouvrage de Vulcain.

Ille, deæ donis et tanto lætus honore,
Expleri nequit, atque oculos per singula volvit;
Miraturque, interque manus et brachia versat
Terribilem cristis galeam flammasque vomentem;
Fatiferumque ensem, loricam ex ære rigentem,
Sanguineam, ingentem, qualis quum cærula nubes
Solis inardescit radiis longeque refulget;
Tum levis ocreas electro auroque recocto,
Hastamque, et clypei non enarrabile textum.

Illic res Italas, Romanorumque triumphos([12]),
Haud vatum ignarus venturique inscius ævi,
Fecerat ignipotens; illic genus omne futuræ
Stirpis ab Ascanio, pugnataque in ordine bella.
Fecerat et viridi fetam Mavortis in antro([13])
Procubuisse lupam; geminos huic ubera circum
Ludere pendentes pueros, et lambere matrem
Inpavidos; illam tereti cervice reflexam
Mulcere alternos, et corpora fingere lingua.

Énée, à cet aspect, tressaille d'alégresse;
Il s'élance, il saisit les dons de la déesse,
Les emporte en triomphe, et d'un œil curieux
Se plaît à parcourir cet ouvrage des dieux;
Il prend, reprend cent fois ce casque formidable
Qui darde en longs éclairs sa flamme inépuisable,
Et de son cimier d'or les panaches mouvants
Pareils à ces rameaux que balancent les vents;
Et son impénétrable et sanglante cuirasse
Dont l'éclat éblouit, dont la couleur menace,
Tel qu'en un jour d'été nous voyons un ciel pur
Des feux d'un pourpre ardent enflammer son azur;
Puis, de ses longs cuissards essayant la souplesse,
D'un argent mêlé d'or admire la richesse,
Et sa lance fatale, et son glaive divin,
Sur-tout son bouclier, chef-d'œuvre de Vulcain.
Là ce dieu, que le sort instruisit de leur gloire,
Des Romains triomphants a retracé l'histoire.
Là sont tous ces héros, honneur de ces remparts,
Depuis les rois albains jusques aux deux Césars.
Là du dieu des combats gît la louve fidèle;
Deux célestes jumeaux qui sont nourris par elle,
Pendoient à sa mamelle, et jouoient sur son sein:
Déja dans leurs regards est écrit leur destin;
Nés dans l'antre de Mars, ils en ont le courage;
Ils sucent sans effroi leur nourrice sauvage:
Le dieu semble sourire aux fruits de son amour;
Elle, en se retournant, les flatte tour-à-tour,
Et sur le double espoir de Rome encor naissante,
Proméne mollement sa langue caressante.

Nec procul hinc Romam, et raptas sine more Sabinas
Consessu caveæ, magnis Circensibus actis,
Addiderat, subitoque novum consurgere bellum
Romulidis, Tatioque seni, Curibusque severis.
Post idem, inter se posito certamine, reges
Armati Jovis ante aram, paterasque tenentes,
Stabant, et cæsa jungebant fœdera porca.
Haud procul inde, citæ Metium in diversa quadrigæ
Distulerant, (at tu dictis, Albane, maneres!)
Raptabatque viri mendacis viscera Tullus
Per silvam, et sparsi rorabant sanguine vepres.

Nec non Tarquinium ejectum Porsena jubebat
Adcipere, ingentique urbem obsidione premebat:
Æneadæ in ferrum pro libertate ruebant.
Illum indignanti similem, similemque minanti
Adspiceres, pontem auderet quod vellere Cocles,
Et fluvium vinclis innaret Clœlia ruptis.
In summo custos Tarpeiæ Manlius arcis
Stabat pro templo, et Capitolia celsa tenebat,
Romuleoque recens horrebat regia culmo.
Atque hic auratis volitans argenteus anser
Porticibus, Gallos in limine adesse, canebat:

Ici l'on voit un cirque et le peuple romain,
Des Sabines en pleurs l'involontaire hymen,
Et les deux rois armés, et les fatales guerres
Dont ce rapt politique ensanglanta leurs terres.
Plus loin, des flots de vin, des flots de sang sacré
Solennisent le nœud que la paix a serré.
Ailleurs, de Métius c'étoit l'affreux supplice;
Pour punir son forfait et son lâche artifice,
A deux chars attelés quatre fougueux chevaux
De ses membres rompus emportoient les lambeaux :
Son sang au loin rougit les ronces dégouttantes.
Plus loin, de Porsenna les fureurs insultantes
Pressent Rome assiégée, et du joug des Tarquins
Menacent de nouveau ces fiers républicains;
Les Romains à sa rage opposent leur audace :
On le voit à son air, à son œil qui menace,
S'indigner qu'un seul homme, arrêtant ses drapeaux,
Brise le pont du Tibre et brave ses assauts;
Une femme, plus loin, égalant ce courage,
Rompt ses chaînes, s'élance, et s'échappe à la nage.
Sur le roc Tarpéien qu'illustra Romulus,
Devant le Capitole avançoit Manlius :
Le toit du fondateur dont le Romain s'honore
De son chaume récent se hérissoit encore.
Un oiseau, déployant son plumage argenté,
Crioit, couroit, erroit, voloit de tout côté :
On reconnoît l'oiseau, sentinelle de Rome,
Dont les cris vigilants, secondant un grand homme,
Annoncent aux Romains l'approche des Gaulois :
Protégés par la nuit et par l'ombre des bois,

Galli per dumos aderant, arcemque tenebant,
Defensi tenebris et dono noctis opacæ.
Aurea cæsaries ollis, atque aurea vestis;
Virgatis lucent sagulis; tum lactea colla
Auro innectuntur; duo quisque Alpina coruscant
Cæsa manu, scutis protecti corpora longis.

Hic exultantes Salios, nudosque Lupercos,
Lanigerosque apices, et lapsa ancilia cœlo
Extuderat: castæ ducebant sacra per urbem
Pilentis matres in mollibus. Hinc procul addit
Tartareas etiam sedes, alta ostia Ditis;
Et scelerum pœnas, et te, Catilina, minaci
Pendentem scopulo, Furiarumque ora trementem;
Secretosque pios, his dantem jura Catonem.
Hæc inter tumidi late maris ibat imago

Les Gaulois arrivoient; de la demeure sainte
Déja leur troupe impie environne l'enceinte.
Dans ce vivant tableau l'art avoit figuré
Leur chevelure d'or, leur vêtement doré,
Et de leurs colliers d'or la parure flottante,
Qui couvroit de leur cou la blancheur éclatante:
Leurs tabliers pendants, dont les pans bigarrés
Sont rayés de rubans richement colorés.
Deux traits qu'avoit fournis à leur main aguerrie
Le chêne vigoureux des Alpes, leur patrie,
Sont leur arme légère; et de longs boucliers
D'un airain protecteur les couvrent tout entiers.
Là les prêtres, voués au grand dieu de la guerre,
De leurs sauts cadencés font retentir la terre;
Plus loin, du dieu des bois les prêtres vagabonds,
Le corps nu, s'agitoient et s'élançoient par bonds.
L'art n'a point oublié dans cette vaste scène
Les boucliers, garants de la grandeur romaine,
Ni du maître des dieux les prêtres révérés,
De leurs houppes de laine en marchant décorés,
Ni ces chars suspendus, où des femmes pudiques
Conduisent l'appareil de nos fêtes publiques.
Là sur le bronze encor Vulcain vous dessina,
Noir séjour de l'enfer; et toi, Catilina,
Qu'une roche pendante incessamment menace,
Dont les filles du Styx épouvantent l'audace.
Enfin, seuls à l'écart, loin du noir Phlégéton,
Les justes ont leur place; à leur tête est Caton.
Parmi ces traits formés par une main savante,
Se montroit de la mer une image mouvante;

Aurea, sed fluctu spumabant cærula cano;
Et circum argento clari delphines in orbem
Æquora verrebant caudis, æstumque secabant.
In medio classes æratas, Actia bella,
Cernere erat; totumque instructo Marte videres
Fervere Leucaten, auroque effulgere fluctus.

Hinc Augustus agens Italos in prælia Cæsar,
Cum patribus, populoque, Penatibus et magnis dis,
Stans celsa in puppi: geminas cui tempora flammas
Læta vomunt, patriumque aperitur vertice sidus.
Parte alia, ventis et dis Agrippa secundis,
Arduus, agmen agens; cui, belli insigne superbum,
Tempora navali fulgent rostrata corona.

Hinc ope barbarica variisque Antonius armis,
Victor ab Auroræ populis et litore rubro,
Ægyptum, viresque Orientis, et ultima secum
Bactra vehit; sequiturque, nefas! Ægyptia conjux.
Una omnes ruere, ac totum spumare, reductis

Ses plaines étoient d'or, mais des flots écumants
L'argent pur imitoit les longs frémissements;
Et, promenant au loin leurs troupes vagabondes,
Des dauphins d'argent pur se jouoient sur les ondes.
Dans le centre, une mer plus étendue encor,
Sous les poupes d'airain rouloit des vagues d'or.
L'onde va décider du destin de la terre;
L'onde roule en grondant l'appareil de la guerre,
Leucate au loin commande à ces fatales eaux,
Et les vaisseaux déja menacent les vaisseaux.
D'un côté, c'est Auguste et son puissant génie,
Sur cette onde guerrière entraînant l'Ausonie,
Le peuple, le sénat, Rome entière et ses dieux;
De sa poupe élevée il combat avec eux:
Deux faisceaux lumineux, présage de victoire,
L'environnent déja des rayons de sa gloire;
Et sur son jeune front empreint de majesté
De l'astre paternel resplendit la clarté.
Plus loin c'est Agrippa; la couronne rostrale
Décore du héros la tête triomphale.
Vainqueur infortuné de vingt peuples divers,
Antoine ose à César disputer l'univers:
Près de l'aigle romain mille enseignes bizarres
Rassemblent sous ses lois mille peuples barbares,
L'Arabe, le Persan, le Maure, l'Indien.
Sa femme lui conduit le vil Égyptien:
Sa femme, ô deshonneur! il combat pour ses charmes,
Opprobre de son lit, opprobre de ses armes.
Tous s'élancent ensemble, et l'airain des vaisseaux
Et les bras des rameurs font bouillonner les eaux:

Convolsum remis rostrisque tridentibus, æquor.
Alta petunt: pelago credas innare revolsas
Cycladas, aut montes concurrere montibus altos:
Tanta mole viri turritis puppibus instant.
Stuppea flamma manu, telisque volatile ferrum
Spargitur: arva nova Neptunia cæde rubescunt.
Regina in mediis patrio vocat agmina sistro;
Necdum etiam geminos a tergo respicit angues.
Omnigenumque deum monstra, et latrator Anubis,
Contra Neptunum et Venerem, contraque Minervam
Tela tenent: sævit medio in certamine Mavors
Cælatus ferro, tristesque ex æthere Diræ;
Et scissa gaudens vadit Discordia palla;
Quam cum sanguineo sequitur Bellona flagello.

Actius hæc cernens arcum intendebat Apollo
Desuper: omnis eo terrore Ægyptus, et Indi,
Omnis Arabs, omnes vertebant terga Sabæi.
Ipsa videbatur ventis regina vocatis
Vela dare, et laxos jam jamque inmittere funis.

La mer à leur fureur ouvre un théâtre immense.
On s'éloigne des bords, et le combat commence :
Soldats et matelots, et les vents et les mers,
Les poupes sur les eaux, et les mâts dans les airs,
Tout s'ébranle; on croit voir sur les eaux écumantes
Voguer, s'entre-choquer les Cyclades flottantes,
Ou, traînant leurs forêts sur les gouffres profonds,
Les monts avec fracas heurter contre les monts.
Neptune épouvanté voit mille morts cruelles :
L'eau mugit, le feu siffle, et le fer a des ailes.
Cléopâtre elle-même, au milieu des combats,
Du sistre égyptien anime ses soldats,
Hélas! et ne voit pas deux serpents qui l'attendent.
Sous le nom de ses dieux cent monstres la défendent.
Ensemble conjurés, le mugissant Apis,
Le Crocodile impur, l'aboyant Anubis,
En vain osent encor, partageant sa fortune,
Lutter contre Vénus et Minerve et Neptune.
Gravés sur leur métal, l'impitoyable fer,
Mars, le terrible Mars, et les Filles d'enfer,
Bellone, aux fouets sanglants, la Discorde abhorrée
En triomphe étalant sa robe déchirée,
Mêlés aux combattants, les animent en vain.
  Apollon les a vus de son temple divin;
Le dieu saisit son arc: et, frappés d'épouvante,
L'Arabe et l'Indien, et l'Égypte tremblante,
Tout fuit : la reine même aux yeux de l'univers
Réduite à n'implorer d'autres dieux que les mers,
Et les vents trop tardifs, et la voile et la rame,
Part, l'orgueil dans les yeux, le désespoir dans l'ame.

Illam inter cædes, pallentem morte futura,
Fecerat ignipotens undis et Iapyge ferri:
Contra autem magno mœrentem corpore Nilum,
Pandentemque sinus, et tota veste vocantem
Cæruleum in gremium, latebrosaque flumina, victos.
At Cæsar, triplici invectus Romana triumpho
Mœnia, dis Italis votum immortale sacrabat,
Maxuma ter centum totam delubra per urbem.

Lætitia ludisque viæ plausuque fremebant;
Omnibus in templis matrum chorus; omnibus aræ:
Ante aras terram cæsi stravere juvenci.
Ipse, sedens niveo candentis limine Phœbi,
Dona recognoscit populorum, aptatque superbis
Postibus: incedunt victæ longo ordine gentes,
Quam variæ linguis, habitu tam vestis et armis.

Hic Nomadum genus et discinctos Mulciber Afros,
Hic Lelegas Carasque, sagittiferosque Gelonos,
Finxerat; Euphrates ibat jam mollior undis,
Extremique hominum Morini, Rhenusque bicornis,
Indomitique Dahæ, et pontem indignatus Araxes.

Elle fuit, et déja sur son front sans couleur
De la mort qui l'attend s'imprime la pâleur.
Mais à sa fuite encor le Nil reste fidèle;
Fier de ses sept canaux, le Nil est devant elle;
Lui-même, des vaincus appelant les débris,
De sa robe azurée ouvre les larges plis,
Ouvre son vaste sein et ses immenses ondes,
Et cache leurs malheurs dans ses grottes profondes.
Auguste, conquérant et pacificateur,
Par trois fois a conduit son char triomphateur;
Et, payant à ses dieux le tribut de sa gloire,
Par des dons solennels acquitte sa victoire.
Au temple d'Apollon, d'un marbre éblouissant,
Lui-même vient offrir son vœu reconnoissant;
Lui-même, le front ceint d'immortelles guirlandes,
De cent peuples divers il reçoit les offrandes;
Et, suspendant leurs dons au portique du dieu,
Lui fait de ses faveurs le solennel aveu.
Devant lui s'avançoient les nations soumises;
A la variété de leurs armes conquises,
De leurs noms, de leurs mœurs, de leurs habits divers,
Rome a cru dans son sein rassembler l'univers.
Là, du Nomade errant dans sa hutte roulante,
Du brûlant Africain, à la robe flottante,
Du Carien, enfant d'un sol voluptueux,
Du farouche Gélon, du Dahe impétueux,
Le dieu dans ses tableaux enchaîne encor l'image;
L'Araxe au loin mugit sous un pont qui l'outrage;
Le Rhin de son orgueil reçoit le châtiment,
Et l'Euphrate soumis coule plus mollement.

Talia, per clypeum Volcani, dona parentis,
Miratur, rerumque ignarus imagine gaudet,
Adtollens humero famamque et fata nepotum.

Le héros s'applaudit; de ses yeux il dévore
Dans ce don prophétique un bonheur qu'il ignore;
Part, et porte à son bras ses glorieux destins,
Et l'honneur de sa race, et le sort des Romains.

NOTES

DU LIVRE HUITIÈME,

PAR M. MICHAUD.

Si la censure s'est exercée plus particulièrement sur le septième livre, il faut croire que les beautés du premier ordre que le poëte latin a jetées presque par-tout dans son ouvrage, avoient dû rendre ses lecteurs difficiles : il est probable qu'on eût beaucoup admiré ce livre dans un poëme moins parfait; mais, placé après la descente d'Énée aux enfers, il a dû paroître moins admirable. C'est ainsi que, dans la galerie des statues du Muséum, la Vénus du Capitole étoit remarquée à côté de la Vénus de Médicis et de l'Apollon du Belvédère; et, dans ce sens, la plupart des critiques qu'on a faites sont un nouvel hommage rendu au génie de Virgile. Mais, s'il est vrai que le génie du poëte se soit ralenti dans quelques passages, il faut avouer qu'il se relève ici avec un nouvel éclat : c'est l'aigle qui a un moment abaissé son vol vers la terre, et qui reprend bientôt son essor vers les cieux.

Ce huitième livre prouve que le génie de Virgile n'étoit pas moins créateur que celui d'Homère : ici il a presque tout créé, et le lecteur est sans cesse étonné de la richesse et de la variété de ses tableaux. Le dieu du Tibre apparoît à Énée, et l'invite à solliciter les secours d'Évandre. Énée arrive à Pallantée, au moment où le roi et sa cour font un sacrifice à Hercule : ainsi l'épisode de Cacus est naturellement amené; et si le vieux roi pasteur met une très grande

pompe dans son récit, comme on l'a remarqué, elle est autorisée par la sainteté du lieu et de la cérémonie. Le lecteur est vivement ému du contraste qui existe entre la naïveté héroïque des mœurs anciennes et la magnificence future de Rome; cet intérêt étoit dans le sujet même, et le merveilleux est ici dans l'histoire. Après avoir montré ce que les mœurs pastorales ont de plus simple et de plus touchant à la cour d'Évandre, Virgile offre à ses lecteurs ce que l'Olympe a de plus gracieux, dans les caresses et la prière de Vénus; empruntant ensuite d'autres couleurs, il fait une description brillante des forges de Lemnos, et cette riche galerie de tableaux se termine par le plus pompeux de tous, par le *bouclier d'Énée*. On a dit que cette dernière fiction étoit imitée d'Homère; mais l'idée du bouclier n'est rien en elle-même, c'est dans l'exécution qu'il faut juger du talent du poëte. Thétis dans l'*Iliade* obtient de Vulcain un bouclier pour Achille : la description de ce bouclier est admirable sans doute; le forgeron divin y a représenté toutes les merveilles de la terre et du ciel, les horreurs de la guerre, les scènes de la vie champêtre, etc. Le bouclier d'Hercule, qui nous est resté d'Hésiode, réunit aussi les spectacles les plus magnifiques et les plus imposants. La même fiction a été employée par Apollonius de Rhodes, qui représente sur le manteau que Jason avoit reçu de Pallas les cyclopes fabriquant un foudre pour Jupiter; la ville de Thèbes, qui n'étoit pas encore couronnée de tours; Vénus appuyée sur le bouclier de Mars; Apollon, dans un âge encore tendre, perçant d'une flèche le téméraire qui vouloit entraîner sa mère en la tirant par son voile, etc. Toutes ces fictions sont ingénieuses, mais elles ne sont point adaptées à l'action; le bouclier d'Achille, celui d'Hercule, le manteau de Jason, n'ont rien de particulier aux héros qui les portent; ils pourroient aussi bien appartenir à tout autre personnage. Le bouclier d'Énée, au contraire, est parfaitement adapté au sujet de l'*Énéide;* le héros troyen porte à son bras les destins de sa race, et

son bouclier ne peut convenir qu'à lui seul. Non seulement ce bouclier doit appartenir à Énée, mais on voit aussi qu'il est l'ouvrage d'un dieu; car le poëte y suppose représentés des événements qui ne sont point encore, et qui ne peuvent être connus que des divinités qui lisent dans l'avenir. Sous ce double rapport, Virgile l'emporte sur ses rivaux par l'exécution, s'il ne l'emporte point par l'invention; et l'excellence de son jugement n'est pas moins digne d'admiration que le génie créateur du chantre d'Achille.

Quelques littérateurs ont observé que tous les événements et tous les pays dont parle Virgile ne pouvoient être contenus dans le petit espace d'un bouclier. Cette critique est minutieuse, et mérite à peine une réponse: on a fait souvent graver les boucliers d'Homère et de Virgile sans que rien y ait été oublié, et l'on doit supposer que le dieu de Lemnos pouvoit faire ce qui est à la portée du moins habile des ouvriers. On a dit quelque part que Dieu avoit représenté l'univers sur l'œil de l'insecte; cette image sublime pourroit seule répondre à toutes les objections. Les mêmes critiques ont observé qu'Évandre n'étoit point contemporain d'Énée, et qu'ils n'avoient pu se rencontrer. Il seroit déraisonnable d'asservir les poëtes à une scrupuleuse exactitude; tout ce qu'on doit exiger d'eux, c'est la fidélité dans les tableaux de la nature; ils ne doivent pas représenter, comme l'observe Fénelon, Momus avec les traits de Jupiter, Silène avec ceux d'Apollon, Alecton avec les graces de Vénus: il seroit ridicule aussi de mêler dans la peinture et dans la poésie les mœurs anciennes avec les mœurs modernes, comme l'a fait Le Guerchin, qui dans un tableau représente un Suisse de la garde du pape accompagnant Pâris à l'enlèvement d'Hélène; et Le Lorrain, qui représente les Hollandais venus au siége de Troie, et prenant du tabac au port de Sigée. Virgile avoit trop de jugement pour donner dans de pareils écarts: et, lors même qu'Évandre n'auroit pas été contemporain d'Énée, la vraisemblance poétique ne seroit point

blessée; car ils ont vécu tous les deux dans la plus haute antiquité, et ils peuvent être présentés sous le même point de vue. On sait qu'en optique deux objets séparés se confondent dans l'éloignement; il en est de même des événements et des hommes de l'antiquité, qui peuvent être séparés entre eux, mais qui se rapprochent pour la postérité qui apprend leur histoire. On a fait la même objection à Virgile pour Didon, qui n'a pas vécu dans le même siècle qu'Énée: on ne peut faire aux mêmes critiques que la même réponse.

(1) . . . . . Magno curarum fluctuat æstu...

Cette métaphore est sublime: Catulle l'avoit employée avant Virgile:

Prospicit, et magnis curarum fluctuat undis.
Thétis et Pélée, v. 62.

Lucrèce, dans le sixième livre de son poëme, avoit dit:

Volvere curarum tristes in pectore fluctus.

Toutes ces expressions sont très hardies, mais elles sont en même temps d'une justesse frappante.

La comparaison dont Virgile se sert dans ce passage pour exprimer l'indécision de son héros, avoit déja été employée par Apollonius (III, 754) pour exprimer l'inquiétude et l'agitation de Médée: « Le danger, dit le poëte grec, auquel Jason « alloit être exposé lui causoit mille inquiétudes, et faisoit à « chaque instant palpiter son cœur. Ainsi, lorsque les rayons « du soleil frappent la surface d'une eau dont on vient de « remplir un vase, l'image qui se forme alors se meut sans « cesse autour de l'appartement, et voltige çà et là en décri « vant des cercles rapides: telle étoit l'agitation du cœur de « Médée. » Cette comparaison est ingénieuse, et Virgile l'a heureusement rendue. Les Latins avoient étudié les principes du goût à l'école des Grecs; et c'est à la langue grecque, aux chefs-d'œuvre qu'elle avoit produits, que la langue des Romains, ainsi que leur poésie, fut redevable d'une

grande partie de ses beautés. Virgile et les plus célèbres écrivains de son temps firent souvent d'heureux emprunts aux écrivains de la Grèce; ils conservèrent par-là les traditions du goût, et transportèrent son flambeau dans leur propre pays. C'est ainsi que Boileau, Racine et les grands écrivains du siècle de Louis XIV puisèrent souvent dans les mines fécondes des Romains et des Grecs, et qu'ils dictèrent les oracles du goût et de la raison au Parnasse français. Les hommes sensés n'ont jamais accusé les uns ni les autres d'être des plagiaires; c'est un flambeau qui s'allume à un autre flambeau, et chacun brille de sa propre lumière.

(2) Huic deus ipse loci, fluvio Tiberinus amœno,
Populeas inter senior se adtollere frondis
Visus. Eum tenuis glauco velabat amictu
Carbasus, et crinis umbrosa tegebat arundo.

Les couleurs sous lesquelles Virgile représente le fleuve du Tibre ont servi de modèle à tous ceux qui après lui ont peint les fleuves et leurs divinités; c'est toujours un vêtement d'azur et une couronne de roseaux. Quoique les vers de Boileau sur le passage du Rhin soient très connus, on ne sera peut-être pas fâché de les retrouver ici :

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormoit au bruit flatteur de son onde naissante, etc.

Épit. IV.

Ces vers ne perdent rien à côté de ceux de Virgile; je préfère cependant *crines umbrosa tegebat arundo* à cette image un peu trop vague *entre mille roseaux*. Dans le reste de sa description, Boileau ressemble plus à Homère qu'à Virgile; et le Rhin prend plutôt l'attitude fière et terrible du Scamandre que celle du Tibre.

Le voyage d'Énée est décrit avec beaucoup de rapidité; douze vers suffisent au poëte pour peindre le fleuve faisant remonter ses eaux vers sa source, favorisant les projets des

Troyens, et recevant sur ses ondes la flotte d'Énée, qui s'avance paisiblement à travers d'antiques forêts.

Lorsque les Troyens arrivent près de Pallantée, le poëte donne un exemple d'une plus grande précision : Évandre étoit occupé à faire un sacrifice; Pallas s'aperçoit le premier de l'arrivée des étrangers, et il accourt au rivage; il les interroge sur le but et le motif de leur voyage, sur leur pays, sur leurs familles; il leur demande s'ils apportent la paix ou la guerre; et tout cela est exprimé en moins de deux vers.

Quo tenditis? inquit.
Qui genus? unde domo? pacemne huc fertis, an arma?

Un commentateur anglais, en rendant justice à la précision de Virgile en cette occasion, s'est amusé à nous donner l'itinéraire d'Énée: « Cette expédition d'Énée, dit-il, est « aussi prompte que les circonstances l'exigeoient; il partit de « son camp près d'Ostie, parcourut la distance de quinze milles « sur le Tibre pour arriver à Rome; de là, pour se rendre « à Cervetère, pays de Tarchon, il fit environ vingt milles « par terre, et trente-cinq milles par mer pour retourner à « son camp. » D'après le commentateur, on voit qu'Énée ne perdit point de temps dans son voyage; il partit la nuit, arriva à Rome le lendemain à midi, et passa la nuit suivante chez Évandre; le second jour il se rendit à Cervetère, arriva le soir à la vue de Tarchon et de son armée, et s'arrêta la nuit dans la forêt consacrée à Silvain; le troisième jour il arriva chez Tarchon, prit le commandement des troupes, mit à la voile vers le soir, et voyagea toute la nuit; le quatrième jour au matin il parut à la vue de son camp, et remporta une victoire avant la fin de la journée. Cet itinéraire est fait très exactement, et tracé d'après Virgile.

La précision n'est pas la seule chose qu'on doive admirer dans ce passage. On doit remarquer aussi l'adresse avec laquelle le poëte fait paroître le jeune Pallas, qui doit jouer

un rôle si touchant dans les autres livres. Virgile donne à ce jeune héros l'épithète d'*audax;* c'est ainsi qu'il caractérise d'avance le courage et sur-tout le courage malheureux : il donne à Turnus la même épithète et dans la même acception au septième livre, *audacem ad Turnum.*

(3) Jam primum saxis suspensam hanc adspice rupem;
Disjectæ procul ut moles, desertaque montis
Stat domus, et scopuli ingentem traxere ruinam.

L'épisode de Cacus n'est pas tout entier de l'invention de Virgile : l'événement qui y est raconté a obtenu une place dans les récits de la plupart des historiens romains ; il est rappelé par Denys d'Halicarnasse et par Tite-Live. Nous rapporterons ici le passage de Tite-Live (Liv. I, ch. 7). « On « raconte, dit-il, qu'Hercule, après la défaite de Géryon, « amena ses troupeaux en ce lieu-là, et qu'il les fit paître « sur les bords du Tibre, qu'il avoit passé à la nage ; plein de « vin, et fatigué d'ailleurs, il s'endormit. Un berger de la « contrée, nommé Cacus, charmé de la beauté de ces ani- « maux, et voyant bien qu'Hercule en suivroit la trace s'il « les conduisoit de la façon ordinaire dans sa grotte, s'avisa « de les y traîner par la queue. Hercule, mécontent du pays, « songeoit à le quitter, lorsque les bœufs qui lui restoient « meuglant à leur départ, le meuglement des vaches renfer- « mées dans la caverne de Cacus leur répondit. Hercule re- « tourne sur ses pas, veut forcer l'entrée de la grotte ; Cacus « s'y oppose, et périt d'un coup de massue. » Les circonstances de cet événement, rapportées par Denys d'Halicarnasse, sont à-peu-près les mêmes.

Virgile a ajouté que Cacus étoit fils de Vulcain, et cette idée s'accorde parfaitement avec les anciennes traditions qui représentent le territoire de Rome comme ayant été autrefois le siége d'un volcan. Le petit bourg d'Aricia, dit M. Petit-Radel, se trouve situé sur un écoulement de laves sorties du cratère voisin à des époques très reculées. La mémoire de ces éruptions s'est entretenue par une suite de

phénomènes considérés comme prodigieux, et que les pontifes avoient consignés dans les annales publiques. Les dernières s'étoient manifestées au sommet du mont Albain, cinq ans avant la naissance de Cicéron. Le père Kircher rapporte plusieurs inscriptions très anciennes, par lesquelles les premiers Romains rendoient graces aux dieux qui les avoient délivrés de ce fléau destructeur. On lisoit sur une colonne: *A Vulcain tranquille;* sur une autre, *Au repos desirable de la mère des cités.* Ainsi cette ville, où devoient se forger les foudres de Mars et les fers des nations soumises, avoit été bâtie sur un sol de toutes parts ébranlé. Le peuple romain, si long-temps agité par des dissensions civiles, fouloit les cendres des volcans; le Capitole, les monuments élevés à la Victoire, les routes consulaires, étoient formés des matières vomies de l'antre de Cacus, fils de Vulcain.

Si les historiens diffèrent sur quelques circonstances de la mort de Cacus, tous les gens de goût s'accordent à dire que cet épisode est le chef-d'œuvre le plus parfait de la narration poétique: il est difficile de trouver un morceau plus fini pour la versification. On y admire à-la-fois la fécondité des expressions, l'harmonie du style, la vivacité des images. Le poëte fait voir tout à-la-fois dans ce tableau rapide l'antre odieux de Cacus, le combat d'Hercule, la crainte, les efforts du fils de Vulcain, les nuages de flamme et de fumée exhalés de sa poitrine, le réceptacle de ses brigandages, ses regards étincelants, sa chute, et son cadavre difforme. Le père Catrou étoit si frappé de cet épisode, et sur-tout de la rapidité du récit, qu'il s'étonnoit de le trouver dans la bouche du vieil Évandre, dont l'imagination devoit être plus lente. Racine, dans le récit de Théramène, a cherché à imiter la perfection de l'épisode latin; il doit même à ce passage de Virgile un de ses plus beaux vers:

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Phedre, v. 8.

Ce vers est traduit littéralement de ces mots, *refluitque exterritus amnis*. Racine empruntoit ainsi de Virgile, comme Virgile empruntoit d'Homère. Le poëte grec, dans le vingtième livre de l'*Iliade*, peint l'effroi de Pluton à la suite d'une secousse qu'a donnée à la terre un coup de trident de Neptune : Virgile a profité de cette idée, mais il se l'est appropriée en la prenant pour sujet d'une comparaison, tandis qu'Homère la met en récit.

Ovide, dans ses *Fastes*, a raconté la mort de Cacus : il sera piquant de comparer les deux morceaux. Virgile décrit ainsi la caverne :

Hic spelunca fuit, vasto submota recessu,
Semihominis Caci facies quam dira tenebat,
Solis inaccessam radiis; semperque recenti
Cæde tepebat humus; foribusque adfixa superbis
Ora virum tristi pendebant pallida tabo.

Voici les vers d'Ovide :

Dira viro facies, vires pro corpore, corpus
Grande; pater monstri Mulciber hujus erat.
Proque domo longis spelunca recessibus, ingens,
Abdita, vix ipsis invenienda feris.
Ora super postes, adfixaque brachia pendent;
Squalidaque humanis ossibus albet humus.
Fast., lib. I, v. 553.

Ces vers d'Ovide sont élégants et faciles; mais ils n'ont point la force et l'énergie de ceux de Virgile : les deux premiers ne donnent qu'une foible idée du monstre que le poëte veut dépeindre : le troisième est beaucoup plus expressif; ce mot *ingens*, placé à la fin du vers, et le mot *abdita*, renvoyé au vers suivant, produisent un heureux effet. L'idée que le poëte ajoute à ce tableau est ingénieuse, mais ses couleurs manquent de vigueur et de force. Dans Ovide, c'est un antre que les bêtes sauvages peuvent à peine découvrir; dans Virgile, la figure épouvantable du monstre défend l'entrée de la caverne aux rayons même du jour.

Ovide, dans la seconde partie de sa description, montre la terre qui blanchit sous les ossements humains, et les têtes et les bras des victimes qui pendent à la porte de la caverne; ces images n'offrent rien de comparable à ces mots, *semperque recenti cæde tepebat humus*, la terre fumoit sans cesse du meurtre qu'il venoit de commettre, qu'il commettoit chaque jour : la seule épithète de *recenti* caractérise l'homme de génie; l'épithète de *superbis* n'est pas moins belle, et peint très bien la férocité de Cacus. En général, Ovide reste bien loin de son modèle; le mètre qu'il emploie n'a pas d'ailleurs la noblesse nécessaire à de si grands tableaux. Nous laissons aux professeurs le soin d'achever cette comparaison, et de faire remarquer en détail les beautés sans nombre que Virgile s'est plu à rassembler dans son épisode.

(4) Hinc ad Tarpeiam sedem et Capitolia ducit,
Aurea nunc, olim silvestribus horrida dumis.
Jam tum religio pavidos terrebat agrestes, etc.

On ne peut rien concevoir, dit un commentateur, de plus sublime que l'image exprimée dans ces vers. La montagne sur laquelle doit être un jour bâti le Capitole est déja, dans ces temps reculés, remplie d'une religieuse horreur; les Arcadiens la regardent déja comme le séjour d'une divinité; ils croient y avoir vu Jupiter lui-même descendant au milieu des foudres et des nuages, et agitant sa noire égide, *nigrantem ægida*. Quelques savants ont remarqué à ce sujet que la religion des païens pouvoit bien n'être qu'une imitation de la religion des Juifs. « En effet, dit le docteur « Trapp, le Jupiter des Troyens avoit choisi une montagne « pour son séjour, comme le dieu de l'Écriture. » Le Seigneur, d'après le Psalmiste, avoit choisi Sion pour sa demeure; le Seigneur se plaît à habiter la montagne de Sion. Pline nous apprend que les Romains se figuroient Jupiter présent au Capitole, et s'y montrant dans toute sa gloire comme dans le plus haut des cieux.

La foudre et les nuages à travers lesquels Virgile fait ici paroître Jupiter donnent une véritable idée de la majesté divine : ces images sont souvent répétées dans l'Écriture, et elles y donnent par-tout l'idée la plus sublime du vrai Dieu. Moïse, en racontant l'apparition de Dieu sur le mont Oreb, dit que la montagne lança des feux jusque dans le milieu du ciel, qu'elle fut environnée de nuages et de profondes ténèbres. La description du Psalmiste a quelque chose encore de plus sublime : « La terre trembla, les fondements « même des montagnes s'ébranlèrent. Les cieux s'abaissè- « rent; le Seigneur descendit sur la terre, et des ténèbres « épaisses étoient sous ses pieds. Il s'élevoit au-dessus des « chérubins, et voloit sur les ailes des vents. L'obscurité « étoit son sanctuaire; un pavillon étoit élevé autour de lui, « et des nuages couvroient sa face. » (Ps. XVII.)

Il est vrai de dire que cette idée de l'obscurité est très propre à exprimer la majesté; qu'elle convient peut-être mieux aux images de la grandeur et de la toute-puissance, que l'éclat et la lumière dont la plupart des poëtes se plaisent à parer leur Olympe. Il n'est rien peut-être de plus majestueux que la tranquillité d'une nuit profonde ; et cette image devoit sur-tout frapper les païens, qui regardoient la Nuit comme la plus ancienne et la plus redoutable de leurs divinités.

(5) Talibus inter se dictis ad tecta subibant
Pauperis Evandri, passimque armenta videbant
Romanoque foro et lautis mugire Carinis.

Combien cette transition est heureuse! combien ce contraste est touchant! Après avoir parlé de la majesté du Capitole, et montré dans l'avenir la gloire de Rome, le poëte conduit son lecteur sous le chaume d'Évandre, *pauperis Evandri*. Ce rapprochement, comme l'observe judicieusement un commentateur, flattoit l'amour-propre des Romains, qui regardoient leur agrandissement comme leur

ouvrage : le lecteur est à-la-fois touché de la simplicité du bon Évandre, et frappé de la splendeur à laquelle s'élèvera la postérité d'Énée. Plusieurs poëtes contemporains de Virgile ont fait le même rapprochement :

Sed tunc pascebant herbosa palatia vaccæ,
Et stabant humiles in Jovis arce casæ.
Lacte madens illic suberat Pan ilicis umbræ,
Et facta agresti lignea falce Pales.
TIB., el. 5, lib. II, v. 25.

Hoc quodcumque vides, hospes, quam maxima Roma est,
Ante Phrygem Æneam, collis et herba fuit.
Atque ubi navali stant sacra palatia Phœbo,
Evandri profugæ procubuere boves.
PROPERT., el. 1, lib. IV, v. 1.

Ovide exprime la même idée dans ses *Fastes*, au premier et au cinquième livre. Ce contraste devoit en effet frapper l'esprit des Romains ; il ne pouvoit pas sur-tout échapper à l'imagination des poëtes témoins de la splendeur et de la magnificence des Césars : mais il appartenoit à Virgile de dire quelque chose de plus que les autres, et de tirer d'un si beau sujet des leçons de morale dont ses contemporains auroient pu profiter.

(6) ..... Hæc, inquit, limina victor
Alcides subiit ; hæc illum regia cepit.
Aude, hospes, contemnere opes, et te quoque dignum
Finge deo ; rebusque veni non asper egenis.

On reconnoît bien dans ces vers le poëte qui se plaisoit à célébrer le bonheur et la simplicité des champs. Virgile paroît exprimer ici ses propres sentiments autant que ceux d'Évandre ; et, si Auguste l'avoit visité dans sa modeste retraite, il lui auroit sans doute adressé ces paroles touchantes : *Aude, hospes, contemnere opes.* Fénelon ne se lassoit point d'admirer ce passage. « La honteuse lâcheté de nos « mœurs, dit-il dans sa quatrième lettre à l'académie, nous

« empêche de lever les yeux pour admirer ces paroles : *Aude*, « *hospes, contemnere opes.* » Nous partageons l'admiration de Fénelon; mais nous n'osons pas insister sur la beauté de ces sentiments de Virgile. Si la corruption des mœurs au siècle de Louis XIV rendoit les cœurs insensibles à la noble pauvreté d'Évandre, il n'est que trop certain qu'on n'en sera point touché aujourd'hui.

(7) Ergo eadem supplex venio, et sanctum mihi numen
Arma rogo genitrix nato, etc.

Quelques commentateurs ont trouvé de l'inconvenance dans ce passage; ils se sont étonnés que Vénus osât prier Vulcain de fabriquer un bouclier pour son fils illégitime : Vulcain a laissé périr son fils Cacus sous la massue d'Hercule, et il va donner des armes à Énée, dont la naissance est un outrage pour son hymen. Montaigne se réunit aux censeurs; il pense que Vénus ne parle et n'agit point comme une épouse doit parler et agir. Il faudroit connoître à fond les systèmes des anciens sur leurs divinités, pour oser décider cette question ; mais ce qui prouve que l'antiquité pensoit autrement que nous sur plusieurs points, c'est que ce morceau, blâmé par quelques modernes, étoit admiré comme un modèle de décence. « Annianus et plusieurs au- « tres poëtes, dit Aulu-Gelle, ne pouvoient se lasser d'ad- « mirer et de louer l'adroite retenue de Virgile, qui, ayant « à peindre Vénus et son époux dans le lit conjugal, a eu « soin de respecter le voile d'honnêteté que la nature étend « sur ses mystères, et de n'employer que des expressions « sages que la pudeur peut avouer sans rougir. » Voici ces vers (Aulu-Gelle, lib. IX, cap 10) :

Ea verba locutus,
Optatos dedit amplexus, placidumque petivit
Conjugis infusus gremio per membra soporem.

« Ces illustres littérateurs, ajoute Aulu-Gelle, pensoient

« qu'il avoit été beaucoup moins difficile à Homère, en pa-
« reille circonstance, de n'employer qu'une phrase courte
« et très peu de mots, lorsqu'il dit en différentes occasions,
« *la ceinture virginale et les lois de l'hymen; les œuvres de*
« *l'amour; ils étoient couchés dans des lits suspendus.* Le seul
« pinceau de Virgile a osé présenter l'image plus étendue;
« seul, et n'employant que des couleurs pures et chastes, il
« indique le secret de la couche des époux sans blesser le res-
« pect et l'honnêteté qui y président. »

Ce morceau renferme de très grandes beautés. On a déja parlé de la comparaison de la ménagère, qui respire la pudeur et l'innocence, et qui prouve que Virgile valoit beaucoup mieux que ses dieux. La comparaison de la flamme qui court dans les veines de Vulcain avec le feu du tonnerre qui sillonne les nuages, n'est pas moins remarquable par l'image qu'elle présente que par la manière brillante dont elle est rendue. Les personnes les moins versées dans l'étude de la langue latine peuvent sentir l'harmonie imitative de ces vers, où l'œil voit les cyclopes, et où l'oreille entend le bruit qu'ils font :

> Gemit inpositis incudibus antrum.
> Illi inter sese multa vi brachia tollunt
> In numerum, versantque tenaci forcipe massam.

L'admiration doit se partager ici entre la beauté de la versification et l'adresse merveilleuse que le poëte a mise dans la composition de cette partie de son poëme. Il fait ressortir son héros de la manière la plus ingénieuse et la plus frappante : la foudre de Jupiter, le chariot de Mars, l'égide de Minerve, sont commencés dans les forges de Vulcain; mais tous ces travaux sont interrompus pour le bouclier d'Énée, *arma acri facienda viro.* Cet artifice du poëte latin est sublime; et c'est en cela que Virgile, qui a imité Homère, a de beaucoup surpassé son modèle.

(5) Sed tibi ego ingentes populos opulentaque regnis

Jungere castra paro: quam fors inopina salutem
Ostentat; fatis huc te poscentibus adfers, etc.

Ce discours justifie pleinement Énée de tous les reproches qu'on pourroit lui faire. Le roi de Pallantée apprend au héros de Troie l'usurpation et les crimes du farouche Mézence; cet ennemi des dieux et des hommes a été chassé de l'Étrurie, et il s'est retiré chez Turnus, qui protège tous ses forfaits. Le peuple étrurien est venu implorer le secours d'Évandre; il lui a offert la couronne; en le chargeant du soin de sa vengeance : mais Évandre est déja glacé par l'âge; il ne peut accepter ce périlleux emploi, il le confie au héros troyen. Dès-lors la cause d'Évandre devient en quelque sorte celle d'Énée; tout l'intérêt qu'inspire le roi de Pallantée retombe sur le prince étranger.

(9) Tum pater Evandrus, dextram complexus euntis,
Hæret, inexpletum lacrimans, ac talia fatur:
O mihi præteritos referat si Juppiter annos! etc.

Ces adieux d'Évandre sont d'une éloquence noble à-la-fois et pathétique. Dans la première partie de son discours il regrette les beaux jours de sa jeunesse et de sa gloire. Si la glace de l'âge ne l'avoit pas affoibli, il auroit repoussé lui-même les insultes de l'orgueilleux Mézence, ce cruel tyran n'auroit pas impunément répandu tant de sang et dépeuplé tant de villes. Ici Évandre parle comme un vieux guerrier et comme un roi; mais bientôt la nature reprend tous ses droits. Dans le reste de son discours il ne songe plus qu'à son fils; il pressent son malheur, il semble prévoir la mort de son cher Pallas. Ce mouvement est très attendrissant, et il prépare très heureusement ce que le poëte va raconter dans les trois derniers livres; il fait desirer la chute de Mézence et la défaite de Turnus.

(10) . . . . . Ipse agmine Pallas
In medio, chlamyde et pictis conspectus in armis;
Qualis, ubi Oceani perfusus Lucifer unda, etc.

Virgile n'a négligé dans ce huitième livre aucune occasion de faire remarquer Pallas, et d'intéresser à son sort : la comparaison de ce jeune héros avec l'astre de Vénus est très gracieuse, et la muse du poëte semble avoir pris plaisir à en perfectionner jusqu'aux moindres détails. Les mots *perfusus unda* expriment bien la fraîcheur du matin, et la jeunesse du fils d'Évandre.

(11) Stant pavidæ in muris matres, oculisque sequuntur
Pulveream nubem, et fulgentis ære catervas.

Quel tableau touchant est renfermé dans ces deux vers! D'un côté, les jeunes guerriers qui marchent au combat; et de l'autre, les mères debout et tremblantes sur les remparts. Il n'est personne qui n'ait été témoin de cette scène attendrissante dans le temps où nous avons vécu. Non seulement, dans ce tableau de Virgile, les mères suivent des yeux leurs enfants lorsqu'ils sortent de la ville, mais elles attachent encore sur eux leurs regards lorsqu'ils sont déja éloignés; elles contemplent l'éclat que jettent au loin leurs armes, et le nuage de poussière qui les couvre au bout de l'horizon. Le premier trait de ce tableau est bien dans la nature, et le cœur des mères et des épouses s'est révélé tout entier à Virgile dans le second.

(12) Illic res Italas, Romanorumque triumphos,
Haud vatum ignarus, venturique inscius ævi, etc.

Le lecteur n'a pas oublié ce passage admirable du sixième livre, dans lequel Anchise fait voir à Énée les destinées de sa race et la gloire de Rome. Virgile emploie la même idée dans la description du bouclier d'Énée; mais cette idée est présentée dans un cadre nouveau. Un autre poëte que Virgile auroit tout dit peut-être dans le sixième livre, et il auroit gâté une des plus belles parties du poëme: Virgile, toujours guidé par un goût exquis, n'a point épuisé son sujet, et sa main économe se réserve toujours quelques fleurs pour en semer sur son passage.

(13) Fecerat et viridi fetam Mavortis in antro
Procubuisse lupam; geminos huic ubera circum
Ludere pendentes pueros, et lambere matrem
Inpavidos...

Virgile, en parlant d'un tableau, fait lui-même un tableau ravissant. *Ludere pendentes pueros* présente l'image la plus gracieuse et la plus pittoresque. L'épithète d'*inpavidos*, renvoyée au quatrième vers, achève heureusement cette description, où le poëte se plaît à mêler des couleurs riantes avec des couleurs sauvages. L'esprit semble d'abord effrayé par l'idée d'une louve, par l'idée de l'antre de Mars; mais il est agréablement rassuré par les jeux de l'enfance, et les tendres caresses qu'un farouche animal prodigue à deux héros encore enfants. Ces contrastes sont le chef-d'œuvre du goût et de l'art. Il nous reste plusieurs médailles de l'antiquité, et plusieurs morceaux précieux qui représentent le même tableau que Virgile. La vérité des couleurs du poëte fait douter aujourd'hui s'il est original ou copie.

Dans le sixième livre Virgile avoit parlé plus particulièrement de la postérité d'Énée; il parle ici des mœurs et des destins de Rome; après avoir peint Romulus et Rémus allaités par une louve, il rappelle la gloire de l'ancienne république, et les institutions religieuses et politiques qui l'ont conservée depuis Tarquin qui menaça la liberté romaine, jusqu'au vertueux Caton qui mourut avec elle. Quelques commentateurs se sont étonnés que Virgile ait montré à ses lecteurs Catilina dans le Tartare, et Caton dans l'Élysée : il est probable, disent-ils, qu'on ne tenoit point ce langage à la cour d'Auguste. Nous ne partageons point ici l'opinion des commentateurs. « Pendant que sous « Sylla, dit Montesquieu, la république prenoit des forces, « tout le monde crioit à la tyrannie; et, tandis que sous « Auguste la tyrannie se fortifioit, on ne parloit que de « liberté. » Saint-Évremont, dans un ouvrage où Montes-

quieu n'a pas dédaigné de prendre quelques idées, dit « qu'Auguste se fit appeler de temps en temps empereur pour conserver son autorité sur les légions, qu'il se fit créer tribun pour disposer du peuple, et prince du sénat pour le gouverner; il devint à-la-fois l'homme des armées, du peuple, et du sénat, quand il s'en rendit maître; il fut, comme le héros de l'*Énéide*, le souverain pontife et le législateur suprême, mais les formes de la république furent respectées. Sous son règne, ajoute le même auteur, le peuple ne fut moins libre que pour être moins séditieux, le sénat ne fut moins puissant que pour être moins injuste; la liberté ne perdit que les maux qu'elle peut causer. »

On a reproché à Virgile d'avoir négligé beaucoup d'événements glorieux dans l'histoire romaine. La défaite d'Annibal, la captivité du roi Persée, les triomphes de Scipion, auroient figuré d'une manière aussi brillante sur le bouclier d'Énée, que plusieurs autres événements moins importants et dont la vérité a été mise en doute avec beaucoup de raison, tels que la résistance de Coclès, le supplice de Métius, et la victoire de Camille. Cela peut être vrai, mais il ne faut pas oublier que le but principal de Virgile étoit de parler de la bataille d'Actium; après avoir peint l'enfance héroïque du peuple romain, il passe tout-à-coup à l'époque de la plus grande splendeur de l'empire, et il semble réserver tous les efforts de son génie pour décrire le combat qui décida et commença le règne d'Octave. On a dit que Virgile avoit cherché à louer Auguste dans le personnage d'Énée; mais il faut avouer qu'Auguste prête ici un nouvel éclat au héros troyen. Quoi de plus propre en effet à rehausser la gloire d'Énée, que de le montrer comme la première cause de tant de grandeurs, et de le parer, pour ainsi dire, des trophées qui faisoient, au temps de Virgile, l'admiration de l'univers soumis?

Cette description de la bataille d'Actium est remplie d'images grandes et sublimes. César entraînant au combat le

sénat, le peuple, et les dieux de Rome, et paroissant debout sur sa poupe, *stans celsa in puppi*, est un des plus beaux tableaux que puisse représenter la poésie; il prépare bien l'imagination à ce combat où l'on croit voir les Cyclades se choquer contre les Cyclades, et les monts se heurter contre les monts. Le Tasse a répété cette idée dans l'épisode d'Armide, mais elle n'est pas si heureusement employée. Mars gravé sur le fer, les Furies terribles, Bellone avec son fouet sanglant, et la Discorde, *scissa gaudens Discordia palla*, achèvent de jeter l'horreur et l'épouvante dans l'esprit du lecteur, et peignent très bien la situation de l'empire romain, déchiré alors par la guerre civile. L'idée de faire combattre les dieux monstrueux du Nil avec Vénus, Minerve, et Neptune; l'attitude fière et noble d'Apollon, qui voit le combat du promontoire d'Actium, qui bande son arc puissant, et fait fuir, par son seul aspect, la troupe confuse des Égyptiens, des Indiens, des Sabéens, et des Arabes, sont des conceptions admirables : mais rien n'égale la beauté de ces vers, où le poëte représente le Nil ouvrant les larges plis de sa robe azurée, et cachant la honte et les malheurs de Cléopâtre dans ses grottes profondes.

Le reste de cette description mérite les mêmes éloges. Addison regarde le dernier vers comme un des plus heureux de l'*Énéide* :

Adtollens humero famamque et fata nepotum.

Ce vers nous fournit une occasion de louer encore le jugement du poëte latin. Dans cette description de la grandeur de Rome, le lecteur avoit un moment perdu de vue Énée pour ne songer qu'à Auguste; mais Virgile ramène l'attention à son héros de la manière la plus adroite et la plus ingénieuse. Dans un seul vers il a l'art de louer les Romains, de flatter Auguste, de célébrer Énée. Le présent, le passé, l'avenir, tout est là; et le sujet tout entier de l'*Énéide* est dans cette image pittoresque.

L'ÉNÉIDE.

LIVRE IX.

ÆNEIS.

LIBER NONUS.

Atque ea diversa penitus dum parte geruntur,
Irim de cœlo misit Saturnia Juno
Audacem ad Turnum. Luco tum forte parentis
Pilumni Turnus sacrata valle sedebat.
Ad quem sic roseo Thaumantias ore locuta est:

« Turne, quod optanti divum promittere nemo
Auderet, volvenda dies, en, adtulit ultro.
Æneas, urbe, et sociis, et classe relicta,
Sceptra Palatini sedemque petit Evandri.
Nec satis: extremas Corythi penetravit ad urbes;
Lydorumque manum, collectos armat agrestis.
Quid dubitas? nunc tempus equos, nunc poscere currus:
Rumpe moras omnis, et turbata adripe castra. »

Dixit, et in cœlum paribus se sustulit alis;
Ingentemque fuga secuit sub nubibus arcum.
Adgnovit juvenis, duplicesque ad sidera palmas
Sustulit, et tali fugientem est voce secutus:
« Iri, decus cœli, quis te mihi nubibus actam
Detulit in terras? unde hæc tam clara repente
Tempestas? medium video discedere cœlum,

L'ÉNÉIDE.

LIVRE NEUVIÈME.

Tandis que, loin des siens, l'infatigable Énée
Joint au sort des Toscans sa haute destinée;
Junon envoie Iris au superbe Turnus.
Tranquille, il sommeilloit au bois de Pilumnus.
Iris vient et l'éveille; et sa bouche de rose
Adresse ce discours au héros qui repose:
« Turnus, ce que pour toi n'eût fait aucun des dieux,
Un bonheur imprévu vient l'offrir à tes vœux:
Entraîné loin d'ici par un espoir stérile,
Ton imprudent rival a déserté sa ville,
Et, livrant au hasard la gloire de ses camps,
Coûrt du palais d'Évandre aux remparts des Toscans;
Tandis que dans leurs champs d'une troupe novice
Il rassemble au hasard l'impuissante milice,
Va, pars, cours l'attaquer; arme-toi, hâte-toi,
Et porte dans ses murs le désordre et l'effroi. »
Elle dit, et soudain de son aile brillante
Trace en arc radieux sa route étincelante.
Turnus la reconnoît; et le jeune héros
Vers elle étend ses bras, et lui parle en ces mots:
« Noble ornement du ciel! messagère sacrée!
Quel dieu t'envoie ici de la voûte azurée?
Quel torrent de clartés vient inonder les cieux!
Je vois, je vois s'ouvrir la demeure des dieux.

Palantisque polo stellas: sequor omina tanta,
Quisquis in arma vocas. » Et sic effatus ad undam
Processit, summoque hausit de gurgite lymphas,
Multa deos orans; oneravitque æthera votis.

Jamque omnis campis exercitus ibat apertis,
Dives equum, dives pictaï vestis et auri.
Messapus primas acies, postrema coercent
Tyrrhidæ juvenes, medio dux agmine Turnus
Vertitur arma tenens, et toto vertice supra est.
Ceu, septem surgens sedatis amnibus, altus
Per tacitum Ganges, aut pingui flumine Nilus,
Quum refluit campis, et jam se condidit alveo.

Hic subitam nigro glomerari pulvere nubem
Prospiciunt Teucri, ac tenebras insurgere campis.
Primus ab adversa conclamat mole Caicus:
« Quis globus, o cives, caligine volvitur atra!
Ferte citi ferrum, date tela, scandite muros;
Hostis adest, cia! » Ingenti clamore per omnis

Quel que soit au combat le pouvoir qui m'appelle,
A ses ordres sacrés Turnus sera fidèle :
Marchons vers le rivage. » Il s'avance à ces mots ;
Pour les libations sa main puise les flots,
Et prodigue de vœux, d'offrandes, de prières,
Mêle un pieux hommage à ses fureurs guerrières.
Déja l'armée avance ; et l'orgueil des coursiers,
L'éclat des vêtements, et l'or des boucliers,
Au loin ont déployé leur pompe éblouissante.
Superbe conducteur d'une troupe brillante,
Messape la précède ; et, chefs des derniers rangs,
On voyoit de Tyrrhée avancer les enfants.
Au centre, c'est Turnus, qui, dans sa marche altière,
En grandeur, en beauté, passe l'armée entière :
Le calme est sur son front ; vingt peuples à-la-fois
Dans un ordre imposant s'avancent sous ses lois.
Tel, retiré des bords que sa course féconde,
Le Nil rentre en son lit, et rassemble son onde ;
Tel le Gange, calmant ses flots tumultueux,
En silence poursuit son cours majestueux.
Tout-à-coup dans les champs un immense nuage,
Pareil aux tourbillons que roule un sombre orage,
A frappé des Troyens les escadrons nombreux.
Caïcus le premier a vu ces flots poudreux :
Il s'élance aussitôt ; et, semant les alarmes,
« Aux armes, mes amis ! s'écria-t-il, aux armes !
Venez, volez, montez, défendez vos remparts !
L'ennemi vient. » Sa voix, le feu de ses regards
Les rallie à l'instant ; leurs phalanges guerrières
Des portes à la hâte ont fermé les barrières,

Condunt se Teucri portas, et mœnia complent.
Namque ita discedens præceperat optimus armis
Æneas: si qua interea fortuna fuisset,
Ne struere auderent aciem, neu credere campo;
Castra modo et tutos servarent aggere muros.
Ergo, etsi conferre manum pudor iraque monstrat,
Objiciunt portas tamen, et præcepta facessunt,
Armatique cavis exspectant turribus hostem.

Turnus, ut ante volans tardum præcesserat agmen,
Viginti lectis equitum comitatus, et urbi
Inprovisus adest; maculis quem Thracius albis
Portat equus, cristaque tegit galea aurea rubra.
«Ecquis erit mecum, juvenes? qui primus in hostem..?»
En, ait; et jaculum adtorquens emittit in auras,
Principium pugnæ, et campo sese arduus infert.
Clamore excipiunt socii, fremituque sequuntur
Horrisono: Teucrum mirantur inertia corda;
Non æquo dare se campo, non obvia ferre
Arma viros, sed castra fovere. Huc turbidus atque huc
Lustrat equo muros, aditumque per avia quærit.
Ac veluti pleno lupus insidiatus ovili (1),
Quum fremit ad caulas, ventos perpessus et imbris,

En foule autour des forts assemblent les soldats,
Et, bravant les assauts, évitent les combats.
Ainsi du chef troyen l'ordonna la prudence;
Ainsi, dans leur enceinte enfermant leur vaillance,
Ils devoient sans danger, protégeant leurs remparts,
D'un combat inégal éviter les hasards.
Ils obéissent donc; et quoique leur colère
Dans leurs murs à regret languisse prisonnière,
De leur courroux docile ils étouffent la voix,
Et de leur chef absent exécutent les lois.
A l'abri de leurs tours ils fuyoient les batailles,
Quand Turnus se présente au pied de leurs murailles.
L'impétueux Turnus, avide de combats,
De sa troupe tardive a devancé les pas:
Vingt cavaliers choisis ont volé sur sa trace;
Un poil taché de blanc teint son coursier de Thrace,
Et d'un panache altier le brillant incarnat,
En ombrageant son casque, ajoute à son éclat.
« Braves amis! dit-il avec une voix fière,
Qui le premier de nous...? » Soudain sa main guerrière
Pour signal de l'attaque a fait partir un dard,
Et son coursier fougueux vole au pied du rempart:
A son noble défi ses guerriers applaudissent.
Dans le camp des Troyens les clameurs retentissent:
Leur aspect immobile étonne le héros;
Sa bouillante valeur accuse leur repos.
Les yeux étincelants, dans sa rage stérile,
Il tourne, va, revient autour de leur asile.
Tel qu'au sein de la nuit un loup insidieux,
Endurant et la neige et les vents pluvieux,

Nocte super media; tuti sub matribus agni
Balatum exercent: ille asper et inprobus ira
Sævit in absentes; collecta fatigat edendi
Ex longo rabies, et siccæ sanguine fauces.
Haud aliter Rutulo muros et castra tuenti,
Ignescunt iræ; duris dolor ossibus ardet:
Qua tentet ratione aditus, et quæ via clausos
Excutiat Teucros vallo, atque effundat in æquor.
Classem, quæ lateri castrorum adjuncta latebat,
Aggeribus sæptam circum et fluvialibus undis,
Invadit, sociosque incendia poscit ovantis;
Atque manum pinu flagranti fervidus implet.
Tum vero incumbunt: urget præsentia Turni;
Atque omnis facibus pubes adcingitur atris.
Diripuere focos; piceum fert fumida lumen
Tæda, et commixtam Volcanus ad astra favillam.

Quis deus, o Musæ, tam sæva incendia Teucris
Avertit? tantos ratibus quis depulit ignes?
Dicite. Prisca fides facto, sed fama perennis.

Tempore quo primum Phrygia formabat in Ida
Æneas classem, et pelagi petere alta parabat;
Ipsa deum fertur genetrix Berecyntia magnum
Vocibus his adfata Jovem: « Da, nate, petenti,
Quod tua cara parens domito te poscit Olympo.

Lorsque altéré de sang, affamé de carnage,
Une longue souffrance aiguillonne sa rage,
Et que les doux agneaux par leurs longs bêlements
Tranquilles sous leur mère, irritent ses tourments,
Assiége le bercail, et, brigand sanguinaire,
Contre sa proie absente écume de colère :
Ainsi Turnus frémit, et cherche les moyens
D'arracher à leurs murs les paisibles Troyens.
Leur calme le surprend, leur repos le tourmente,
Et son sang embrasé dans ses veines fermente.
La cité par ses murs, le fleuve par ses eaux,
De leurs doubles remparts protégeoient leurs vaisseaux :
Il s'élance, il médite un horrible incendie ;
Par l'exemple du chef l'armée est enhardie.
Une torche à la main, il donne le signal ;
Tous hâtent à l'envi l'embrasement fatal :
Le feu vole ; et déja de la flotte enflammée
S'éléve en tourbillons une épaisse fumée.

Qui sauva les vaisseaux de la fureur des feux?
Muses, racontez-nous ce grand bienfait des dieux.
Parlez : ce fait remonte au berceau de l'histoire ;
Mais le temps d'âge en âge en transmit la mémoire.

Quand sur le mont Ida, pour des climats nouveaux,
Énée et les Troyens préparoient leurs vaisseaux,
De Bérécynte un jour la déesse immortelle
Invoqua Jupiter. « O mon fils, lui dit-elle,
Toi que j'environnai d'une race de dieux ;
Toi, maître de la terre, et conquérant des cieux,

Pinea silva mihi, multos dilecta per annos:
Lucus in arce fuit summa, quo sacra ferebant,
Nigranti picea trabibusque obscurus acernis:
Has ego Dardanio juveni, quum classis egeret,
Læta dedi; nunc sollicitam timor anxius urget.
Solve metus, atque hoc precibus sine posse parentem,
Ne cursu quassatæ ullo, neu turbine venti,
Vincantur: prosit nostris in montibus ortas. »
Filius huic contra, torquet qui sidera mundi:
« O genetrix, quo fata vocas? aut quid petis istis?
Mortaline manu factæ inmortale carinæ
Fas habeant? certusque incerta pericula lustret
Æneas? Cui tanta deo permissa potestas?
Immo, ubi defunctæ finem portusque tenebunt
Ausonios, olim quæcumque evaserit undas,
Dardaniumque ducem Laurentia vexerit arva,
Mortalem eripiam formam, magnique jubebo
Æquoris esse deas: qualis Nercïa Doto
Et Galatea secant spumantem pectore pontum. »
Dixerat; idque ratum Stygii per flumina fratris,
Per pice torrentis atraque voragine ripas,
Adnuit, et totum nutu tremefecit Olympum.

Ergo aderat promissa dies, et tempora Parcæ
Debita complerant, quum Turni injuria Matrem

De Cybèle éplorée écoute la prière,
Et sache de son fils ce qu'attend une mère.
De chênes, de sapins un bois sombre et sacré
Sur les sommets d'Ida fut long-temps révéré;
Un fils de Dardanus, près de fuir sa patrie,
Sollicita de moi cette forêt chérie.
Je l'accordai. Ces bois à mon cœur toujours chers,
Mon fils, défendez-les et des vents et des mers:
Donnez ce privilége au lieu de leur naissance.
— Vos vœux, dit Jupiter, surpassent ma puissance:
Quoi! des vaisseaux formés par la main des mortels,
Ma mère, comme nous seroient donc éternels!
Et, volant sans péril sur les plaines profondes,
Énée auroit le sort du souverain des ondes!
Une telle faveur ne dépend pas des dieux.
Il en est une au moins que j'accorde à vos vœux:
Tous ceux de ces vaisseaux qui, vainqueurs des orages,
Auront de l'Ausonie abordé les rivages;
Tous ceux qui du Scamandre aux champs des Laurentins
Auront conduit Énée et suivi ses destins,
Je les dépouillerai de leurs formes mortelles,
Et la mer recevra ces déités nouvelles;
Et Doto, Galatée, en adoptant ces sœurs,
Les verront se mêler à leurs humides chœurs. »
Aussitôt par le Styx, formidable au ciel même,
Ratifiant l'arrêt de son pouvoir suprême,
Par un signe de tête il avertit les cieux,
Et l'Olympe ébranlé s'incline avec les dieux.
Enfin, des jours comptés par la Parque fidèle
Le temps est arrivé. La puissante Cybèle,

Admonuit ratibus sacris depellere tædas.
Hic primum nova lux oculis offulsit, et ingens
Visus ab aurora cœlum transcurrere nimbus,
Idæique chori; tum vox horrenda per auras
Excidit, et Troum Rutulorumque agmina complet:
« Ne trepidate meas, Teucri, defendere navis,
Neve armate manus; maria ante exurere Turno,
Quam sacras dabitur pinus. Vos, ite solutæ,
Ite, deæ pelagi; Genetrix jubet. » Et sua quæque
Continuo puppes abrumpunt vincula ripis,
Delphinumque modo demersis æquora rostris
Ima petunt. Hinc virgineæ, mirabile monstrum!
Quot prius æratæ steterant ad litora proræ,
Reddunt se totidem facies, pontoque feruntur.

Obstupuere animis Rutili; conterritus ipse
Turbatis Messapus equis; cunctatur et amnis
Rauca sonans, revocatque pedem Tiberinus ab alto.
At non audaci cessit fiducia Turno;
Ultro animos tollit dictis, atque increpat ultro:
« Trojanos hæc monstra petunt; his Juppiter ipse

Voyant du fier Turnus approcher les flambeaux,
Vient au feu sacrilége arracher les vaisseaux.
D'un éclat inconnu l'Olympe se colore;
Un nuage embrasé des portes de l'aurore
Part, vole et dans les cieux traîne de longs éclairs.
Les chœurs du mont Ida résonnent dans les airs.
Cependant une voix qui ressemble au tonnerre
Fait trembler les deux camps, et le ciel, et la terre:
« Troyens, ne craignez pas pour mes vaisseaux chéris;
L'audacieux Turnus en vain les a proscrits:
Plutôt des vastes mers ils brûleroient les ondes.
Et vous, augustes nefs, trop long-temps vagabondes,
Soyez libres, partez, fendez les flots amers:
Cybèle vous ajoute aux déités des mers. »
Chaque nef à ces mots rompt le nœud qui l'arrête;
Et tels qu'en l'océan plongeant leur large tête
Les folâtres dauphins se cachent dans les flots,
Ainsi leurs becs d'airain descendent dans les eaux.
Tout-à-coup, ô prodige! autant que les cordages
Retenoient de vaisseaux enchaînés aux rivages,
Autant du sein des eaux on voit de tous côtés
Sortir d'un air riant de jeunes déités.
Des Rutules troublés la surprise est extrême;
Messape est consterné; le vieux Tibre lui-même
Suspend son cours, murmure au fond de ses roseaux,
Et vers leur source antique il rappelle ses eaux.
Le fier Turnus lui seul garde une ame intrépide,
Et gourmande des siens la foiblesse timide:
« Quel effroi, mes amis, semble vous accabler?
C'est aux ennemis seuls qu'il convient de trembler.

Auxilium solitum eripuit: non tela, nec ignes
Exspectant Rutulos. Ergo maria invia Teucris,
Nec spes ulla fugæ: rerum pars altera ademta est;
Terra autem in nostris manibus; tot millia gentes
Arma ferunt Italæ. Nil me fatalia terrent,
Si qua Phryges præ se jactant responsa deorum.

Sat fatis Venerique datum, tetigere quod arva
Fertilis Ausoniæ Troës: sunt et mea contra
Fata mihi, ferro sceleratam exscindere gentem,
Conjuge prærepta; nec solos tangit Atridas
Iste dolor, solisque licet capere arma Mycenis.

Sed periisse semel satis est. Peccare fuisset
Ante satis, penitus modo non genus omne perosos
Femineum; quibus hæc medii fiducia valli,
Fossarumque moræ, leti discrimina parva,
Dant animos. At non viderunt mœnia Trojæ,
Neptuni fabricata manu, considere in ignis?
Sed vos, o lecti, ferro qui scindere vallum
Adparat, et mecum invadit trepidantia castra?
Non armis mihi Volcani, non mille carinis

Eux seuls sont menacés; la céleste colère
Vient de leur enlever leur ressource dernière.
Contre nos feux, nos traits et nos justes fureurs,
Leurs vaisseaux restoient seuls à ces timides cœurs :
Les voilà dépouillés de leur lâche espérance,
Les voilà sans secours livrés à ma vengeance;
La mer leur est fermée, et la terre est à nous.
Cent peuples à l'envi secondent mon courroux.
Tous ces oracles vains dont leur orgueil se vante,
Tous ces arrêts du sort n'ont rien qui m'épouvante :
Leurs vaisseaux ont touché les rivages latins;
C'est assez pour Vénus, assez pour les destins.
Le destin de Turnus, et j'y serai fidèle,
C'est d'éteindre à jamais leur race criminelle :
Ils m'ont ravi ma femme; et d'un lâche étranger
Ménélas n'eut pas seul le droit de se venger.
Cruellement punis d'une coupable flamme,
Ils devroient tous trembler au seul nom d'une femme.
Mais un second Pâris ose usurper mes droits :
Par deux fois ravisseurs, qu'ils périssent deux fois.
Oui, je le jure! Ardée égalera Mycène.
Qu'ils m'opposent d'un mur la résistance vaine,
Je saurai le franchir; et d'un juste trépas
Ces fragiles remparts ne les défendront pas.
N'ont-ils pas vu déja leur superbe Pergame,
Ouvrage de Neptune, expirer dans la flamme?
Allons, braves amis! qui de vous avec moi
S'élance sur ces murs que nous livre l'effroi?
Ma valeur n'ira pas contre un peuple parjure
Aux antres de Lemnos demander une armure,

Est opus in Teucros. Addant se protenus omnes
Etrusci socios: tenebras et inertia furta
Palladii, cæsis summæ custodibus arcis,
Ne timeant; nec equi cæca condemur in alvo:
Luce, palam, certum est igni circumdare muros.
Haud sibi cum Danais rem faxo et pube Pelasga
Esse putent, decumum quos distulit Hector in annum.
Nunc adeo, melior quoniam pars acta diei,
Quod superest, læti bene gestis corpora rebus
Procurate, viri, et pugnam sperate parati. »

Interea vigilum excubiis obsidere portas
Cura datur Messapo, et mœnia cingere flammis.
Bis septem Rutulo muros qui milite servent
Delecti; ast illos centeni quemque sequuntur
Purpurei cristis juvenes auroque corusci.
Discurrunt, variantque vices, fusique per herbam
Indulgent vino, et vertunt crateras ahenos.
Conlucent ignes, noctem custodia ducit
Insomnem ludo.

Hæc super e vallo prospectant Troës, et armis
Alta tenent; nec non trepidi formidine portas
Explorant, pontisque et propugnacula jungunt,
Tela gerunt. Instant Mnestheus acerque Serestus,
Quos pater Æneas, si quando adversa vocarent,

Ni de mille vaisseaux couvrir le sein des mers.
Que le Toscan se joigne à ce peuple pervers,
Je laisse aux Grecs leur fourbe et leurs ruses timides.
Que d'un cheval trompeur les ténèbres perfides
Dans leur sombre retraite enferment leurs soldats;
Qu'ils surprennent la nuit le temple de Pallas:
Je combats en plein jour, et dédaigne un vain piége.
Qu'ils ne s'attendent pas aux lenteurs d'un long siége,
A ces assauts qu'Hector rendit seul impuissants;
Faisons plus en un jour que les Grecs en dix ans.
Plus funeste pour eux que ne fut le Scamandre,
Le Tibre, dès demain, verra leurs tours en cendre.
Vous, donnez au repos tout le reste du jour,
Et que leurs murs brûlants signalent son retour. »
Il dit: mais, dans la peur que l'ennemi n'échappe,
D'éclairer ces remparts il a chargé Messape:
Il marche, et par son ordre avancent sur ses pas
Quatorze chefs; chacun commande à cent soldats.
Tour-à-tour on repose, et tour-à-tour on veille:
Ici le dieu du vin et sa liqueur vermeille,
Là des jeux variés les doux amusements
De la nuit vigilante abrégent les moments:
Par-tout des feux prudents ont éclairé la plaine.
Ce spectacle a frappé la jeunesse troyenne.
Aux portes de la ville ils accourent soudain;
Un sage effroi leur met les armes à la main;
Ils bordent leurs remparts; et de leurs tours fidèles
Les chemins suspendus les unissent entre elles.
Et Séreste et Mnesthée ordonnent les travaux.
Énée, à son départ, craignant des chocs nouveaux,

Rectores juvenum et rerum dedit esse magistros.
Omnis per muros legio sortita periclum
Excubat, exercetque vices, quod cuique tuendum est.

Nisus erat portæ custos, acerrimus armis,
Hyrtacides; comitem Æneæ quem miserat Ida
Venatrix, jaculo celerem levibusque sagittis;
Et juxta comes Euryalus, quo pulchrior alter
Non fuit Æneadum, Trojana neque induit arma;
Ora puer prima signans intonsa juventa.
His amor unus erat, pariterque in bella ruebant;
Tum quoque communi portam statione tenebant.

Nisus ait: « Dine hunc ardorem mentibus addunt,
Euryale? an sua cuique deus fit dira cupido (2)?
Aut pugnam, aut aliquid jam dudum invadere magnum
Mens agitat mihi; nec placida contenta quiete est.
Cernis, quæ Rutulos habeat fiducia rerum:

Pour le salut de tous leur remit sa puissance;
Et sur eux de l'état reposoit la défense.
Dans son poste, à leur voix, chacun vient se ranger:
Tous, ainsi que l'honneur, partagent le danger,
Et les murs sont couverts de leurs fières cohortes.
Parmi les combattants qui veilloient à leurs portes,
Rejeton glorieux du beau sang d'Hyrtacus,
A sa place d'honneur se distingue Nisus;
Nisus, chasseur adroit et guerrier intrépide:
Aucun d'un bras plus sûr ne lance un trait rapide.
Autrefois la terreur des habitants des bois,
Ida le vit partir pour de plus grands exploits.
A ses côtés veilloit le charmant Euryale.
En graces, en beauté, nul Troyen ne l'égale:
A peine adolescent, de son léger coton
La jeunesse en sa fleur ombrage son menton.
Toujours même intérêt, même emploi les rassemble;
A de communs dangers tous deux voloient ensemble,
Et dans cet instant même un devoir hasardeux
A la porte du camp les réunit tous deux.
Soudain Nisus s'écrie: « O moitié de mon ame!
Est-ce un dieu qui m'inspire? est-ce un dieu qui m'enflamme?
Ou, suivant de nos cœurs l'instinct impérieux,
Prenons-nous nos transports pour un avis des dieux?
Je ne sais; mais le mien, que la gloire maîtrise,
A besoin de tenter quelque grande entreprise:
Assez dans nos remparts j'ai langui renfermé;
De périls, de combats ce cœur est affamé.
L'occasion me rit: tu vois quelle assurance
Des imprudents Latins endort la vigilance;

Lumina rara micant; somno vinoque sepulti
Procubuere; silent late loca. Percipe porro
Quid dubitem, et quæ nunc animo sententia surgat.
Ænean adeiri omnes, populusque patresque,
Exposcunt, mittique viros, qui certa reportent.
Si tibi, quæ posco, promittunt: nam mihi facti
Fama sat est; tumulo videor reperire sub illo
Posse viam ad muros et mœnia Pallantea. »

Obstupuit, magno laudum percussus amore
Euryalus; simul his ardentem adfatur amicum:
« Mene igitur socium summis adjungere rebus,
Nise, fugis? solum te in tanta pericula mittam?
Non ita me genitor, bellis adsuetus, Opheltes
Argolicum terrorem inter Trojæque labores
Sublatum erudiit; nec tecum talia gessi,
Magnanimum Ænean et fata extrema secutus.
Est hic, est animus lucis contemtor, et istum
Qui vita bene credat emi, quo tendis, honorem. »
Nisus ad hæc: « Equidem de te nil tale verebar,
Nec fas; non. Ita me referat tibi magnus ovantem

Autour d'eux tout se tait, tout dort, et de leurs camps
Les feux abandonnés languissent expirants;
Du sommeil et du vin les vapeurs les enivrent;
La nuit, leur négligence et les dieux nous les livrent.
Écoute mon projet. Nos dangers, notre amour,
De notre chef absent demandent le retour;
On veut lui députer un messager fidèle,
Et ma vaillance envie un danger digne d'elle:
Qu'on t'assure au retour le prix de ma valeur,
A l'ami d'Euryale il suffit de l'honneur;
Je pars: sous ces hauteurs une route écartée
Me conduit, je l'espère, aux murs de Pallantée. »
Ainsi parle Nisus. Euryale, à l'instant,
De la soif des dangers s'enflamme en l'écoutant:
« Eh quoi! sans Euryale, aurois-je pu le croire,
Nisus, mon cher Nisus, tu voles à la gloire!
Crois-tu que je balance, avare de mes jours,
A payer de mon sang cet honneur où tu cours?
Ah! ce n'est pas ainsi qu'au milieu des alarmes,
Des horreurs d'un long siége et du fracas des armes,
Les soins du brave Ophelte instruisirent son fils:
Toi-même de mon cœur tu t'étois mieux promis,
Quand ma jeune valeur sur les champs de Neptune
Suivit le grand Énée et sa noble infortune.
Je sens, oui, je sens là (je connois bien mon cœur)
Le mépris de ma vie et la soif de l'honneur;
Et puis-je, dans la lice où ta valeur t'engage,
Trop briguer un péril que mon ami partage?
—Non, je ne doute point de ton cœur généreux,
Lui réplique Nisus; m'en préservent les dieux!

Juppiter, aut quicumque oculis hæc adspicit æquis.
Sed si quis, quæ multa vides discrimine tali,
Si quis in adversum rapiat casusve, deusve,
Te superesse velim: tua vita dignior ætas.
Sit, qui me raptum pugna, pretiove redemptum,
Mandet humo solita; aut, si quæ id fortuna vetabit,
Absenti ferat inferias, decoretque sepulcro.
Neu matri miseræ tanti sim causa doloris;
Quæ te sola, puer, multis e matribus ausa,
Persequitur, magni nec mœnia curat Acestæ. »
Ille autem: « Causas nequidquam nectis inanis,
Nec mea jam mutata loco sententia cedit.
Adceleremus, ait. » Vigiles simul excitat: illi
Subcedunt, servantque vices: statione relicta,
Ipse comes Niso graditur, regemque requirunt.

Cetera per terras omnis animalia somno
Laxabant curas, et corda oblita laborum:
Ductores Teucrum primi, delecta juventus,
Consilium summis regni de rebus habebant;
Quid facerent, quisve Æneæ jam nuntius esset.
Stant longis adnixi hastis, et scuta tenentes,

Qu'ainsi puissent ces dieux, arbitres de la gloire,
Au sein de l'amitié ramener la victoire!
Mais les périls sont grands; et si le sort jaloux,
Si les dieux ennemis conjuroient contre nous,
Ton âge, tendre encor, te défend de me suivre;
C'est à moi de mourir, à toi de me survivre:
Qu'il me reste un ami, quand je ne serai plus,
Qui ravisse au vainqueur ou rachète Nisus;
Ou si, pour leur payer les tributs funéraires,
Il ne peut obtenir des dépouilles si chères,
A mon ombre du moins élève un vain cercueil;
Songe à ton tendre ami, songe à ta mère en deuil:
Hélas! à ton départ, seule entre tant de mères,
Elle a suivi tes pas aux terres étrangères;
Et, dédaignant des ports et des princes amis,
Leur préféra les mers qu'alloit braver son fils:
Veux-tu que de sa mort ton ami soit la cause?
—En vain à mes projets ton amitié s'oppose:
Marchons, dit Euryale. » Il s'élance, à ces mots.
Deux guerriers à l'instant remplacent ces héros:
D'un pas précipité vers la tente d'Ascagne
Euryale s'avance, et Nisus l'accompagne.
Déja l'obscure nuit versoit l'oubli des maux;
Les chefs seuls des Troyens, refusant le repos,
Cherchoient dans ce péril le parti le plus sage.
Qui doivent-ils charger d'un important message?
Voilà quel grand objet occupe ces guerriers,
Tous, portant à leurs bras leurs larges boucliers,
Debout, et s'appuyant sur une longue lance,
Comme pour le conseil, sont prêts pour la défense.

Castrorum et campi medio. Tum Nisus et una
Euryalus confestim alacres admittier orant,
Rem magnam, pretiumque moræ fore. Primus Iulus
Adcepit trepidos, ac Nisum dicere jussit.
Tum sic Hyrtacides: « Audite o mentibus æquis,
Æneadæ, neve hæc nostris spectentur ab annis,
Quæ ferimus. Rutuli somno vinoque soluti
Procubuere: locum insidiis conspeximus ipsi,
Qui patet in bivio portæ, quæ proxima ponto.

Interrupti ignes, aterque ad sidera fumus
Erigitur. Si fortuna permittitis uti,
Quæsitum Æneam ad mœnia Pallantea
Mox hic cum spoliis, ingenti cæde peracta,
Adfore cernetis. Nec nos via fallit euntes:
Vidimus obscuris primam sub vallibus urbem
Venatu adsiduo, et totum cognovimus amnem. »
Hic annis gravis atque animi maturus Aletes:
« Di patrii, quorum semper sub numine Troja est,
Non tamen omnino Teucros delere paratis,
Quum talis animos juvenum et tam certa tulistis
Pectora. » Sic memorans, humeros dextrasque tenebat
Amborum, et voltum lacrimis atque ora rigabat:
« Quæ vobis, quæ digna, viri, pro laudibus istis,
Præmia posse rear solvi? Pulcherrima primum

Euryale et Nisus demandent d'être admis :
« Un projet, disent-ils, fatal aux ennemis
Les conduit devant eux; ce qu'on peut en attendre
Vaut bien quelques moments donnés à les entendre. »
Ascagne les reçoit, et demande à Nisus
D'expliquer les projets que leur zèle a conçus.
« Troyens, ne jugez point nos projets par notre âge,
Dit-il; il peut unir la prudence au courage.
Sous la porte qui touche au rivage des mers,
La route se partage en deux sentiers divers;
L'un d'eux, inaperçu, propre à notre entreprise,
Mène aux murs de Pallas, et jusqu'au fils d'Anchise;
Tout sert notre projet. Vous voyez des Latins
Dans les airs obscurcis fumer les feux éteints;
Du vin et du sommeil l'ivresse les accable :
Laissez-nous donc saisir ce moment favorable;
Bientôt vous nous verrez, sanglants, victorieux,
Revenir tout chargés d'un butin glorieux.
Ne craignez pas d'erreur : souvent de longues chasses
Nous ont dans ces sentiers ramenés sur nos traces;
Et, du fleuve vingt fois reconnoissant les bords,
Nous avons de la ville aperçu les abords. »
Alors le vieil Alète avec transport s'écrie :
« Dieux! ô dieux protecteurs de ma chère patrie!
Puisque vous nous laissez de si nobles soutiens,
Quelque espoir reste encore aux malheureux Troyens. »
Il dit, baigne de pleurs les bienfaiteurs de Troie;
Son ame tout entière en leurs bras se déploie :
« Héroïques enfants! Ah! qui pourra jamais
Acquitter notre dette et payer vos bienfaits?

Di moresque dabunt vestri (3): tum cetera reddet
Actutum pius Æneas, atque integer ævi
Ascanius, meriti tanti non inmemor umquam. »

« Immo ego vos, cui sola salus genitore reducto (4),
Excipit Ascanius, per magnos, Nise, Penates,
Assaracique Larem, et canæ penetralia Vestæ,
Obtestor: quæcumque mihi fortuna fidesque est,
In vestris pono gremiis: revocate parentem;
Reddite conspectum: nihil illo triste recepto.
Bina dabo argento perfecta atque aspera signis
Pocula, devicta genitor quæ cepit Arisba;
Et tripodas geminos, auri duo magna talenta;
Cratera antiquum, quem dat Sidonia Dido.
Si vero capere Italiam sceptrisque potiri
Contigerit victori, et prædæ ducere sortem;
Vidisti, quo Turnus equo, quibus ibat in armis
Aureus: ipsum illum, clypeum cristasque rubentis,
Excipiam sorti, jam nunc tua præmia, Nise.
Præterea bis sex genitor lectissima matrum
Corpora, captivosque dabit, suaque omnibus arma:
Insuper his, campi quod rex habet ipse Latinus.

Oui, le ciel vous en doit la juste récompense,
Et dans votre grand cœur vous la trouvez d'avance.
A ce prix, si flatteur pour un vrai citoyen,
Le généreux Énée ajoutera le sien;
Et son jeune héritier, déja mûr pour la gloire,
D'un si beau dévouement gardera la mémoire.
—Oui, dit Ascagne ému, j'en jure par nos dieux,
Par les dieux d'Ilion, par Vesta, par ses feux,
Tout ce que me promet un destin plus prospère,
Tout ce que je possède, et tout ce que j'espère,
Je le jure en vos mains, mon serment est sacré,
Du retour de mon père est le prix assuré;
Rendez-moi ses conseils, rendez-moi sa présence;
Qu'il revienne, avec lui reviendra l'espérance.
Je vous donne au retour deux vases d'un grand prix,
Dans la triste Arisba par mon père conquis:
Ce fruit de ses exploits sera le prix des vôtres.
A ces riches présents j'en veux ajouter d'autres;
A deux trépieds d'airain je joins deux talents d'or;
Un bienfait de Didon, plus précieux encor,
C'est une coupe antique et chère à nos ancêtres.
C'est peu: des champs latins si le ciel nous rend maîtres,
Vous avez de Turnus vu le noble coursier,
Son aigrette de pourpre et son beau bouclier;
Je ne souffrirai pas que le sort en ordonne,
Nisus, et dès ce jour Ascagne vous les donne.
Je vous promets aussi douze jeunes beautés,
Et douze enfants captifs, par leur mère allaités,
Tous choisis, tous armés, enfin la riche plaine
Qui du roi des Latins est l'antique domaine.

Te vero, mea quem spatiis propioribus ætas
Insequitur, venerande puer, jam pectore toto
Adcipio, et comitem casus complector in omnis.
Nulla meis sine te quæretur gloria rebus;
Seu pacem, seu bella geram, tibi maxima rerum
Verborumque fides. » Contra quem talia fatur
Euryalus: « Me nulla dies tam fortibus ausis
Dissimilem arguerit; tantum: fortuna, secunda
Aut adversa, cadat. Sed te super omnia dona
Unum oro: genetrix, Priami de gente vetusta,
Est mihi (5), quam miseram tenuit non Ilia tellus
Mecum excedentem, non mœnia regis Acestæ.

Hanc ego nunc ignaram hujus quodcumque pericli est,
Inque salutatam linquo: Nox, et tua testis
Dextera, quod nequeam lacrimas perferre parentis.
At tu, oro, solare inopem, et subcurre relictæ.
Hanc sine me spem ferre tui; audentior ibo
In casus omnis. » Percussa mente dederunt

Et toi qu'un âge égal rapproche encor de moi,
O respectable enfant! tout mon cœur est à toi :
Que me soit la fortune ou propice ou fatale,
Ascagne ne peut plus vivre sans Euryale!
Ame de mes conseils, ame de mes combats,
Je verrai par tes yeux, je vaincrai par ton bras;
Le serment en est fait. — Ah! que les dieux propices
De ma jeune valeur couronnent les prémices!
C'est assez pour mon cœur, je le jure, et jamais
Rien ne démentira ces glorieux essais,
Dit Euryale en pleurs. Mais il est une grace
Qui vaut tous ces trésors, qui même les surpasse :
Une mère, du sang de notre dernier roi,
A tout fait, tout osé, tout supporté pour moi;
Pour moi son tendre amour a quitté sa patrie,
A bravé les hasards d'une mer en furie :
Quand je vole pour vous à de nouveaux hasards,
Seul je lui reste encor, je l'adore, et je pars;
Je pars sans l'avertir; ma timide tendresse
A craint par des adieux d'affliger sa vieillesse.
Je crois déja la voir sous ses tristes lambris
A ses foyers déserts redemander son fils.
J'en jure par la Nuit, témoin de mon audace;
J'en atteste en pleurant cette main que j'embrasse :
Je puis braver la mort, mais non pas ses douleurs.
Le plus grand des assauts est celui de ses pleurs :
Mon cœur eût succombé. Vous, à qui je la laisse,
Soignez son abandon, secourez sa vieillesse.
Fort de ce doux espoir, je marche sans effroi,
Et chéris un péril qui n'expose que moi. »

Dardanidæ lacrimas; ante omnes pulcher Iulus;
Atque animum patriæ strinxit pietatis imago.
Tum sic effatur:
« Spondeo digna tuis ingentibus omnia cœptis.
Namque erit ista mihi genetrix, nomenque Creusæ
Solum defuerit; nec partum gratia talem
Parva manet; casus factum quicumque sequentur,
Per caput hoc juro, per quod pater ante solebat;
Quæ tibi polliceor reduci, rebusque secundis,
Hæc eadem matrique tuæ generique manebunt. »

Sic ait inlacrimans: humero simul exuit ensem
Auratum, mira quem fecerat arte Lycaon
Gnosius, atque habilem vagina aptarat eburna.
Dat Niso Mnestheus pellem horrentisque leonis
Exuvias: galeam fidus permutat Aletes.
Protenus armati incedunt; quos omnis euntis
Primorum manus ad portas juvenumque senumque
Prosequitur votis: nec non et pulcher Iulus,
Ante annos animumque gerens curamque virilem,
Multa patri portanda dabat mandata; sed auræ
Omnia discerpunt, et nubibus inrita donant.

Egressi superant fossas, noctisque per umbram
Castra inimica petunt, multis tamen ante futuri

Il dit, et les Troyens laissent couler leurs larmes;
Mais Ascagne sur-tout, partageant ses alarmes,
N'entend pas sans pleurer ces touchants entretiens;
Et les regrets d'un fils renouvellent les siens:
« Eh bien, dès ce moment je l'adopte pour mère;
Oui, je deviens son fils, et tu deviens mon frère:
Eh! qui peut trop chérir la mère d'un tel fils!
Tout ce que les Troyens par ma voix t'ont promis,
Tout ce que je réserve à ton retour prospère,
J'en jure par mes jours, par qui juroit mon père,
Ne dépend plus du sort: quel que soit le succès,
Ta mère, tous les tiens sont sûrs de mes bienfaits. »
Il dit, et de ses pleurs baigne son beau visage,
Lui donne son épée, ingénieux ouvrage
Dont le fourreau d'ivoire et l'acier brillant d'or,
De l'art de Lycaon s'embellissent encor.
D'un lion dépouillé de sa large fourrure
Mnesthée offre à Nisus la sauvage parure;
Et, pour son jeune front, Aléte en l'embrassant
Détache avec plaisir son casque éblouissant.
A travers les regrets, et les vœux, et les larmes,
Ils partent, revêtus de leurs brillantes armes.
Femmes, enfants, vieillards, capitaines, soldats,
Aux portes de la ville accompagnent leurs pas.
D'Ascagne cependant la précoce prudence,
Devançant les leçons, l'âge et l'expérience,
A son père envoyoit mille avis importants:
Vain espoir! ses discours sont le jouet des vents.
Ils sortent; des fossés ils passent la barrière,
Dans l'ombre de la nuit poursuivent leur carrière;

Exitio. Passim somno vinoque per herbam
Corpora fusa vident; adrectos litore currus,
Inter lora rotasque viros, simul arma, jacere,
Vina simul. Prior Hyrtacides sic ore locutus:
« Euryale, audendum dextra: nunc ipsa vocat res.
Hac iter est: tu, ne qua manus se adtollere nobis
A tergo possit, custodi, et consule longe.
Hæc ego vasta dabo, et lato te limite ducam. »

Sic memorat, vocemque premit: simul ense superbum
Rhamnetem adgreditur, qui forte tapetibus altis
Exstructus toto proflabat pectore somnum;
Rex idem, et regi Turno gratissimus augur:
Sed non augurio potuit depellere pestem.
Tris juxta famulos temere inter tela jacentis,
Armigerumque Remi premit, aurigamque sub ipsis
Nactus equis, ferroque secat pendentia colla.

Vers le camp qui sommeille ils dirigent leurs pas :
Mais combien d'ennemis immolés par leurs bras
Vont marquer leur passage et leurs traces sanglantes !
Parmi les traits, les chars, et les rênes pendantes,
Les vases renversés et les vins répandus,
Les soldats au hasard sommeilloient étendus.
« Cher ami ! dit Nisus, voici l'heure propice,
Faisons sur notre route un sanglant sacrifice ;
Voici notre chemin. De ce camp endormi
Prends garde que soudain un perfide ennemi
Ne fonde sur nos pas ; et, prudent sentinelle,
De loin autour de nous jette un regard fidèle ;
Moi, dans des flots de sang je te fraie un chemin. »
A ces mots, il s'élance, et, le glaive à la main,
Perce le fier Rhamnès. Sur la pourpre opulente
Des carreaux que pressoit sa mollesse indolente,
Le fier Rhamnès, bercé par des songes trompeurs,
Du sommeil à grand bruit exhaloit les vapeurs :
Le bandeau du pontife et celui du monarque
De son double pouvoir offroient la double marque.
Turnus le consultoit ; mais son savoir divin
Lut tout dans l'avenir, excepté son destin.
Parmi les chars oisifs et les rênes traînantes,
Trois des siens sommeilloient sur ces plaines sanglantes :
Tous trois sont immolés. Deux guerriers de Rémus,
Dont les yeux assoupis ne se rouvriront plus,
Dès long-temps partageoient ses exploits, ses alarmes ;
L'un guidoit ses coursiers, l'autre portoit ses armes ;
Le premier, qui dormoit penché sur ses chevaux,
Du carnage en mourant va grossir les monceaux.

Tum caput ipsi aufert domino, truncumque relinquit
Sanguine singultantem: atro tepefacta cruore
Terra toriquemadent. Necnon Lamyrumque Lamumque,
Et juvenem Serranum, illa qui plurima nocte
Luserat, insignis facie, multoque jacebat
Membra deo victus: felix, si protenus illum
Æquasset nocti ludum, in lucemque tulisset!
Inpastus ceu plena leo per ovilia turbans,
Suadet enim vesana fames, manditque trahitque
Molle pecus, mutumque metu; fremit ore cruento.

Nec minor Euryali cædes: incensus et ipse
Perfurit, ac multam in medio sine nomine plebem,
Fadumque, Herbesumque subit, Rhœtumque, Abarimque,
Ignaros; Rhœtum vigilantem et cuncta videntem,
Sed magnum metuens se post cratera tegebat:
Pectore in adverso totum cui comminus ensem
Condidit adsurgenti, et multa morte recepit
Purpureum: vomit ille animam, et cum sanguine mixta

De leur maître bientôt, sa superbe conquête,
Sur leurs corps mutilés Nisus abat la tête;
Et son sang, qui s'échappe en longs élancements,
Rougit l'herbe et son lit de ses ruisseaux fumants.
Sur Lamus et Lamyre il assouvit sa rage.
L'aimable Serranus, dans la fleur de son âge,
S'endormoit, sans s'attendre à ce fatal réveil;
Il venoit de quitter le jeu pour le sommeil:
Hélas! il va dormir d'une nuit éternelle.
Trop heureux s'il eût pu jusqu'à l'aube nouvelle,
Prolonger dans la nuit et sa veille et le jeu!
Avec moins de fureur, terrible et l'œil en feu,
Au sein d'une nombreuse et vaste bergerie,
Un lion, dont la faim excite la furie,
Des muettes brebis et des tremblants agneaux
Saisit, déchire, emporte, engloutit les lambeaux;
Et, frémissant de rage et la gueule écumante,
Répand au loin le sang, la mort et l'épouvante.
Avec non moins d'ardeur son jeune compagnon
Immole à sa fureur mille guerriers sans nom.
Herbésus, Abaris roulent dans la poussière;
Pour la dernière fois Fadus voit la lumière.
Rhétus le suit de près, sans voir venir la mort:
Tout ce peuple endormi s'éveille au sombre bord.
Rhétus, plus malheureux, veilloit, voyoit l'épée
Dans le sang du Rutule à tout moment trempée;
Derrière un large vase en silence tapi,
A chaque mouvement il frissonne pour lui;
Il se lève, il veut fuir l'atteinte meurtrière,
Mais l'épée en son corps se plonge tout entière:

Vina refert moriens: hic furto fervidus instat.
Jamque ad Messapi socios tendebat, ubi ignem
Deficere extremum, et religatos rite videbat
Carpere gramen equos; breviter quum talia Nisus,
Sensit enim nimia cæde atque cupidine ferri,
« Absistamus, ait; nam lux inimica propinquat.
Pœnarum exhaustum satis est; via facta per hostes. »

Multa virum solido argento perfecta relinquunt
Armaque, craterasque simul, pulchrosque tapetas.
Euryalus phaleras Rhamnetis et aurea bullis
Cingula (6); Tiburti Remulo ditissimus olim
Quæ mittit dona, hospitio quum jungeret absens,
Cædicus; ille suo moriens dat habere nepoti:
Post mortem bello Rutuli pugnaque potiti.

Hæc rapit, atque humeris nequidquam fortibus aptat.
Tum galeam Messapi habilem cristisque decoram
Induit. Excedunt castris, et tuta capessunt.

La mort entre avec elle, et le sang et le vin
En longs ruisseaux pourprés s'échappent de son sein.
Euryale poursuit, enivré de carnage :
Jusqu'au camp de Messape entraîné par sa rage,
Il s'avance, il regarde, il voit de tous côtés
Languir des feux mourants les dernières clartés;
Il voit ses fiers coursiers paissant les molles herbes,
Et liés à son char baisser leurs fronts superbes.
Il s'élançoit sur lui, quand Nisus moins ardent
Arrête par ces mots son courage imprudent :
« C'en est assez : bientôt vient l'aurore ennemie;
Laissons pour d'autres temps cette foule endormie;
Marchons, et traversons ces rangs ensanglantés. »
Ils marchent : l'or, l'argent, épars de tous côtés,
Les riches boucliers et les armes brillantes,
Leur présentent en vain leurs pompes séduisantes.
Euryale lui seul saisit avidement
Des coursiers de Rhamnès le superbe ornement,
Son riche baudrier qu'un art savant décore,
Que des globes dorés embellissent encore.
Auprès de Rémulus, Cédicus autrefois,
De l'hospitalité sollicitant les droits,
Envoya de sa foi ce brillant témoignage;
Le prince son neveu le reçut en partage;
Celui-ci, par sa mort, de ce précieux don
Au Rutule vainqueur fit le triste abandon :
Euryale le voit, le saisit, et s'en pare.
Avec la même ardeur sa jeune main s'empare
Du casque de Messape, où d'un panache altier
L'ondoyante parure ombrageoit son cimier.

Interea præmissi equites ex urbe Latina,
Cetera dum legio campis instructa moratur,
Ibant, et Turno regis responsa ferebant,
Tercentum, scutati omnes, Volscente magistro.
Jamque propinquabant castris, murosque subibant,
Quum procul hos lævo flectentis limite cernunt;
Et galea Euryalum sublustri noctis in umbra
Prodidit inmemorem, radiisque adversa refulsit.
Haud temere est visum, conclamat ab agmine Volscens:
« State, viri; quæ causa viæ? quive estis in armis?
Quove tenetis iter? » Nihil illi tendere contra;
Sed celerare fugam in silvas, et fidere nocti.

Objiciunt equites sese ad divortia nota
Hinc atque hinc, omnemque abitum custode coronant.
Silva fuit late dumis atque ilice nigra
Horrida, quam densi complerant undique sentes;
Rara per occultos ducebat semita callis.
Euryalum tenebræ ramorum onerosaque præda
Inpediunt, fallitque timor regione viarum.
Nisus abit: jamque inprudens evaserat hostis,
Ad lucos qui post, Albæ de nomine, dicti
Albani; tum rex stabula alta Latinus habebat.

Ils sortent. Cependant un escadron d'élite,
La fleur d'un corps nombreux qu'elle laisse à sa suite,
En ordre s'avançoit des murs de Latinus,
Et portoit un message au superbe Turnus;
Volscens le conduisoit. Déja d'un pas agile
Ils approchoient du camp et découvroient la ville,
Quand son regard, perçant au fond de la forêt,
A vu de loin, fuyant par un sentier secret,
Avec son cher Nisus le charmant Euryale.
Vain espoir! Un rayon de l'aube matinale
Vient tomber sur son casque, et de ce jour douteux
Le perfide reflet les a trahis tous deux.
« Je ne me trompois pas; arrêtez-vous, s'écrie
L'inflexible Volscens. Quelle est votre patrie?
De quel lieu venez-vous? où portez-vous vos pas?
Quels sont vos noms, vos chefs? parlez, jeunes soldats. »
Ils ne répondent rien; et se glissant dans l'ombre
De la nuit protectrice et de la forêt sombre,
Ils implorent du lieu la double obscurité.
Mais aux détours connus, placés de tout côté,
De nombreux cavaliers ferment chaque passage.
Dans la noire épaisseur de ce profond ombrage,
A travers les taillis, les rameaux buissonneux,
Coupés de loin en loin de sentiers épineux,
Euryale poursuit sa route embarrassée.
De son pesant butin sa force harassée
Cède à ce riche poids, et la nuit et la peur
Ont égaré ses pas dans un sentier trompeur.
Nisus vole, et s'échappe enfin sur la colline
Qui de Rome au berceau vit la noble origine,

Ut stetit, et frustra absentem respexit amicum:
« Euryale, infelix qua te regione reliqui?
Quave sequar? » Rursus perplexum iter omne revolvens
Fallacis silvæ, simul et vestigia retro
Observata legit, dumisque silentibus errat.
Audit equos, audit strepitus et signa sequentum.
Nec longum in medio tempus, quum clamor ad aures
Pervenit, ac videt Euryalum, quem jam manus omnis,
Fraude loci et noctis, subito turbante tumultu,
Oppressum rapit et conantem plurima frustra.

Quid faciat? qua vi juvenem, quibus audeat armis
Eripere? an sese medios moriturus in enses
Inferat, et pulchram properet per volnera mortem?
Ocius adducto torquens hastile lacerto,
Suspiciens altam Lunam, sic voce precatur:
«Tu, dea, tu præsens nostro subcurre labori,
Astrorum decus, et nemorum Latonia custos!
Si qua tuis umquam pro me pater Hyrtacus aris
Dona tulit; si qua ipse meis venatibus auxi,

Riche domaine alors du monarque ennemi.
Il s'arrête, il se tourne, il cherche son ami;
Il ne le trouve plus : « O mon cher Euryale!
Où t'ai-je donc laissé? Par quelle erreur fatale
As-tu quitté mes pas? Comment t'ai-je perdu?
Où faut-il te chercher?... » Tremblant, pâle, éperdu,
Il part, s'enfonce encor sous ces épaisses voûtes,
De la forêt muette interroge les routes;
Et, suivant avec soin la trace de ses pas,
Appelle son ami qui ne lui répond pas :
Par-tout la solitude et son morne silence.
Tout-à-coup il entend l'escadron qui s'avance,
Il entend des chevaux les pas précipités,
Et des cris menaçants jusqu'à lui sont portés.
Il regarde, ô douleur! il voit son Euryale
Traîné par des soldats; l'obscurité fatale
Et l'excès de son trouble et l'erreur des chemins,
Malgré de longs efforts l'ont laissé dans leurs mains.
Malheureux! que tenter? que résoudre? que faire?
Ira-t-il, provoquant une mort volontaire,
De ces cruels soldats affronter le courroux,
Leur arracher leur proie, ou tomber sous leurs coups?
Soudain d'un javelot armant sa main guerrière,
Il invoque des nuits la brillante courrière :
« Toi qui pares les cieux, toi qu'adorent les bois,
Si de leurs habitants mon père mille fois
Vint offrir à tes pieds les dépouilles sanglantes;
Si moi-même souvent, de mes mains triomphantes,
Au faîte de ton temple, à tes sacrés autels,
J'ajoutai mes tributs aux tributs paternels,

Suspendive tholo, aut sacra ad fastigia fixi:
Hunc sine me turbare globum, et rege tela per auras. »

Dixerat; et toto connixus corpore ferrum
Conjicit: hasta volans noctis diverberat umbras,
Et venit aversi in tergum Sulmonis, ibique
Frangitur, ac fisso transit præcordia ligno.
Volvitur ille vomens calidum de pectore flumen
Frigidus, et longis singultibus ilia pulsat.
Diversi circumspiciunt. Hoc acrior idem
Ecce aliud summa telum librabat ab aure:
Dum trepidant, iit hasta Tago per tempus utrumque,
Stridens, trajectoque hæsit tepefacta cerebro.
Sævit atrox Volscens, nec teli conspicit usquam
Auctorem, nec quo se ardens immittere possit.
« Tu tamen interea calido mihi sanguine pœnas
Persolves amborum, » inquit. Simul ense recluso
Ibat in Euryalum. Tum vero exterritus, amens,
Conclamat Nisus; nec se celare tenebris
Amplius, aut tantum potuit perferre dolorem:
« Me, me; adsum qui feci; in me convertite ferrum,
O Rutuli; mea fraus omnis: nihil iste nec ausus,
Nec potuit; cœlum hoc et conscia sidera testor:
Tantum infelicem nimium dilexit amicum. »
Talia dicta dabat; sed viribus ensis adactus
Transabiit costas, et candida pectora rumpit.
Volvitur Euryalus leto, pulchrosque per artus

Diane! entends ma voix! que ma main raffermie
Dissipe sous ses coups cette foule ennemie;
Viens de mon javelot guider le vol heureux! »
Il dit: de tout l'effort de son bras vigoureux
Le trait part, fend les airs, siffle dans l'ombre obscure,
Rencontre, atteint Sulmon d'une large blessure:
Sur le trait qui se brise il tombe, et de son flanc
La vie en longs sanglots s'échappe avec son sang.
On regarde par-tout, on s'étonne, on se trouble:
D'audace et de vigueur l'adroit Nisus redouble;
Et, du haut de son front, par sa main balancé
Un trait non moins fatal à Tagus est lancé:
De l'une à l'autre tempe, en traversant la tête,
Dans le cerveau fumant le trait mortel s'arrête.
Furieux, incertain d'où sont partis ces coups,
Volscens ne sait sur qui doit tomber son courroux:
« Eh bien, de ces deux morts tu porteras la peine. »
Soudain s'abandonnant au courroux qui l'entraîne,
Il fond sur Euryale. A cet aspect affreux,
Égaré, hors de lui, son ami malheureux
Ne peut plus supporter sa pénible contrainte;
Il se montre, il s'écrie, enhardi par la crainte:
« Moi, c'est moi! sur moi seul il faut porter vos coups;
Cet enfant n'a rien fait, n'a rien pu contre vous;
Arrêtez! me voici, voici votre victime;
Épargnez l'innocence et punissez le crime.
Hélas! il aima trop un ami malheureux;
Voilà tout son forfait; j'en atteste les dieux. »
Durant ce vain discours, par la lance mortelle
Déja frappé de mort Euryale chancelle;

It cruor, inque humeros cervix collapsa recumbit (7).
Purpureus veluti quum flos, succisus aratro,
Languescit moriens; lassove papavera collo
Demisere caput, pluvia quum forte gravantur.
At Nisus ruit in medios, solumque per omnis
Volscentem petit, in solo Volscente moratur.
Quem circum glomerati hostes hinc comminus atque hinc
Proturbant: instat non secius, ac rotat ensem
Fulmineum; donec Rutuli clamantis in ore
Condidit adverso, et moriens animam abstulit hosti.
Tum super exanimum sese projecit amicum
Confossus, placidaque ibi demum morte quievit.

Fortunati ambo! si quid mea carmina possunt,
Nulla dies umquam memori vos eximet ævo,
Dum domus Æneæ Capitoli inmobile saxum
Adcolet, imperiumque pater Romanus habebit.

Victores præda Rutuli spoliisque potiti,
Volscentem exanimum flentes in castra ferebant.
Nec minor in castris luctus, Rhamnete reperto

Il tombe : un sang vermeil rougit ce corps charmant ;
Il succombe, et son cou, penché languissamment,
Laisse sur son beau sein tomber sa jeune tête :
Tel languit un pavot couché par la tempête ;
Tel meurt, avant le temps sur la terre couché,
Un lis que la charrue en passant a touché.
Nisus court, Nisus vole, aussi prompt que l'orage ;
C'est Volscens que choisit, que demande sa rage.
On l'entoure, on s'oppose à ses transports fougueux :
Inutiles efforts ; le glaive furieux
Tourne rapidement dans sa main foudroyante :
Volscens pousse un grand cri ; dans sa bouche béante
Le fer étincelant plonge, et finit son sort.
Ainsi l'heureux Nisus donne et trouve la mort :
Percé presque à l'instant de la lance fatale,
Il se jette mourant sur son cher Euryale :
De son dernier regard cherche encor son ami ;
Meurt, et d'un long sommeil s'endort auprès de lui.

Couple heureux ! si mes vers vivent dans la mémoire,
Tant qu'à son roc divin enchaînant la victoire
L'immortel Capitole asservira les rois,
Tant que le sang d'Énée y prescrira des lois,
A ce touchant récit on trouvera des charmes,
Et le monde attendri vous donnera des larmes.

Le Rutule vainqueur, de dépouilles chargé,
Rapporte son butin et son chef égorgé,
Et baigne de ses pleurs un guerrier qu'il honore.
Mais le deuil dans le camp est plus affreux encore :

Exsangui, et primis una tot cæde peremtis,
Serranoque, Numaque; ingens concursus ad ipsa
Corpora, seminecesque viros, tepidaque recentem
Cæde locum, et pleno spumantes sanguine rivos.
Adgnoscunt spolia inter se, galeamque nitentem
Messapi, et multo phaleras sudore receptas.

Et jam prima novo spargebat lumine terras
Tithoni croceum linquens Aurora cubile;
Jam sole infuso, jam rebus luce retectis,
Turnus in arma viros, armis circumdatus ipse,
Suscitat, æratasque acies: in prælia cogit
Quisque suos, variisque acuunt rumoribus iras.
Quin ipsa adrectis, visu miserabile! in hastis
Præfigunt capita, et multo clamore sequuntur,
Euryali et Nisi.

Æneadæ duri murorum in parte sinistra
Opposuere aciem, nam dextera cingitur amni,
Ingentisque tenent fossas, et turribus altis
Stant mœsti: simul ora virum præfixa movebant,
Nota nimis miseris, atroque fluentia tabo.
Interea pavidam volitans pennata per urbem

Rhamnès et Serranus, leurs membres palpitants,
Les lits de leur massacre encor tout dégouttants,
Ces longs ruisseaux de sang, monument de carnage,
D'une nuit désastreuse épouvantable image;
Enfin tant de héros à-la-fois moissonnés,
Attachent tristement leurs regards consternés.
Ailleurs on s'applaudit, on revoit avec joie
Le butin reconquis sur les héros de Troie;
Ce casque, les harnois qu'arracha l'ennemi
A Rhamnès expirant, à Messape endormi.
Mais déja, se jouant dans les airs qu'elle dore,
Des bras du vieux Tithon sortoit la jeune Aurore,
Et, dans l'air répandant ses premières lueurs,
Rendoit à l'univers la vie et les couleurs.
Turnus l'a devancée : en son ardeur extrême
Il arme ses soldats, il s'est armé lui-même;
Chacun a pris son rang : de sa noble valeur
Chacun à ses guerriers a transmis la chaleur.
Au bout d'un fer sanglant à leurs yeux on étale
Les fronts décolorés de Nisus, d'Euryale :
Déplorable trophée, effroyable débris,
Que leur barbare joie insulte par des cris.
Les Troyens toutefois, ranimant leur vaillance,
Sur la gauche du camp redoublent leur défense;
Le fleuve ceint la droite : aux postes menacés
Une foule nombreuse investit les fossés;
D'autres, du haut des tours, sur les piques sanglantes
Contemplent à regret ces têtes dégouttantes,
Que voudroient vainement méconnoître leurs yeux.
Cependant la déesse aux regards curieux,

Nuntia Fama ruit, matrisque adlabitur auris
Euryali: at subitus miseræ calor ossa reliquit;
Excussi manibus radii, revolutaque pensa:
Evolat infelix, et femineo ululatu,
Scissa comam, muros amens atque agmina cursu
Prima petit: non illa virum, non illa pericli,
Telorumque memor; cœlum dehinc questibus implet:

« Hunc ego te, Euryale, adspicio? tune, illa senectæ
Sera meæ requies, potuisti linquere solam,
Crudelis? nec te, sub tanta pericula missum,
Adfari extremum miseræ data copia matri?

Heu! terra ignota, canibus date præda Latinis,
Alitibusque jaces! nec te, tua funera, mater
Produxi, pressive oculos, aut volnera lavi,
Veste tegens; tibi quam noctes festina diesque
Urgebam, et tela curas solabar anilis!
Quo sequar? aut quæ nunc artus, avolsaque membra,
Et funus lacerum tellus habet? Hoc mihi de te,

A la bouche indiscrète, à la course légère,
D'Euryale immolé vient accabler la mère.
Soudain, sans mouvement, sans chaleur et sans voix,
Elle tombe : l'aiguille échappe de ses doigts,
Et le lin déroulé fuit de sa main tremblante.
Tout-à-coup, ranimant sa force languissante,
Se meurtrissant le sein, arrachant ses cheveux,
Malheureuse, elle part avec des cris affreux;
Fend les rangs des soldats, vole au haut des murailles.
La pudeur, le danger, l'appareil des batailles,
Sa douleur brave tout; puis élevant la voix :
« Euryale ! Euryale ! est-ce toi que je vois,
Toi le dernier espoir de ma triste vieillesse?
Cruel ! as-tu bien pu délaisser ma foiblesse,
Me laisser seule ici sur des bords étrangers?
Eh quoi ! quand tu partois pour de si grands dangers,
Ta mère n'a donc pu t'exprimer ses alarmes,
Pour la dernière fois te baigner de ses larmes !
Hélas ! par les oiseaux, par les chiens dévoré,
Dans quelque affreux désert ton corps gît ignoré !
Ta malheureuse mère autour de ces murailles
N'a pu les yeux en pleurs suivre tes funérailles,
Ou laver ta blessure, ou te fermer les yeux !
En vain donc j'apprêtois ces tissus précieux,
Qui, le jour et la nuit hâtés par ma tendresse,
Consoloient ma douleur et charmoient ma vieillesse !
Où courir? où chercher ton malheureux débris,
Et tes lambeaux sanglants, et tes restes flétris?
O mort ! ô désespoir ! ô spectacle funeste !
O mon cher fils ! de toi voilà donc ce qui reste !

Nate, refers? hoc sum terraque marique secuta?
Figite me, si qua est pietas; in me omnia tela
Conjicite, o Rutuli; me primam absumite ferro.
Aut tu, magne pater divum, miserere, tuoque
Invisum hoc detrude caput sub Tartara telo,
Quando aliter nequeo crudelem abrumpere vitam.»

Hoc fletu concussi animi (8), mœstusque per omnis
It gemitus: torpent infractæ ad prælia vires.
Illam incendentem luctus Idæus et Actor,
Ilionei monitu, et multum lacrimantis Iuli,
Conripiunt, interque manus sub tecta reponunt.

At tuba terribilem sonitum procul ære canoro
Increpuit: sequitur clamor, cœlumque remugit.
Adcelerant, acta pariter testudine, Volsci,
Et fossas implere parant, ac vellere vallum.
Quærunt pars aditum, et scalis adscendere muros,
Qua rara est acies, interlucetque corona
Non tam spissa viris. Telorum effundere contra
Omne genus Teucri, ac duris detrudere contis,
Adsueti longo muros defendere bello.

Voilà ce qui devoit me payer tant de maux,
Mes courses, mes dangers sur la terre et les eaux!
Rutules, c'est à vous de finir ma misère:
Assassins de mon fils, exterminez sa mère;
Frappez! que ma douleur obtienne un prompt trépas!
J'invoque tous vos traits, j'implore tous vos bras!
Ou toi, grand Jupiter! par pitié prends ta foudre;
Que ce corps malheureux tombe réduit en poudre!
Oui, tonne, anéantis mes misérables jours,
Puisque enfin ma douleur n'a pu finir leur cours. »
Tout s'émeut, tout gémit à ce triste langage;
La pitié ralentit le plus ardent courage,
Leurs bras restent sans force: Ascagne, tout en pleurs,
Même en les partageant, redouble ses douleurs;
Et, touché du destin du fils et de la mère,
La fait porter mourante à son toit solitaire.
Mais la trompette sonne, et des cris menaçants
Se mêlent dans les airs à ses rauques accents:
Les Latins, vers les murs se frayant une route,
Joignent leurs boucliers en une épaisse voûte;
Déja leurs main s'apprête à combler les fossés,
De leur palis aigus vainement hérissés.
Aux lieux où, promettant des accès plus faciles,
Des soldats moins serrés s'éclaircissoient les files,
Ils tentent leur approche; et, l'échelle à la main,
Hasardent dans les airs un périlleux chemin.
Les Troyens, à leur tour, animent leur audace:
L'un repousse et défend, l'autre attaque et menace.
Instruits par un long siége à braver les assauts,
Les Troyens ont pour eux leurs antiques travaux:

Saxa quoque infesto volvebant pondere, si qua
Possent tectam aciem perrumpere: quum tamen omnes
Ferre juvat subter densa testudine casus.
Nec jam sufficiunt; nam, qua globus inminet ingens,
Inmanem Teucri molem volvuntque ruuntque,
Quæ stravit Rutulos late, armorumque resolvit
Tegmina: nec curant cæco contendere Marte
Amplius audaces Rutuli, sed pellere vallo
Missilibus certant.
Parte alia horrendus visu quassabat Etruscam
Pinum, et fumiferos infert Mezentius ignes.
At Messapus, equum domitor, Neptunia proles,
Rescindit vallum, et scalas in mœnia poscit.

Vos, o Calliope, precor, adspirate canenti;
Quas ibi tunc ferro strages, quæ funera Turnus
Ediderit; quem quisque virum demiserit Orco;
Et mecum ingentis oras evolvite belli:
Et meministis enim, divæ, et memorare potestis.

Tantôt de pieux aigus ils forment leur défense;
Tantôt, de leurs rochers roulant la masse immense
Sur l'épaisse tortue et ses mobiles toits,
De leurs larges éclats précipitent le poids.
Des boucliers unis l'airain impénétrable
Quelque temps en soutient le choc épouvantable;
Mais enfin ces secours sont rendus impuissants.
Aux lieux où les Latins deviennent plus pressants,
Avec peine roulé par les enfants de Troie,
Un énorme rocher en tombant les foudroie:
Enfonce, désunit leurs boucliers brisés,
Et tombe, en bondissant, sur leurs rangs écrasés.
Alors abandonnant ces abris infidèles,
Les Latins ont recours à des armes nouvelles;
Des orages de traits, de flèches et de dards,
Pour chasser les Troyens pleuvent sur leurs remparts.
Terrible par son air comme par sa vaillance,
Le feu, le fer en main, marche l'affreux Mézence;
Par le feu, par le fer il poursuit ses assauts;
Tandis que ce guerrier, enfant du dieu des eaux,
Messape, des remparts méditant l'escalade,
Arrache, foule aux pieds leur vaine palissade,
Et, plantant son échelle, ardent, audacieux,
Ressemble à ces géants qui menaçoient les cieux.
Vous, muses des héros, déesses de mémoire,
Vous qui savez garder et raconter leur gloire,
Venez; retracez-moi ces terribles assauts,
Et de ces grands combats déployez les tableaux.
Dites par quels exploits, par quel affreux carnage
L'indomptable Turnus signala son courage.

Turris erat vasto suspectu, et pontibus altis,
Opportuna loco, summis quam viribus omnes
Expugnare Itali, summaque evertere opum vi,
Certabant: Troes contra defendere saxis,
Perque cavas densi tela intorquere fenestras.

Princeps ardentem conjecit lampada Turnus,
Et flammam adfixit lateri, quæ plurima vento
Conripuit tabulas, et postibus hæsit adesis.
Turbati trepidare intus, frustraque malorum
Velle fugam (9): dum se glomerant, retroque residunt
In partem quæ peste caret; tum pondere turris
Procubuit subito, et cœlum tonat omne fragore.

Semineces ad terram, immani mole secuta,
Confixique suis telis, et pectora duro
Transfossi ligno, veniunt. Vix unus Helenor,
Et Lycus elapsi; quorum primævus Helenor,
Mæonio regi quem serva Licymnia furtim
Sustulerât, vetitisque ad Trojam miserat armis,

Une tour, élevée en étages nombreux,
Joignoit à ses hauts murs l'avantage des lieux;
Contre elle des Latins la force est rassemblée,
Pour elle des Troyens l'ardeur est redoublée,
Et, des profonds abris des remparts entr'ouverts,
D'une grêle de traits ils noircissent les airs.
De Turnus le premier la main impatiente
Fait voler sur la tour une torche fumante :
La flamme siffle, vole, et s'attache à ses flancs;
Le vent au loin la roule en tourbillons brûlants;
Sur ses ailes de feu sa fureur se déploie,
Et d'étage en étage elle poursuit sa proie.
Aux rapides progrès du vaste embrasement
Ses défenseurs troublés s'opposent vainement.
Tandis que, loin des murs que la flamme dévore,
Vers celui que les feux n'ont pas atteint encore
Leurs flots tumultueux se pressent à-la-fois;
Sous cette charge immense ajoutée à son poids,
La tour avec fracas éclate, croule et tombe.
Tout reste enseveli sous cette vaste tombe :
Les uns poussent des cris sous les toits embrasés;
Sous ses débris fumants d'autres sont écrasés;
Percés de bois aigus, ou de leur propre lance,
D'autres au pied des murs suivent sa chute immense.
Dans sa masse croulante ensemble enveloppés,
Hélénor et Lycus seuls se sont échappés;
Hélénor, qu'en secret l'esclave Licymnie
Fit naître des amours du roi de Méonie;
Lui-même, jeune esclave, armé malgré les lois,
Il courut des Troyens partager les exploits;

Ense levis nudo, parmaque inglorius alba.
Isque ubi se Turni media inter millia vidit,
Hinc acies atque hinc acies adstare Latinas;
Ut fera, quæ, densa venantum sæpta corona,
Contra tela furit, seseque haud nescia morti
Injicit, et saltu supra venabula fertur:
Haud aliter juvenis medios moriturus in hostis
Inruit; et, qua tela videt densissima, tendit.

At pedibus longe melior Lycus, inter et hostis,
Inter et arma, fuga muros tenet, altaque certat
Prendere tecta manu, sociumque adtingere dextras.

Quem Turnus, pariter cursu teloque secutus,
Increpat his victor: «Nostrasne evadere, demens,
Sperasti te posse manus?» Simul adripit ipsum
Pendentem, et magna muri cum parte revellit:
Qualis, ubi aut leporem, aut candenti corpore cycnum

N'ayant pour lui ni rang, ni titre, ni victoire,
Ses armes n'ont encor nulle marque de gloire,
Et son simple pavois, son glaive sans honneur,
Sans illustrer son nom, ont armé sa valeur.
Dans le camp ennemi son ardeur enfermée
S'étonne de se voir seule contre une armée.
Par-tout des traits, par-tout une enceinte de fer.
Pareil au léopard qui, menacé, mais fier,
Quand de ses ennemis les toiles l'emprisonnent,
Au-dessus des chasseurs, des pieux qui l'environnent,
D'un bond hardi s'élance; et, certain de son sort,
Appelle le danger et provoque la mort :
Tel frémit ce guerrier; tel il court, plein de rage,
Où les traits plus pressés irritent son courage.
Tandis qu'il a pour lui son intrépidité,
Devançant les éclairs par sa rapidité,
Parmi les traits, les feux, et cette foule immense,
Lycus, d'un pied léger, part, s'échappe et s'élance
Au rempart protecteur dont il est descendu.
Vers les bras des Troyens son bras est étendu;
Il cherche à les atteindre : inutile ressource!
Turnus, non moins léger, l'a suivi dans sa course;
Et déja l'approchant de sa terrible main :
« Misérable! à tes pieds tu te fiois en vain;
Pensois-tu m'échapper par ta fuite prudente? »
Il dit, saisit dans l'air sa tunique pendante,
Et des murs, qui déja lui montroient leurs abris,
Entraîne avec sa proie un immense débris.
Tel ce terrible oiseau qui porte le tonnerre
Par ses ongles tranchants enlève de la terre

Sustulit alta petens pedibus Jovis armiger uncis;
Quæsitum aut matri multis balatibus agnum
Martius a stabulis rapuit lupus. Undique clamor
Tollitur: invadunt, et fossas aggere complent;
Ardentes tædas alii ad fastigia jactant.

Ilioneus saxo atque ingenti fragmine montis
Lucetium, portæ subeuntem, ignisque ferentem;
Emathiona Liger, Corynæum sternit Asylas;
Hic jaculo bonus, hic longe fallente sagitta;
Ortygium Cæneus, victorem Cænea Turnus,
Turnus Itym, Cloniumque, Dioxippum, Promolumque,
Et Sagarim, et summis stantem pro turribus Idan;
Privernum Capys: hunc primo levis hasta Temillæ
Strinxerat: ille manum projecto tegmine demens
Ad volnus tulit; ergo alis adlapsa sagitta,
Et lævo adfixa est lateri manus, abditaque intus
Spiramenta animæ letali volnere rumpit.

Le cygne au blanc plumage, ou le lièvre peureux :
Tel du dieu des combats l'animal valeureux
Ravit un foible agneau qu'au vallon solitaire
Par de longs bêlements redemande sa mère.
On s'écrie, on s'élance, on comble les fossés ;
Au faîte des remparts des flambeaux sont lancés.
Du fier Lucétius l'audace pétulante
Avançoit, secouant une torche brûlante ;
Ilionée attend et le laisse approcher ;
Sur lui fond tout-à-coup un énorme rocher.
Asylas foule aux pieds Corynéus qui tombe ;
Attaqué par Liger, Émathion succombe :
De ce couple vainqueur l'un sait avec plus d'art
Guider un trait ailé, l'autre lancer un dard.
Ortygius périt par la main de Cénée ;
De Cénée à son tour la vie est moissonnée,
Turnus est son vainqueur ; Turnus immole Itys,
Dioxippe, Clonus, Promolus, Sagaris ;
Idas du haut des tours descend au sombre abîme.
Priverne est de Capys la sanglante victime :
De Témille d'abord le bras mal assuré
L'avoit percé d'un trait, ou plutôt effleuré ;
L'imprudent, pour porter sa main sur sa blessure,
Jette son bouclier : une flèche plus sûre,
Sur son aile légère élancée en sifflant,
Frappe, et perce sa main attachée à son flanc ;
Et, pénétrant plus loin, d'un même coup déchire
Les organes secrets par qui l'homme respire ;
Il tombe, perd son sang, pousse encore un soupir,
Et du dernier sommeil la mort vient l'assoupir.

Stabat in egregiis Arcentis filius armis,
Pictus acu chlamydem, et ferrugine clarus Ibera,
Insignis facie, genitor quem miserat Arcens,
Eductum Matris luco, Symæthia circum
Flumina; pinguis ubi et placabilis ara Palici.
Stridentem fundam, positis Mezentius hastis,
Ipse ter adducta circum caput egit habena;
Et media adversi liquefacto tempora plumbo
Diffidit, ac multa porrectum extendit arena.

Tum primum bello celerem intendisse sagittam
Dicitur, ante feras solitus terrere fugaces,
Ascanius, fortemque manu fudisse Numanum,
Cui Remulo cognomen erat; Turnique minorem
Germanam nuper thalamo sociatus habebat.
Is primam ante aciem, digna atque indigna relatu (10)
Vociferans, tumidusque novo præcordia regno
Ibat, et ingentem sese clamore ferebat:
« Non pudet obsidione iterum valloque teneri,
Bis capti Phryges, et Marti prætendere muros?
En, qui nostra sibi bello connubia poscunt!
Quis deus Italiam, quæ vos dementia adegit?

Un jeune fils d'Arcens, fier de sa riche armure,
Brillant par sa beauté, brillant par sa parure,
Que l'aiguille a brodée, où d'un sombre incarnat
La pourpre d'Ibérie étale encor l'éclat,
Naquit dans la forêt au dieu Mars consacrée,
Aux rives du Syméthe, où, sans cesse adorée,
Diane incessamment sur ses riches autels
Reçoit et les présents et les vœux des mortels;
Il brilloit au milieu des défenseurs de Troie:
Mézence à sa fureur destine cette proie,
Et, désarmant son bras de sa lance d'airain,
En cercle fait siffler la fronde dans sa main
Le plomb mortel l'atteint dans sa course brûlante;
Il tombe, et rend son ame à l'arène sanglante.
Jusqu'à ce jour Ascagne à la guerre des bois
Avoit borné l'honneur de ses jeunes exploits,
D'un plus noble triomphe obscur apprentissage;
Mais sa main aujourd'hui pour un plus digne usage
Tendit son arc fidèle, et le trait emporté
Du fougueux Numanus terrasse la fierté.
Allié de Turnus, fier de cette alliance,
Devant les premiers rangs sa superbe arrogance
Exhaloit sa fureur, et par d'indignes cris
Aux Troyens insultés prodiguoit les mépris:
« Les voilà ces guerriers, ces héros de Pergame,
Qui, le fer à la main, demandent une femme!
Pour la seconde fois prisonniers dans vos murs,
Croyez-vous aujourd'hui ces asiles plus sûrs?
Quel dessein, ou plutôt quelle aveugle folie,
Malheureux! vous a fait aborder l'Italie!

Non hic Atridæ, nec fandi fictor Ulixes.
Durum ab stirpe genus, natos ad flumina primum
Deferimus, sævoque gelu duramus et undis:
Venatu invigilant pueri, silvasque fatigant:
Flectere ludus equos, et spicula tendere cornu.

At patiens operum parvoque adsueta juventus
Aut rastris terram domat, aut quatit oppida bello.
Omne ævum ferro teritur; versaque juvencum
Terga fatigamus hasta: nec tarda senectus
Debilitat vires animi, mutatque vigorem.
Canitiem galea premimus; semperque recentis
Comportare juvat prædas, et vivere rapto.

Vobis picta croco et fulgenti murice vestis;
Desidiæ cordi; juvat indulgere choreis;
Et tunicæ manicas et habent redimicula mitræ.
O vere Phrygiæ, neque enim Phryges, ite per alta

Vous n'aurez pas affaire, en ces nouveaux combats,
A l'orateur Ulysse, à ce beau Ménélas,
Mais aux durs rejetons d'une race aguerrie.
A peine nos enfants arrivent à la vie,
D'un peuple vigoureux ces mâles nourrissons
Sont trempés dans les eaux, plongés dans les glaçons;
La nuit sur les frimas l'enfant attend sa proie,
La suit avec ardeur, la rapporte avec joie :
Déja sa main tend l'arc, dompte un coursier fougueux;
La peine est son plaisir, la fatigue ses jeux.
La jeunesse à son tour, sobre, laborieuse,
Tantôt des fiers combats revient victorieuse,
Tantôt soumet la terre à ses coutres tranchants :
Le fer guerrier nous suit dans les travaux des champs,
Et dans nos fortes mains des taureaux qu'elle presse
La lance belliqueuse excite la paresse.
Chez nous point de vieillards : et le sang et le cœur
Gardent jusqu'à la fin leur robuste vigueur;
Le casque couvre encor notre tête blanchie;
D'un butin tout récent chaque jour enrichie,
Notre table dédaigne un facile repas;
Plus doux par les dangers, payés par les combats,
Nos mets sont une proie, et nos biens des conquêtes.
Pour vous, usant vos jours en d'éternelles fêtes,
Dans la pourpre nourris, de myrtes couronnés,
Vous couvrez mollement vos bras efféminés.
Allez, vils Phrygiens, ou plutôt Phrygiennes;
Allez, au double son de vos flûtes troyennes,
Des cymbales d'airain, d'un buis mélodieux,
Fêter dans ses bosquets votre Mère des dieux :

Dindyma, ubi adsuetis biforem dat tibia cantum.
Tympana vos buxusque vocant Berecyntia Matris
Idææ: sinite arma viris, et cedite ferro. »

Talia jactantem dictis, ac dira canentem
Non tulit Ascanius; nervoque obversus equino
Intendit telum, diversaque brachia ducens
Constitit, ante Jovem supplex per vota precatus:
« Juppiter omnipotens, audacibus adnue cœptis:
Ipse tibi ad tua templa feram solemnia dona,
Et statuam ante aras aurata fronte juvencum
Candentem, pariterque caput cum matre ferentem,
Jam cornu petat et pedibus qui spargat arenam. »

Audiit et cœli genitor de parte serena
Intonuit lævum: sonat una fatifer arcus.
Effugit horrendum stridens adducta sagitta,
Perque caput Remuli venit, et cava tempora ferro
Trajicit. « I, verbis virtutem inlude superbis.
Bis capti Phryges hæc Rutulis responsa remittunt. »

Pour son riant Dindyme ou son vert Bérécynte
De nos pénibles camps quittez, quittez l'enceinte;
Et, par vos longs bonnets noués sous vos mentons,
Remplacez cet airain, trop pesant pour vos fronts;
Mais n'affectez jamais d'être ce que nous sommes.
Gardez les jeux pour vous; laissez la guerre aux hommes ».
Ces discours furieux, ces propos insultants,
Ascagne ne sauroit les souffrir plus long-temps.
Sur le crin d'un coursier qui courbe un arc docile,
En arrière amenant la flèche au vol agile,
Il roidit ses deux bras l'un de l'autre éloignés;
Et, prêt à venger seul les Troyens indignés,
« O Jupiter, dit-il, contre un brigand barbare
Seconde mon audace; et ma main te prépare
L'hommage d'un taureau fier de ses jeunes ans,
A la corne dorée, au front large, aux poils blancs,
Qui déja vigoureux, levant sa tête altière,
Sur le gazon natal marche égal à sa mère;
Frappe l'air de sa corne, et sous ses bonds fougueux
Disperse au loin l'arène en tourbillons poudreux. »
Il dit; et tout-à-coup le maître de la terre
A fait sous un ciel pur éclater son tonnerre.
Ascagne lance au but le trait audacieux;
L'arc en se détendant fait retentir les cieux;
Et le trait, plus bruyant, plus prompt que la tempête,
Déja de Numanus a traversé la tête.
« Insolent! dont l'audace insulte à des guerriers,
Reconnois ces Troyens par deux fois prisonniers:
C'est ainsi que répond la bravoure à l'outrage. »
Le modeste vainqueur n'en dit pas davantage:

Hoc tantum Ascanius. Teucri clamore sequuntur,
Lætitiaque fremunt, animosque ad sidera tollunt.

Ætheria tum forte plaga crinitus Apollo
Desuper Ausonias acies urbemque videbat,
Nube sedens; atque his victorem adfatur Iulum:
« Macte nova virtute, puer! sic itur ad astra,
Dis genite, et geniture deos: jure omnia bella
Gente sub Assaraci fato ventura resident:
Nec te Troja capit. » Simul hæc effatus, ab alto
Æthere se mittit, spirantis dimovet auras,
Ascaniumque petit: formam tum vertitur oris
Antiquum in Buten. Hic Dardanio Anchisæ
Armiger ante fuit, fidusque ad limina custos;
Tum comitem Ascanio pater addidit. Ibat Apollo
Omnia longævo similis, vocemque, coloremque,
Et crines albos, et sæva sonoribus arma;
Atque his ardentem dictis adfatur Iulum:

« Sit satis, Æneada, telis inpune Numanum
Oppetiisse tuis: primam hanc tibi magnus Apollo
Concedit laudem, et paribus non invidet armis.
Cetera parce, puer, bello. » Sic orsus Apollo
Mortalis medio adspectus sermone reliquit,
Et procul in tenuem ex oculis evanuit auram.

Tout le camp applaudit, et mille cris joyeux
D'Ascagne ont célébré l'essai victorieux;
Tous admirent Ascagne et sa valeur naissante.
Et cependant le dieu qui dans les eaux du Xanthe
Lave ses beaux cheveux, et du trône des airs
De ses vastes regards embrasse l'univers,
Tranquille, contemploit, assis sur un nuage,
Les deux camps ennemis et les champs du carnage.
« Enfant des dieux, dit-il, de qui naîtront des dieux,
Courage! c'est ainsi que l'on arrive aux cieux;
C'est ton sang, c'est ta race en prodiges féconde
Qui donnera la paix et le bonheur au monde:
Pergame étoit trop peu pour ton noble destin,
Et l'univers te doit un empire sans fin. »
A ces mots, il descend de la céleste plage,
Et l'air respectueux s'écarte à son passage;
Il marche vers Ascagne, il dépouille ses traits,
Il prend tous les déhors de l'antique Butès
Qui d'Anchise autrefois fut l'écuyer fidèle,
Et devant son palais vigilant sentinelle,
Mais que le chef troyen récompensa depuis
Par l'honorable emploi qui l'attache à son fils.
Le dieu brillant du jour emprunte sa figure,
Son teint, ses cheveux blancs, sa voix et son armure.
« Applaudis-toi, dit-il à son jeune rival,
Numanus a par toi reçu le coup fatal;
Moi-même je pourrois envier ta victoire:
Mais ce prélude heureux doit suffire à ta gloire;
Tu dois compte au destin de tes jours précieux. »
Il dit, et s'évapore, et disparoît aux yeux;

Adgnovere deum proceres divinaque tela
Dardanidæ, pharetramque fuga sensere sonantem.
Ergo avidum pugnæ dictis ac numine Phœbi
Ascanium prohibent: ipsi in certamina rursus
Subcedunt, animasque in aperta pericula mittunt.
It clamor totis per propugnacula muris:
Intendunt acris arcus, amentaque torquent([11]).
Sternitur omne solum telis: tum scuta cavæque
Dant sonitum flictu galeæ: pugna aspera surgit;
Quantus ab occasu veniens, pluvialibus Hædis,
Verberat imber humum; quam multa grandine nimbi
In vada præcipitant, quum Juppiter horridus austris
Torquet aquosam hiemem, et cœlo cava nubila rumpit.

Pandarus et Bitias, Idæo Alcanore creti,
Quos Jovis eduxit luco silvestris Iæra,
Abietibus juvenes patriis et montibus æquos,
Portam, quæ ducis imperio commissa, recludunt
Freti armis, ultroque invitant mœnibus hostem.
Ipsi intus dextra ac læva pro turribus adstant,
Armati ferro, et cristis capita alta corusci.
Quales aeriæ liquentia flumina circum,
Sive Padi ripis, Athesim seu propter amœnum,
Consurgunt geminæ quercus, intonsaque cœlo

Mais son casque divin, ses traits qui retentissent,
Tout décèle Apollon. Les Troyens obéissent;
Et, du jeune héros arrêtant la valeur,
Volent où les dangers appellent leur grand cœur.
Aussitôt on entend le long de leurs murailles
Courir les cris affreux, précurseurs des batailles.
Tous les arcs sont tendus: les traits fendent les airs,
Les cieux en sont noircis, les champs en sont couverts.
Là, doublant la vigueur de la main qui la lance,
La courroie, en sifflant, laisse échapper la lance;
On entend retentir et casque et bouclier,
L'acier avec fracas heurte contre l'acier.
Avec moins de fureur la saison orageuse
Épanche en noirs torrents la pluie impétueuse;
A coups moins redoublés, moins prompts et moins bruyants,
La grêle épaisse tombe et bondit dans les champs,
Quand le grand Jupiter, déchirant les nuages,
Fait partir la tempête, et siffler les orages.
  Pandare et Bitias, sauvages nourrissons
Des forêts d'Iéra que surpassent leurs fronts,
Tout-à-coup de leurs murs osent ouvrir les portes,
Et des Latins surpris défier les cohortes.
Du passage chacun protégeant un côté,
Au pied de chaque tour se place avec fierté;
Ils comptent sur leurs bras, sur leur terrible lance;
Un long panache ajoute à leur stature immense.
Tels près de l'Éridan, ou dans ces lieux si beaux
Que l'aimable Athésis arrose de ses eaux,
Autour d'eux déployant leurs ombres solennelles,
De deux chênes égaux les tiges fraternelles

Adtollunt capita, et sublimi vertice nutant.
Inrumpunt, aditus Rutuli ut videre patentis.
Continuo Quercens, et pulcher Aquicolus armis,
Et præceps animi Tmarus, et Mavortius Hæmon,
Agminibus totis aut versi terga dedere,
Aut ipso portæ posuere in limine vitam.
Tum magis increscunt animis discordibus iræ;
Et jam collecti Troes glomerantur eodem,
Et conferre manum et procurrere longius audent.

Ductori Turno diversa in parte furenti,
Turbantique viros, perfertur nuntius, hostem
Fervere cæde nova, et portas præbere patentis.
Deserit inceptum, atque inmani concitus ira
Dardaniam ruit ad portam fratresque superbos;
Et primum Antiphaten, is enim se primus agebat,
Thebana de matre nothum Sarpedonis alti,
Conjecto sternit jaculo: volat Itala cornus
Aera per tenerum, stomachoque infixa sub altum
Pectus abit; reddit specus atri volneris undam
Spumantem, et fixo ferrum in pulmone tepescit.
Tum Meropem atque Erymanta manu, tum sternit Aphidn
Tum Bitian ardentem oculis, animisque frementem,
Non jaculo, neque enim jaculo vitam ille dedisset;

S'élèvent à-la-fois, et balancent dans l'air
Leur front que n'a jamais déshonoré le fer.
Des Latins provoqués la foule immense vole;
C'est le mâle Quercens, le brillant Aquicole,
Et l'imprudent Tmarus, et le farouche Hémon;
Après eux introduite, une foule sans nom
A devant ces géants reculé d'épouvante,
Ou du seuil a mordu la poussière sanglante.
Le carnage s'accroît : déja les assiégés
Par ces premiers succès volent encouragés;
Leur nombre se grossit, leur ardeur les emporte;
Déja même plusieurs osent franchir la porte.
Dans ce moment, Turnus, poursuivant ses combats,
Semoit ailleurs l'effroi, l'horreur et le trépas :
Tout-à-coup il apprend que les Troyens sans crainte
De leurs murs aux Latins ne ferment plus l'enceinte;
Que, forts de leur audace, et de sang tout couverts,
Ils laissent leurs remparts insolemment ouverts.
Aussitôt la fureur dans ses regards éclate;
Il accourt, et d'abord il rencontre Antiphate,
Enfant d'une Thébaine et du grand Sarpédon :
Soudain son javelot vers ce fils d'Ilion
Part, atteint le guerrier dans sa course rapide.
Le sang coule à grands flots sous la pointe homicide;
Il meurt, et dans son sein le fer reste enfoncé.
Mérope perd la vie, Érymante est blessé,
Aphidénus succombe. Enfin sur son passage
Turnus voit accourir, l'œil enflammé de rage,
Un superbe géant, le puissant Bitias :
D'un simple dard alors il n'arme point son bras;

Sed magnum stridens contorta falarica venit,
Fulminis acta modo, quam nec duo taurea terga,
Nec duplici squama lorica fidelis et auro
Sustinuit: conlapsa ruunt inmania membra;
Dat tellus gemitum, et clypeum super intonat ingens.
Qualis in Euboico Baiarum litore quondam
Saxea pila cadit; magnis quam molibus ante
Constructam ponto jaciunt: sic illa ruinam
Prona trahit, penitusque vadis inlisa recumbit:
Miscent se maria, et nigræ adtolluntur arenæ.
Tum sonitu Prochyta alta tremit, durumque cubile
Inarime Jovis imperiis inposta Typhoeo.

Hic Mars armipotens animum viresque Latinis
Addidit, et stimulos acres sub pectore vertit;
Inmisitque fugam Teucris atrumque timorem.
Undique conveniunt, quoniam data copia pugnæ,
Bellatorque animos deus incidit.
Pandarus, ut fuso germanum corpore cernit,
Et quo sit fortuna loco, qui casus agat res,
Portam vi multa converso cardine torquet,
Obnixus latis humeris, multosque suorum
Mœnibus exclusos duro in certamine linquit:

Qu'eût fait un simple dard? mais une énorme lance
Qui de son bras nerveux part avec violence,
Plus prompte que l'éclair, suit son bruyant essor:
Vainement sa cuirasse et ses écailles d'or
Protégent le Troyen; il tombe sous ce foudre,
Et son corps gigantesque est couché dans la poudre.
Sous son énorme poids la campagne gémit;
Son bouclier résonne, et l'air au loin frémit.
Telle aux rives de Baie, antique enfant d'Eubée,
Dans le golfe de Cume avec fracas tombée,
Une masse de roc, qu'unit un dur ciment,
Ébranle au loin la rive en son noir fondement:
Inarime en frémit, et du géant Typhée
Presse d'un nouveau poids la poitrine étouffée;
L'air en tremble; la mer craint un second chaos,
Et de son vieux limon noircit au loin les flots.
Aussitôt Mars accourt, et sa fougueuse rage,
Ainsi que de la crainte, arbitre du courage,
Envoie au même instant, en dépit des destins,
Aux Troyens l'épouvante, et l'audace aux Latins;
Le dieu des combattants leur a soufflé sa flamme,
Et descend tout entier dans le fond de leur ame.
Sitôt que de son frère il a vu le trépas,
Les jeux de la fortune et le sort des combats,
Pandare, sur la porte où le carnage augmente,
Posant sa large épaule et sa masse pesante,
La pousse sur ses gonds avec de longs efforts:
Mais tandis que les siens, oubliés au dehors,
En vain à leurs remparts demandent un asile,
Les ennemis, en foule accourus dans la ville,

Ast alios secum includit recipitque ruentis;
Demens! qui Rutulum in medio non agmine regem
Viderit inrumpentem, ultroque ineluserit urbi,
Inmanem veluti pecora inter inertia tigrim.
Continuo nova lux oculis effulsit, et arma
Horrendum sonuere: tremunt in vertice cristæ
Sanguineæ, clypeoque micantia fulmina mittit.

Adgnoscunt faciem invisam atque inimania membra
Turbati subito Æneadæ. Tum Pandarus ingens
Emicat, et, mortis fraternæ fervidus ira,
Effatur: « Non hæc dotalis regia Amatæ,
Nec muris cohibet patriis media Ardea Turnum:
Castra inimica vides; nulla hinc exire potestas. »

Olli subridens sedato pectore Turnus:
« Incipe, si qua animo virtus, et consere dextram;
Hic etiam inventum Priamo narrabis Achillem. »
Dixerat: ille rudem nodis et cortice crudo
Intorquet summis adnixus viribus hastam.
Excepere auræ volnus; Saturnia Juno

Entrent à la faveur de ce trouble imprévu;
Pour comble de malheur, hélas! il n'a point vu,
Apportant avec lui l'effroi, les funérailles,
Turnus, l'affreux Turnus entrer dans leurs murailles,
Tel qu'un tigre au milieu d'un timide troupeau.
Il vient, il voit sa proie; alors un feu nouveau
Semble allumer ses yeux d'un regard plus terrible,
Son armure en marchant rend un son plus horrible:
Son panache sanglant s'agite dans les airs,
Et de son bouclier partent d'affreux éclairs.
Superbe, dans leur camp à peine il se présente,
A son air menaçant, à sa taille imposante,
Aux regards qu'a lancés son farouche dédain,
Les Troyens consternés l'ont reconnu soudain.
Pandare alors s'élance enflammé de colère:
« Il est temps de venger le meurtre de mon frère.
Regarde, lui dit-il; ici tu ne vois plus
Ou le palais d'Amate, ou la cour de Daunus;
C'est un camp ennemi: je t'y retiens, barbare!
Rien ne peut t'en sauver. » Au courroux de Pandare
Répondant froidement par un sourire amer:
« Eh bien, éprouvons donc ce courage si fier,
Dit Turnus. Va conter au père de Troïle,
Que la nouvelle Troie a son nouvel Achille:
Je saurai quel guerrier se mesure avec moi;
Viens, je t'attends. » Pandare, incapable d'effroi,
Lui lance, en redoublant et d'audace et de force,
Un bois noueux, couvert de son épaisse écorce.
Turnus échappe au trait, l'air seul en est blessé;
Il vole, et dans la porte il demeure enfoncé;

Detorsit veniens; portæque infigitur hasta.
« At non hoc telum, mea quod vi dextera versat,
Effugies; neque enim is teli nec volneris auctor. »
Sic ait, et sublatum alte consurgit in ensem,
Et mediam ferro gemina inter tempora frontem
Dividit, inpubesque inmani volnere malas.
Fit sonus; ingenti concussa est pondere tellus.
Conlapsos artus atque arma cruenta cerebro
Sternit humi moriens; atque illi partibus æquis
Huc caput atque illuc humero ex utroque pependit.

Diffugiunt versi trepida formidine Troes:
Et, si continuo victorem ea cura subisset,
Rumpere claustra manu, sociosque inmittere portis,
Ultimus ille dies bello gentique fuisset.
Sed furor ardentem cædisque insana cupido
Egit in adversos.
Principio Phalarim et subciso poplite Gygen
Excipit; hinc raptas fugientibus ingerit hastas
In tergum: Juno vires animumque ministrat.
Addit Halym comitem, et confixa Phegea parma;
Ignaros deinde, in muris Martemque cientis,
Alcandrumque, Haliumque, Noemonaque, Prytanimque:
Lyncea tendentem contra, sociosque vocantem,

Junon même en avoit détourné la blessure.
« J'attendois, dit Turnus, une attaque plus sûre :
Mais contre celui-ci ton effort sera vain;
L'arme est plus redoutable, et part d'une autre main. »
Il élève à ces mots sa redoutable épée.
La tête du géant en deux parts est coupée;
Son tronc démesuré retombe appesanti :
Sous son énorme poids la terre a retenti;
Et l'on voit, rejetant sa cervelle sanglante,
La tête en deux moitiés de deux côtés pendante.
Tout tremble à cet aspect, tout s'enfuit de terreur;
Et si du fier Turnus l'imprudente fureur
N'eût oublié d'ouvrir ou de briser les portes,
S'il eût su des Latins rassembler les cohortes;
Dans ce vaste tombeau de tous les Phrygiens
Ce jour eût vu finir la guerre et les Troyens :
Mais l'ardeur du combat, mais la soif du carnage,
Ont égaré ses sens, ont aveuglé sa rage.
Phalaris mord la poudre, et Gygès chancelant
A peine à se traîner sur un genou sanglant :
Il désarme, il poursuit la foule qui l'évite,
Et de leurs propres traits les atteint dans leur fuite;
Junon sert sa fureur. Halys n'échappe pas;
Phégée et son pavois sont percés par son bras.
D'autres Troyens, rangés le long de leurs murailles,
Occupés des assauts, ignoroient ces batailles.
Alcandre, Noémon, Halius, Prytanis,
A leurs compagnons morts sont bientôt réunis.
Intrépide au milieu de l'immense carnage,
Lyncée ose à Turnus opposer son courage,

Vibranti gladio connixus ab aggere dexter
Occupat; huic uno dejectum comminus ictu
Cum galea longe jacuit caput: inde ferarum
Vastatorem Amycum, quo non felicior alter
Ungere tela manu, ferrumque armare veneno;
Et Clytium Æoliden, et amicum Crethea musis;
Crethea musarum comitem, cui carmina semper
Et citharæ cordi, numerosque intendere nervis;
Semper equos, atque arma virum pugnasque canebat.

Tandem ductores, audita cæde suorum,
Conveniunt Teucri, Mnestheus acerque Serestus;
Palantisque vident socios, hostemque receptum.
Et Mnestheus: « Quo deinde fugam? quo tenditis? inquit.
Quos alios muros, quæ jam ultra mœnia habetis?
Unus homo, et vestris, o cives, undique sæptus
Aggeribus, tantas strages inpune per urbem
Ediderit? juvenum primos tot miserit Orco?
Non infelicis patriæ, veterumque deorum,
Et magni Æneæ segnes miseretque pudetque? »

Talibus adcensi firmantur, et agmine denso
Consistunt. Turnus paulatim excedere pugna,

Et de ses compagnons appelle le secours
Du sommet des remparts et du pied de leurs tours :
Le glaive étincelant, plus prompt que la tempête,
Bien loin, avec son casque, a fait voler sa tête.
Plus loin tombe Amycus, la terreur des forêts,
Savant dans l'art cruel d'empoisonner ses traits;
Clytius, fils d'Éole, et l'aimable Créthée,
Dont la lyre, toujours par les muses montée,
Charmoit l'ennui des camps; Créthée, ami des vers,
Dont le luth, dont la voix sur mille tons divers,
Chantoit Mars, les combats, les guerriers intrépides,
Et le char de la guerre et les coursiers rapides.
Enfin, au bruit lointain de ces mortels combats,
Et Mnesthée et Séreste accourent à grands pas.
Quel spectacle! Turnus au milieu de leur ville,
Et les Troyens forcés dans leur dernier asile!
Mnesthée alors, bouillant de honte et de courroux :
« Où fuyez-vous, Troyens? guerriers, où courez-vous?
Chassés de ces remparts, quel refuge vous reste?
Et qui donc a produit ce désordre funeste?
Un homme, un homme seul, dans vos murs prisonnier,
Turnus impunément, de son bras meurtrier,
Avec tant de héros égorgés sans défense,
Aura donc de l'état moissonné l'espérance!
Quoi! vos dieux, quoi! vos rois, flétris par ces affronts,
N'ont point touché vos cœurs, point fait rougir vos fronts!
Où sont donc ces Troyens jadis si magnanimes? »
Ce discours enhardit les cœurs pusillanimes :
Leur foule se rallie et revient sur ses pas.
Le héros, qu'à-la-fois accablent tant de bras,

Et fluvium petere, ac partem quæ cingitur amni.
Acrius hoc Teucri clamore incumbere magno,
Et glomerare manum: ceu sævum turba leonem
Quum telis premit infensis: at territus ille,
Asper, acerba tuens, retro redit; et neque terga
Ira dare aut virtus patitur; nec tendere contra,
Ille quidem hoc cupiens, potis est per tela virosque.
Haud aliter retro dubius vestigia Turnus
Inproperata refert, et mens exæstuat ira.
Quin etiam bis tum medios invaserat hostes;
Bis confusa fuga per muros agmina vertit.

Sed manus e castris propere coit omnis in unum.
Nec contra vires audet Saturnia Juno
Sufficere; aeriam cœlo nam Juppiter Irim
Demisit, germanæ haud mollia jussa ferentem:
Ni Turnus cedat Teucrorum mœnibus altis.
Ergo nec clypeo juvenis subsistere, tantum
Nec dextra valet, injectis sic undique telis
Obruitur. Strepit adsiduo cava tempora circum
Tinnitu galea, et saxis solida æra fatiscunt;
Discussæque jubæ capiti; nec sufficit umbo
Ictibus: ingeminant hastis et Troes et ipse
Fulmineus Mnestheus. Tum toto corpore sudor
Liquitur, et piceum, nec respirare potestas,
Flumen agit; fessos quatit acer anhelitus artus

Devant ses ennemis que l'espoir aiguillonne,
Recule jusqu'aux lieux que le fleuve environne :
Tous ils fondent sur lui, seul il combat contre eux.
Ainsi, quand de chasseurs un escadron nombreux
Entoure un fier lion, dans sa colère horrible,
Vaincu mais menaçant, effrayé mais terrible,
Retenu par la honte, écarté par la peur,
Il éprouve à-la-fois et répand la terreur :
Tel l'orgueilleux Turnus, qu'un fier courroux dévore,
En cédant aux Troyens les épouvante encore.
Trois fois, cédant au nombre, il recule à pas lents,
Et trois fois il revient sur les Troyens tremblants.
Mais le camp tout entier contre lui se rassemble ;
Turnus cède à la force, et Junon même tremble :
Elle craint, si Turnus, par elle encouragé,
N'abandonne le camp par ses mains ravagé,
D'irriter son époux, dont Iris elle-même
Vient de lui déclarer la volonté suprême.
Turnus ne songe plus lui-même à l'invoquer :
Ne pouvant se défendre, et n'osant attaquer,
De traits multipliés une horrible tempête
Retentit sur son corps, siffle autour de sa tête ;
Son bouclier d'airain lui-même a succombé,
Et de son front hautain son panache est tombé.
Point de paix, point de trêve ; acharné sur sa proie,
Le terrible Mnesthée à grands coups la foudroie.
Son bras languit ; son fer trahit ses vains efforts ;
La sueur en longs flots coule de tout son corps,
Sa bouche est haletante, et sa brûlante haleine
De ses flancs palpitants ne sort plus qu'avec peine.

Tum demum præceps saltu sese omnibus armis
In fluvium dedit: ille suo cum gurgite flavo
Adcepit venientem, ac mollibus extulit undis;
Et lætum sociis abluta cæde remisit.

Aussitôt, tout armé, cédant, mais en héros,
Dans le Tibre il s'élance; et le dieu dans ses flots,
Purifiant son corps souillé d'un long carnage,
Le porte mollement et le rend au rivage,
Où ses braves guerriers l'accueillent dans leurs bras,
Et sous leur noble chef revolent aux combats.

NOTES

DU LIVRE NEUVIÈME,

PAR M. MICHAUD.

Les passages les plus remarquables de ce neuvième livre sont la métamorphose des vaisseaux d'Énée en nymphes, l'épisode de Nisus et d'Euryale, et le combat de Turnus. La métamorphose des vaisseaux a été jugée invraisemblable et même ridicule par plusieurs critiques modernes. « L'imagination, ont-ils dit, se prête au changement d'une créature humaine en statue, en animal, en arbre même, « parcequ'elle peut suivre encore à travers leur nouvelle « enveloppe les premières formes des personnages métamorphosés; il leur reste une vie, un sentiment. Apollon « serre encore dans ses bras Daphné changée en laurier; les « sœurs de Phaéton, métamorphosées en peupliers, pleurent encore leur frère: mais lorsque d'une matière brute « et inanimée, dont la forme et la masse repoussent toute « idée d'organisation et de sentiment, on veut faire un être « vivant, une nymphe délicate et éloquente, l'imagination « se refuse au prodige, et n'y voit plus qu'une chimère absurde. » Telles sont les objections des critiques. On pourroit objecter encore, que les poëtes, dans leurs métamorphoses, ont pour but d'ennoblir les êtres dont ils célèbrent ainsi l'origine: un rossignol intéresse davantage quand on sait qu'il étoit autrefois la malheureuse Philomèle; on aime à croire que le tournesol, qui se dirige vers le soleil, fut autrefois cette sensible Clytie, qui s'étoit passionnée pour

Apollon. Mais, dans cette métamorphose de Virgile, l'origine des nymphes n'est ni illustre, ni intéressante; ces nymphes devoient sans doute rougir à la cour de Neptune de n'avoir été que d'informes vaisseaux avant d'être placées au rang des divinités. Nous nous contenterons de répondre à cette dernière objection que l'objet du poëte n'étoit pas d'ennoblir l'origine des nymphes, mais de célebrer les vaisseaux d'Énée; et rien n'étoit plus propre à en donner une grande idée que cette métamorphose. La première objection, qui est beaucoup plus raisonnable, n'est pas non plus sans réplique. Il est bien certain que la forme et la masse d'un vaisseau ne peuvent s'allier dans notre esprit avec l'idée d'une nymphe. De nos jours, on n'emploieroit pas impunément une pareille invention, et la raison en est bien simple; la navigation s'est perfectionnée, tout le monde a vu des vaisseaux, et personne ne se laisseroit aller aux illusions sur un pareil sujet: mais il n'en étoit pas de même dans la haute antiquité, où l'apparition d'un vaisseau devoit frapper les spectateurs d'étonnement. Lorsque les Argonautes parurent à l'embouchure de l'Ister, les habitants de ces contrées, dit Apollonius, prirent les vaisseaux pour des monstres sortis du sein de la mer; ils abandonnèrent leurs troupeaux, et s'enfuirent de toutes parts. Si on avoit dit à ces peuples étonnés que le navire Argo avoit été métamorphosé en étoile, il est probable qu'ils l'auroient cru; et cette fable s'étoit en effet accréditée dans l'ancienne Grèce. Virgile a donc pu de même métamorphoser les vaisseaux d'Énée en nymphes, et il rend cette métamorphose vraisemblable en ajoutant que son récit est puisé dans les plus anciennes traditions: *Prisca fides facto, sed fama perennis.* Virgile ne se contente pas de métamorphoser les vaisseaux, il fait parler les nymphes au dixième livre: ce dernier trait n'est pas plus invraisemblable que ce qui précède; dès qu'une fois ces vaisseaux sont devenus des nymphes, il n'est point étonnant que ces nymphes parlent comme les autres divi-

nités de la mer. Apollonius fait parler une poutre du navire Argo : cette fiction est beaucoup moins vraisemblable. Mais il faut se rappeler que cette poutre étoit un chêne de la forêt de Dodone, et que les chênes de cette forêt rendoient des oracles : ainsi les vaisseaux d'Énée étoient formés des chênes de la forêt de Cybèle ; ils avoient aussi quelque chose de merveilleux dans leur origine. Au reste, nous ne nous appuyons ici que des idées reçues dans l'antiquité, et nous convenons que de pareilles inventions seroient très ridicules chez les modernes : telle étoit sans doute la pensée de Voltaire, lorsqu'il disoit que, pour être la risée de ses contemporains, il suffiroit de répéter ce qu'on admire le plus chez les anciens. En général, il faut bien se garder de juger les chefs-d'œuvre de l'antiquité comme on juge ceux de son propre siècle. Pour apprécier justement le mérite des anciens, il ne suffit pas de consulter l'impression que leurs ouvrages font sur notre esprit, il faut examiner aussi l'impression qu'ils durent faire sur l'esprit de leurs contemporains.

Nous ne parlons ici que des fictions, que des évènements que l'imagination peut inventer, et que les progrès de la civilisation rendent plus ou moins vraisemblables chez les différents peuples et dans les différents âges. Il est une chose qui ne varie point : c'est la nature, ce sont les passions et les sentiments, et Virgile les a peints avec une fidélité qui nous étonne encore aujourd'hui comme elle étonna sans doute les Romains. Il est à présumer que celui qui connoissoit si bien le cœur humain connoissoit aussi les bornes de la vraisemblance ; et le poëte qui a fait l'épisode de Nisus et d'Euryale ne sauroit être accusé d'avoir violé les principes de la raison.

Ce dévouement de Nisus et d'Euryale n'est pas seulement un des plus beaux morceaux de l'*Énéide ;* il forme le plus bel épisode qu'ait jamais conçu la poésie épique chez les anciens et chez les modernes. Cet épisode est imité du dixième livre

de l'*Iliade*, mais combien l'imitation est au-dessus du modèle!

Dans l'*Iliade*, Diomède et Ulysse partent la nuit pour s'introduire dans le camp des Troyens, et pour surprendre les projets de l'ennemi; ils font un grand carnage parmi les troupes d'Hector, et ils reviennent emmenant avec eux les chevaux de Rhésus. Dans l'*Énéide*, ce sont deux jeunes guerriers qui se dévouent au salut des Troyens: leur motif est beaucoup plus noble que celui de Diomède et d'Ulysse. Tandis que ceux-ci vont épier l'ennemi dans les ténèbres, Nisus et Euryale sortent des murs pour aller avertir Énée du danger qui menace les siens; ils ne sont pas seulement le modèle du courage, ils sont encore un modèle de l'amitié la plus tendre et la plus généreuse; ils périssent tous les deux victimes de leur attachement héroïque. Ils sont embrassés en partant par le jeune Ascagne; ils emportent les vœux des chefs de l'armée; ils signalent leur courage par de nombreux exploits; ils succombent au milieu de leurs triomphes; et le désespoir d'une mère est le dernier trait de ce tableau touchant. Toutes ces sources d'intérêt ne se trouvent point dans Homère; et, après avoir lu l'épisode latin, on ne peut s'empêcher de dire de Virgile ce que Cicéron disoit des orateurs et des philosophes de Rome: *Nostri aut melius invenerunt, aut inventa a Græcis meliora fecerunt.*

Cet épisode est un petit drame auquel il ne manque que l'appareil de la représentation. Le lecteur connoît le lieu de la scène, le caractère, la qualité des personnages, et le motif qui les fait agir: voilà l'exposition. Vient ensuite le nœud de cette action tragique; les deux jeunes guerriers se sont fait un chemin dans le camp ennemi; le spectateur espère. Volscens survient, il reconnoît Nisus et Euryale; l'espérance est remplacée par les alarmes; mais les deux amis se confient à l'obscurité de la nuit et de la forêt; on espère encore de les voir échapper. Enfin Euryale, qui s'est égaré,

tombe entre les mains des Rutules; il ne reste plus d'espoir que dans le courage et le dévouement de Nisus; mais les coups qu'il porte causent la mort de son ami : Euryale expire, et Nisus est bientôt immolé auprès de lui. Le récit de cette action est presque tout entier dans la bouche des personnages : c'est tantôt Nisus, tantôt Euryale, tantôt sa mère qui paroissent sur la scène, et le poëte ne se montre qu'à la fin, comme pour applaudir au dévouement des deux amis, et transmettre leur nom à la postérité.

Turnus paroît dans ce neuvième livre avec beaucoup d'éclat, et quelques commentateurs l'ont reproché à Virgile. Nous croyons devoir rapporter ici ce que dit le père Le Bossu du caractère de Turnus. « Ce caractère, dit-il, est le même « que celui d'Achille, autant que le changement du dessin « et celui de la fable l'ont permis. C'est un jeune homme « furieux et passionné pour une fille qu'un rival lui veut « enlever; il ne songe qu'aux armes et à la guerre, sans se « mettre en peine si elle sera juste. Il est moins soldat et plus « général qu'Achille; mais ce général d'office s'oublie quel- « quefois pour faire le simple soldat : sans cela, il auroit « achevé la guerre dès le second jour, lorsque, étant entré « dans le camp d'Énée qu'il assiégeoit, sa fureur lui fit ou- « blier d'en tenir la porte ouverte aux siens comme il lui « eût été facile. Le caractère de Turnus a encore cette injus- « tice d'Achille qui, d'une querelle particulière, fait une « guerre générale. Cette guerre rend sa colère pernicieuse « aux deux partis, et plus au sien qu'à celui de son en- « nemi, et elle expose tant de milliers d'innocents pour « l'intérêt d'un seul. »

Nous développerons ailleurs quelques unes de ces observations; nous nous contenterons ici de faire remarquer que, si Turnus est un autre Achille, le poëte a soin de ne le faire paroître tel qu'en l'absence d'Énée. C'est là une adresse des plus heureuses, et l'on doit s'étonner qu'aucun des commentateurs n'en ait parlé. Ce neuvième livre est celui où

le jeune Ascagne joue le rôle le plus brillant, et en cela Virgile fait preuve du même jugement. Dans le premier livre, le fils d'Énée est transporté par Vénus dans l'île de Paphos; dans le quatrième et dans le septième, il est présenté comme un chasseur intrépide; dans ce neuvième livre, Énée est absent, Ascagne devient l'espérance des Troyens; sa sagesse brille dans les conseils, et son courage sur le champ de bataille.

(1) Ac veluti pleno lupus insidiatus ovili, etc.

Cette comparaison, comme la plupart de celles des anciens, n'a rien d'ingénieux et de brillant dans la pensée: le poëte le plus médiocre pourroit comparer Turnus attaquant les remparts des assiégés à un loup affamé qui rôde autour d'une bergerie; mais les expressions et les images que Virgile emploie ne peuvent appartenir qu'à un poëte du plus grand génie. Non seulement le loup tente un accès dans la bergerie, mais il frémit de rage, il brave l'orage et la tempête, *ventos perpessus et imbris:* ainsi Turnus brave les traits des ennemis. Tandis que le loup exerce au-dehors sa fureur, les agneaux reposent tranquillement sous leurs mères, et poussent de longs bêlements, *tuti sub matribus agni balatum exercent:* ainsi la jeunesse troyenne reste renfermée dans ses remparts, et se repose sur la prudence des chefs. En deux vers, le poëte expose deux scènes différentes, et fait voir tout à-la-fois ce qui se passe au-dedans et au-dehors du camp. Il revient ensuite au loup, image de Turnus, dont il caractérise la férocité et l'impuissance par ces mots admirables: *Ille, asper et improbus ira, sævit in absentes* (aveuglé par la colère, il s'acharne sur sa proie absente). Après cela, on pourroit croire que toutes les couleurs sont épuisées, et qu'il ne reste plus rien à dire au poëte; mais il trouve encore des expressions plus fortes, plus énergiques que les précédentes: rien n'égale la vigueur et la beauté de ces derniers traits du tableau, *Collecta fa-*

tigat edendi ex longo rabies, et siccæ sanguine fauces. Notre langue se refuse à exprimer ces images hardies; et c'est ici qu'il faut dire de Virgile ce que Virgile disoit d'Homère, « qu'il est plus difficile de lui arracher un vers que d'arra- « cher à Hercule sa massue. »

(2) Nisus ait: Dine hunc ardorem mentibus addunt,
Euryale? an sua cuique deus fit dira cupido?

Le Tasse, dans le douzième livre de la *Jérusalem délivrée*, a imité l'épisode de Nisus et d'Euryale. Tandis que la Nuit roule sur son char d'ébène, Clorinde s'occupe d'un grand projet, et elle se tourne vers Argant. « Depuis long-temps, « lui dit-elle, je ne sais quoi d'extraordinaire, de hardi, « roule dans mon ame inquiète, soit inspiration de Dieu, « soit erreur de l'homme qui se fait un dieu de son desir. « Vois ces flambeaux qui brillent hors du camp des enne- « mis; j'irai là, le fer dans une main, une torche dans l'au- « tre, et je mettrai le feu à la tour. » Argant sent à ces paroles l'aiguillon de l'honneur, et il veut accompagner l'héroïne dans son expédition glorieuse. Tous les deux ils se rendent auprès d'Aladin, qui les reçoit au milieu des plus sages de son conseil, approuve leur dessein, et donne de grands éloges à leur courage. Ils partent au milieu des ténèbres, pénètrent dans le camp ennemi, brûlent la tour qui menaçoit Solime. Poursuivis par les chrétiens, ils retournent vers la ville; Argant est reçu par les siens au milieu des acclamations; et, dans le tumulte de la mêlée, la porte est refermée sur Clorinde. L'héroïne combat seule; elle immole plusieurs chrétiens, et elle succombe enfin sous le fer de Tancrède, qui la reconnoît, et pleure sa victoire.

Tel est le sujet de l'épisode de Clorinde et d'Argant; plusieurs détails ont été copiés mot pour mot de Virgile, et c'est sans contredit ce qu'on trouve de mieux dans ce morceau. L'idée d'introduire une femme sur la scène, et de la

faire pénétrer la nuit dans le camp des chrétiens, s'écarte peut-être de la dignité du poëme épique. L'amour que le Tasse met dans le dénouement de son épisode, et qui produit un effet très dramatique, est un sentiment bien moins héroïque que l'amitié, et les lecteurs éclairés préféreront toujours les larmes de la mère d'Euryale aux larmes de Tancrède.

(3) . . . . . Pulcherrima primum
Di moresque dabunt vestri, etc.

Les deux amis, avant d'avoir eu dans le conseil l'avis du jeune Ascagne, reçoivent l'approbation d'un sage vieillard. Le vieil Alète exprime en cette occasion une grande maxime; mais elle est appliquée à l'action dont il s'agit, elle en est inséparable. Les maximes ainsi employées sont appelées par les commentateurs des *sentences déguisées*. Virgile ne les emploie presque jamais autrement, bien différent en cela de Lucain, de Sénèque et de quelques écrivains modernes.

(4) Immo ego vos, cui sola salus genitore reducto,
Excipit Ascanius, per magnos, Nise, Penates, etc.

Ces mots par lesquels commence le discours d'Iule, *immo ego vos*, marquent bien l'impatience qu'il a d'exprimer sa reconnoissance aux deux jeunes guerriers. Tout ce discours est pris dans la nature: quand on se trouve dans une situation embarrassante, on est prodigue de promesses; Iule offre tout ce qu'il a, il promet tout ce qu'il espère avoir. « Vous avez vu, s'écrie-t-il, le cheval que monte Turnus; ce « cheval, le bouclier du héros, son casque éclatant n'entre- « ront point dans le partage du butin: Nisus, ils seront le « prix de votre courage. » Dans le dixième livre de l'*Iliade*, Dolon demande à Hector les chevaux d'Achille; mais la promesse que fait le jeune Ascagne de donner le cheval de Turnus à celui qui lui rendra son père, a quelque chose de plus naïf et de plus attachant.

(5) . . . . . Genetrix, Priami de gente vetusta,
Est mihi, etc.

Euryale recommande sa tendre mère au fils d'Énée : d'un autre côté, Nisus auroit voulu se dévouer pour Euryale. Cette piété filiale et ce dévouement de l'amitié reviennent en quelque sorte dans toutes les scènes de cet épisode dramatique : le lecteur n'oublie point les paroles de Nisus, et il songe toujours à la mère d'Euryale. Cette exposition est un chef-d'œuvre de l'art.

La réponse que fait le jeune Ascagne à Euryale est pleine de sentiment et de vérité. Il avoit fait à Nisus les plus belles promesses, sans trop savoir s'il pourroit les tenir : son impatience de revoir son père l'emporte quelquefois au-delà des bornes; le lecteur sourit de son aimable naïveté. Mais, lorsque Euryale lui parle de sa mère, il répond à un langage connu de son cœur, et toutes ses expressions ont la justesse convenable.

(6) Euryalus phaleras Rhamnetis et aurea bullis
Cingula; Tiburti Remulo ditissimus olim
Quæ mittit dona, etc.

Euryale prend l'écharpe de Rhamnès. Cette circonstance caractérise très heureusement les goûts de l'imprudente jeunesse : cette écharpe de Rhamnès doit causer la mort des deux jeunes Troyens. On croira difficilement que quelques commentateurs aient trouvé dans cet ingénieux incident un motif pour mettre l'épisode d'Ulysse et de Diomède au-dessus de celui de Nisus et d'Euryale. « Les espions d'Homère, disent-ils, s'acquittèrent d'abord de leur mission; ce n'est qu'après avoir su le secret des ennemis que Diomède, ayant du temps de reste, enlève les chevaux du roi de Thrace; et, s'il tue des Troyens endormis, ce ne sont précisément que ceux qui ferment le passage aux chevaux. Quant à Nisus et à Euryale, ajoutent-ils, l'un est un jeune étourdi, et l'autre n'est guère prudent; ils s'amusent tous les deux à massacrer

des ennemis qui sont plongés dans le sommeil; ils se chargent de leurs dépouilles, et perdent ainsi mal-à-propos le temps qu'ils auroient dû employer à faire leur message. » Tous ces raisonnements ne prouvent rien, si ce n'est que Nisus et Euryale n'ont pas la prudence d'Ulysse, et personne ne doit en être étonné. Virgile a fait agir ces jeunes guerriers selon les passions de leur âge; il faut les juger sur la bonté poétique, et non pas sur la bonté morale de leur caractère. Nous convenons cependant que le carnage inutile que font Nisus et Euryale dans le camp ennemi contraste trop peut-être avec les sentiments tendres dont ils offrent le modèle. Ce léger défaut, qui pourroit être justifié par les mœurs anciennes, est le seul qu'on puisse reprocher raisonnablement à l'épisode de Virgile.

(7) Volvitur Euryalus leto, pulchrosque per artus
It cruor, inque humeros cervix conlapsa recumbit:
Purpureus veluti quum flos succisus aratro, etc.

Cette comparaison est plus ingénieuse que ne le sont ordinairement les comparaisons des anciens. L'idée en est évidemment prise de ces vers de Catulle:

Velut prati
Ultimi flos, præterennte postquam
Tactus aratro est.
Ad Furium et Aurelium, v. 22.

L'imitation de Virgile est gracieuse, mais elle n'a rien qui puisse remplacer le mot de *præterennte;* cette épithète se lie heureusement à l'idée morale de la comparaison; elle exprime à-la-fois la fragilité de la fleur et celle de la beauté. Cette fleur n'a point été renversée par des efforts combinés, mais par la charrue qui l'a touchée par hasard et en passant.

Cette comparaison nous en rappelle une autre de Catulle, qui est peut-être plus gracieuse encore : il compare

une jeune vierge à une fleur qui croît dans un jardin écarté, à l'abri des troupeaux et de la charrue :

> Ut flos in septis secreti nascitur horti,
> Ignotus pecori, nullo contusus aratro,
> Quem mulcent auræ, firmat sol, educat imber.
>
> *Épith. de Manlius et de Junie*, v. 38.

Ces trois vers charmants sont une idylle tout entière. Aucun poëte dans l'antiquité n'égale Virgile pour la grace; mais Catulle peut lui être comparé quelquefois avec avantage. Fénélon aimoit les poésies de Catulle : il disoit que les modernes n'auroient pas beaucoup perdu, si les poëtes élégiaques n'étoient pas venus jusqu'à nous; mais il auroit cependant regretté Catulle.

> (8) Hoc fletu concussi animi, mœstusque per omnes
> It gemitus, torpent infractæ ad prælia vires, etc.

Tous les cœurs se laissent attendrir par les larmes d'une mère; on voit bien dans ces vers l'ascendant de la douleur maternelle sur les ames les plus insensibles. Rien n'est plus touchant que ce tableau.

Parmi ce deuil général on ne remarque que les pleurs d'Ascagne; il n'eût pas été convenable de faire pleurer les autres guerriers. Cependant le jeune héros se montre au milieu de sa douleur avec toute la raison et toute la prudence d'un homme d'état. Il sait combien les larmes d'une mère peuvent amollir le courage des soldats, et il fait éloigner la mère d'Euryale, au moment où le combat va commencer : l'aspect des larmes maternelles ne s'allie point à l'image terrible des scènes de la guerre; Horace a dit : *bella matribus detestata.*

Lorsque la mère d'Euryale est rentrée sous son toit solitaire, la scène change; les passions guerrières reprennent leur place dans tous les cœurs; on passe subitement des

gémissements aux accents du clairon, des plaintes d'une femme aux cris menaçants des combats : on voit d'avance l'effet que le clairon va produire sur l'ame des guerriers et la soudaine fureur qui va s'emparer des esprits. Tout ce morceau est plein de vérité ; le propre du tumulte et du fracas est d'éteindre les sentiments tendres ; le bruit du tambour a souvent étouffé la voix de la pitié, et les larmes ne coulent point sur le champ de bataille.

Ces mots *hoc fletu concussi animi, illam incendentem luctus, multum lacrimantis Iuli*, présentent les images les plus expressives.

Il n'est pas inutile de remarquer ici que le poëte ralentit ou précipite son vers, selon les passions et les scènes qu'il décrit. Des syllabes moins sonores, moins rapides, sont employées pour exprimer le deuil des Troyens. Mais tout-à-coup la marche des vers devient prompte; l'oreille suffit à peine à la rapidité des dactyles qui expriment le bruit de la trompette guerrière.

(9) Turbati trepidare intus, frustraque malorum
Velle fugam : dum se glomerant, retroque residunt
In partem quæ peste caret, tum pondere turris
Procubuit subito, et cœlum tonat omne fragore.

La circonstance exprimée dans ces vers, inspire un véritable intérêt. On voit l'effroi des Troyens, on les voit se rassembler, se presser vers le côté qui n'est point encore embrasé, et trouver la mort en cherchant à l'éviter. On entend le fracas de la tour qui s'écroule, dans ce beau vers : *Procubuit subito, et cœlum tonat omne fragore.* Les Troyens, ensevelis sous les décombres de l'édifice qui leur servoit d'asile, présentent une image terrible et attendrissante; ce tableau est heureusement varié par la fuite d'Hélénor et de Lycus, qui seuls sortent vivants de cet immense tombeau, et périssent bientôt sous le fer des ennemis.

(10) Is primam ante aciem, digna atque indigna relatu
Vociferans, tumidusque novo præcordia regno,
Ibat, et ingentem sese clamore ferebat...

Ces vers peuvent nous révéler un des secrets de la versification latine; le verbe *ibat* est rejeté adroitement au troisième vers, après *tumidus vociferans.* « A la tête des assail-« lants, vomissant toutes sortes d'injures, et fier de son « alliance, *il marchoit.* » Ce mot *il marchoit*, renvoyé ainsi à la fin de la période, forme une chute heureuse; la phrase se relève ensuite avec éclat par ces mots, *et ingentem sese clamore ferebat.* Cette coupe savante, qui ne sembloit appartenir qu'à la langue latine, a été employée dans la poésie française par nos plus grands maîtres. Dans le *Lutrin :*

L'oiseau plein d'alégresse
Reconnoît à ce ton la voix de sa maîtresse,
Il la suit, et tous deux, d'un cours précipité,
De Paris à l'instant abordent la cité.

BOILEAU, *Lutrin*, ch. III.

Dans le récit de Théramène :

Il veut les rappeler, et sa voix les effraie;
Ils courent: tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.

RACINE, *Phèdre*, act. V, sc. VIII.

Nous pourrions citer un grand nombre d'autres exemples; mais ceux-ci nous paroissent suffisants pour faire connoître aux jeunes poëtes le parti qu'on peut tirer de notre langue.

Le discours de Numanus est un des morceaux les plus admirés du neuvième livre. « Ce n'est point aux Atrides, s'écrie-t-il, ni au fourbe Ulysse que vous avez affaire, mais à une nation chez laquelle la vigueur est héréditaire. » De là Virgile prend occasion de faire connoître le courage et les mœurs guerrières de l'ancienne Italie. On pourroit penser que le discours de Numanus est un peu trop long pour un guerrier sur le champ de bataille. Il est probable que

Virgile ne lui auroit point donné cette étendue, s'il n'avoit eu un excellent motif; il s'agit d'une victoire que va remporter le jeune Ascagne; il étoit convenable d'y faire arrêter l'attention du lecteur. Les qualités et les vertus militaires dont se vante si longuement et si poétiquement Numanus servent d'ailleurs à rehausser la gloire de son jeune vainqueur.

(11) It clamor totis per propugnacula muris:
Intendunt acres arcus, amentaque torquent.
Sternitur omne solum telis: tum scuta cavæque
Dant sonitum flictu galeæ: pugna aspera surgit.

Ce combat qui s'engage est un des passages de l'*Énéide*, auxquels, pour nous servir d'une expression de Pope, Homère a mis le feu. Le poëte grec n'a point de description plus rapide, plus vive, plus animée; rien n'égale la richesse de cette comparaison où le poëte représente, à l'approche d'une constellation orageuse, la tempête qui brise le sein des nuages, *eolo cava nubila rumpit*, il fait tomber la grêle et la pluie sur la terre et la mer: *Verberat imber humum; multa grandine nimbi; in vada præcipitant; torquet aquosam hiemem.* Toutes ces expressions, et sur-tout les dernières, donnent une idée parfaite de l'agitation et de la fureur des combats. Virgile a dans ce morceau plusieurs autres comparaisons; il ne les a pas toutes prises à Homère, et elles prouvent que le poëte latin étoit souvent plus heureux en suivant son propre génie, qu'en imitant les poëtes de la Grèce. La manière dont Turnus s'introduit dans le camp ennemi, et la frayeur des Troyens à son aspect, achèvent de peindre la confusion et le désordre de la bataille. Cette situation est d'un intérêt dramatique et conforme aux préceptes d'Aristote, qui recommande aux poëtes épiques d'employer quelquefois le mobile de la tragédie: elle est exprimée en quelques mots; et Virgile, qui a tout le feu d'Homère, l'emporte sur son rival par son énergique précision. On peut avec raison appliquer au chantre d'Énée ce

que Pline disoit de Timanthe, un des plus grands peintres de la Grèce : *Timanthi plurimum adfuit ingenii in omnibus operibus ejus ; intelligitur enim plus semper quam pingitur.*

Virgile, à la fin de ce neuvième livre, relève avec beaucoup d'art le caractère de Turnus, et il le relève ainsi dans le dessein de faire éclater davantage la gloire d'Énée, qui sera bientôt son vainqueur : le dieu Mars pousse lui-même le héros toscan ; Junon tremble pour lui ; et le dieu du Tibre le reçoit sur ses ondes pour le rendre à ses compagnons.

Virgile explique clairement qu'il a voulu donner à Turnus le caractère d'Achille; il chante les Troyens, et c'est une heureuse idée que d'avoir fait renaître en quelque sorte le fils de Thétis pour l'immoler aux mânes d'Ilion. Ce trait rappelle et réalise déja la prédiction de Jupiter dans le premier livre :

> Un jour, un jour viendra qu'en tous lieux triomphants,
> A la superbe Argos, à la fière Mycènes,
> Les fils d'Assaracus imposeront des chaînes ;
> Les enfants des vaincus, tout-puissants à leur tour,
> Aux enfants des vainqueurs commanderont un jour.

Le caractère d'Achille est le plus beau caractère de la poésie épique; et la ressemblance qu'il a avec Turnus a fait craindre, comme nous l'avons dit, que ce rival d'Énée ne fût plus intéressant que le héros même de l'*Énéide.* On auroit dû cependant se pénétrer de cette vérité, qu'un caractère épique est plus ou moins beau, selon qu'il est plus ou moins conforme au but que le poëte se propose. Dans l'*Iliade,* Achille est un héros plein de valeur; mais sa valeur tient essentiellement de la colère. Homère avoit à parler de la guerre, ou plutôt de la destruction de Troie, et la colère étoit une passion convenable au but qu'il s'étoit proposé. Virgile, au contraire, chante l'origine d'un empire; les passions furieuses ne convenoient ni à son sujet ni à son héros. La colère peut détruire une ville; mais elle ne

peut fonder un grand état. Ainsi le caractère d'Achille auroit paru déplacé dans le héros de l'*Énéide;* et Virgile a fait sagement de donner ce même caractère à Turnus, qu'il oppose au fondateur de Rome.

Virgile, en effet, comme on l'a vu, présente Turnus comme un guerrier furieux. A l'imitation d'Homère, il compare ce nouvel Achille au lion, et le lion est le symbole de la fureur. Horace nous apprend que, lorsque Prométhée forma l'homme de ce que chaque animal avoit de propre, ce qu'il emprunta du lion fut la colère.

Stace a voulu aussi donner à Tydée le caractère d'Achille; mais il n'a pas montré la même sagesse que Virgile dans son imitation. Il fait manger à son héros la tête de son ennemi (*), il lui fait boire le sang qui en jaillit, il lui fait fouiller jusqu'à la cervelle pour la dévorer, sans que ses compagnons puissent le calmer et lui arracher cette proie :

> Atque illum effracti perfusum tabe cerebri
> Aspicit (Pallas), et vivo scelerantem sanguine fauces;
> Nec comites auferre valent.
>
> *Theb.*, VIII, 762.

Toutes ces images sont dégoûtantes; ce caractère de Tydée est un caractère monstrueux. Celui de Turnus est pris tout entier dans la nature.

(*) Voyez le Dante, *Infern.*, cant. XXXII, 130.

> Non altrimenti Tideo si rose
> Le tempie a Menalippo, etc.

APPENDICE

AUX NOTES SUR LES LIVRES VII ET VIII

DE L'ÉNÉIDE.

ESSAI

SUR LES ORIGINES HISTORIQUES

DE L'ITALIE*.

Quis Latio antiquo fuerit status...
Æneid., VII, 28.

Il n'est guère possible de trouver de l'intérêt, de prendre un véritable plaisir à la lecture des six derniers livres de l'Énéide, sans une connoissance préliminaire de l'antique Italie, de l'origine et des mœurs de ses premiers habitants. Les savants qui se sont exercés jusqu'ici à débrouiller cette espèce de chaos, n'ont point apporté, selon Heyne, une critique assez judicieuse dans l'examen des traditions qu'ils ont adoptées, dans le choix des matériaux qu'ils ont employés. Il en résulte que le sujet reste encore à traiter : il l'essaie. Puissé-je être plus heureux, dit-il, et mettre du moins sur la voie les critiques plus habiles qui achèveront un jour ce que je n'aurai qu'ébauché.

Il faut observer d'abord que Virgile, dans cet exposé historique du Latium, ne remonte pas plus haut que la race des Aborigènes; quoique cependant il soit prouvé que les Sicules et les Ombriens avoient habité avant eux cette partie de l'Italie. Il faut également sa-

* Extrait et traduit de l'*Excursus IV* de Heyne, sur le livre VII de l'Énéide.

voir que, comme les peuplades sauvages de l'Amérique, ces Aborigènes, que nous appellerons bientôt Ausones, occupoient divers points de l'Italie, et se renfermoient dans les limites naturelles que leur assignoient les fleuves et les montagnes. Religion, rites sacrés, dieux domestiques, tout différoit et devoit différer entre eux: il y avoit néanmoins des croyances religieuses et des fables communes à des peuples sortis d'une commune origine. Le poëte a tiré un égal parti des documents historiques et des traditions fabuleuses: un nouvel ordre de choses se présente à lui; *rerumque novus mihi nascitur ordo*, s'écrie-t-il lui-même, frappé sans doute de la richesse de son sujet, considéré sous ces nouveaux rapports.

Mais quels étoient ces Aborigènes? Voici ce que de nombreuses et savantes recherches avoient donné de plus plausible au célèbre Heyne.

Les Aborigènes furent les plus anciens habitants de l'Italie, en ce sens, que c'est d'eux que date, à proprement parler, *l'origine* de la civilisation de cette contrée; et c'est ce qu'indique l'étymologie toute romaine du nom qui ne leur fut donné que postérieurement: car il est fort douteux qu'ils se soient ainsi nommés dans le principe. Ce nom lui-même ne tarda pas à se perdre, confondu avec celui de *Latins*, qui ne désigna d'abord que la portion de ce peuple qui étoit gouvernée par un roi, et ne s'étendit plus loin qu'avec la puissance des rois Albains. Mais Virgile a pu user ici du privilége de la poésie, franchir les temps, et supposer le Latium, à l'arrivée d'Énée, ce qu'il ne devint, en effet, que trois ou quatre siècles plus tard.

Il résulte du témoignage des anciens écrivains, tex-

tuellement cités par Denys d'Halicarnasse, que les premières traces du séjour et du nom des Aborigènes se retrouvoient dans les environs de Réate, au-delà du fleuve et du lac Vélinus, chez les Ombriens. Leur souvenir s'étoit encore conservé dans ces contrées, et jusqu'au littoral qu'ils avoient occupé dans la suite, lorsque Denys recueilloit sur les lieux mêmes ces précieux débris d'antiquités romaines.

L'extrême facilité d'envahir une contrée mal défendue par ses propres habitants, favorisa l'établissement des premiers étrangers qui vinrent chercher une nouvelle patrie en Italie; et les Pélasges ne firent bientôt qu'une nation avec les naturels du pays. Mais ces Pélasges eux-mêmes, que de doutes, que d'incertitudes sur leur origine, sur la date précise et les circonstances de leur passage en Italie? Le savant académicien de Gottingue admet comme plausible l'opinion qui fait descendre les Pélasges des montagnes de la Thrace dans la Grèce; selon lui, ils y introduisirent les caractères phéniciens, mais il n'en conclut pas pour cela qu'ils fussent Phéniciens d'origine. Ce qui paroît donc le plus sûr, au milieu de tant d'hypothèses et de conjectures plus ou moins fondées, c'est la fusion des Pélasges avec les Aborigènes, à une époque très reculée dans l'histoire. Quant au système de Denys d'Halicarnasse, qui ne voit que des Pélasges dans les Aborigènes, système adopté par Cuvier et par la plupart des critiques modernes, il est juste d'observer que l'historien grec le présente moins comme un fait que comme une conséquence de ce qu'il vient de dire, comparé à l'opinion des critiques qui rapportoient aux Grecs l'origine des Romains.

Presque tous les critiques s'accordent à reconnoître trois émigrations principales de colonies pélasgiques : la première sous la conduite d'Enotrus et de Peucetius, fils de Lycaon, sortit de l'Arcadie, et arriva en Italie dix-sept générations avant la guerre de Troie; la seconde eut lieu à l'époque de Deucalion; et la troisième fut dirigée par Évandre, et précéda de soixante ans la guerre de Troie. Il n'entre point dans notre plan de suivre ici l'itinéraire de ces différentes colonies, ni de discuter les opinions des savants à cet égard : nous nous bornons à rassembler les faits les plus authentiquement démontrés, et les plus capables de répandre la lumière sur les questions historiques qui se présentent dans ces derniers livres de l'Énéide.

D'après Denys d'Halicarnasse, Enotrus et les siens abordèrent au-dessus du promontoire *Iapygium*, ou selon M. Petit-Radel, de celui de *Palinure*. On se demande alors à quelle époque et de quelle manière, en partant de son point de débarquement, cette petite poignée de Pélasges a pu s'ouvrir un chemin jusqu'au centre de l'Italie qu'habitoient les Aborigènes, pour s'y établir avec eux ou les en chasser? Denys ne nous apprend rien de positif à cet égard : tout ce qui résulte de sa discussion, c'est la fusion des Pélasges avec les Aborigènes, d'après l'hypothèse que les Romains étoient Grecs d'origine, ou, ce qui paroît plus insoutenable encore, n'étoient qu'un seul et même peuple. Heyne pense au contraire que cette première colonie pélasgique (si toutefois elle exista jamais) n'eut absolument rien de commun avec les Aborigènes; mais qu'une vieille tradition, répandue dans la Grèce, prétendoit qu'un certain nombre de Pélasges étoient ve-

nus, sous la conduite d'Enotrus, fonder un établissement dans la basse Italie.

Il faut donc rapporter ce mélange des Pélasges et des Aborigènes, à la seconde colonie pélasgique, qui, chassée de la Thessalie, vint, sur la foi de l'oracle de Dodone, s'embarquer sur les côtes d'Épire, au temps de Deucalion, traversa le golfe Ionien, et fut poussée par la tempête jusque vers l'embouchure du Pô. Débarqués sur ce point, les uns s'y fixèrent, les autres s'avancèrent dans l'intérieur du pays, et après avoir successivement attaqué les Ombriens et les Aborigènes, firent alliance avec ces peuples, en reçurent une portion de territoire, se réunirent à leurs alliés; et leurs communs efforts contraignirent les Sicules à abandonner les deux rives du Tibre. Le nombre et les forces des Pélasges s'accrurent singulièrement: mais affligés dans la suite par divers fléaux, et agités par des dissensions domestiques, ils se séparèrent; ceux qui restèrent en petit nombre, dans l'établissement primitif, substituèrent insensiblement leur nom à celui des Aborigènes. Bientôt se joignirent à eux d'autres Pélasges, sortis de l'Arcadie sous la conduite d'Evandre; Hercule et d'autres chefs y amenèrent d'autres Grecs. Heyne ne doute donc point que la plus grande partie des Aborigènes qui habitoient l'Italie centrale, ne fussent Pélasges ou Hellènes d'origine, et qu'ils n'eussent emprunté une foule de choses de la langue et de la religion de ces mêmes peuples : ce qui justifie pleinement Virgile d'avoir si souvent rappelé, dans cette partie de son ouvrage, les usages religieux de la Grèce.

Il ne s'ensuit pas néanmoins, selon le même critique, qu'il faille donner aux Aborigènes une origine

toute pélasgique : de nombreuses probabilités semblent lui démontrer au contraire qu'ils faisoient partie des Ausones, répandus, sous différentes dénominations, dans une grande partie de l'Italie; et qui occupoient, sous celle d'Aborigènes, le territoire depuis le mont Circé jusqu'au Liris. Ce qui paroîtroit confirmer cette dernière conjecture, c'est que le nom de *Latins*, qui remplaça celui d'Aborigènes, s'étendit en effet dans ces mêmes contrées, tandis que les Ausones conservèrent le leur, dans la Campanie, et dans le reste de l'Italie inférieure, qu'ils continuèrent d'habiter. Des hommes de cette nation occupoient nécessairement l'intervalle entre les golfes Scylace et Larnétique, avant que les Pélasges énotriens vinssent s'en emparer. On retrouve encore les Ausones dans les *Opiques*, ou *Osques;* leur langue, qui étoit aussi celle des Aborigènes, a vraisemblablement donné naissance à la latine. D'autres Ausones donnèrent à l'Italie les *Sabins* et les *Aurunces;* mais par suite d'une grande révolution, opérée parmi ces peuples, les uns conservèrent l'aspérité de leur origine, tandis que les autres adoptèrent les arts et les institutions des colonies grecques. Thucydide et Denys s'accordent à dire que les Sicules, pour échapper à la poursuite des Opiques, passèrent en Sicile; avec cette différence cependant, que Thucydide semble avoir placé les Sicules dans l'Italie inférieure: c'est une conséquence de l'usage reçu par les anciens historiens grecs, qui ne désignoient par le nom d'Italie que la portion inférieure de cette contrée. Rien, au surplus, de moins surprenant que cette fréquente confusion de noms, lorsqu'il s'agit de peuples aussi étroitement rapprochés par les localités.

C'est donc de cette souche commune (les Ausones) que sortirent, suivant notre célèbre critique, les différents peuples d'Italie, connus depuis sous tant de noms divers, et confondus ici avec les Pélasges; ailleurs, avec les débris des Sicules, des Ombriens, etc. Par-tout cependant le nom *Ausonien* prévalut, et partout restèrent des traces non douteuses de cette origine commune. Les Sabins, par exemple, qui habitoient le territoire d'où les Ausones et les Aborigènes avoient chassé les Ombriens, passoient pour les plus anciens de cette même race. C'est à eux que rattachoient leur origine les Picentins, les Péligniens, les Marses, les Èques, les Herniques, et les Samnites. Des Samnites descendoient les Frentani, les Hirpiniens, les Lucaniens; et de ces derniers, les Brutiens. C'est également des Samnites que sortoient les Campaniens, qui, secondés des Étrusques, expulsèrent de leur territoire les Ausones et les Aurenciens, premiers habitants du pays.

Passons maintenant à ce que nous appellerons les *Mythes italiques*. Nous en avons dit assez jusqu'ici, pour mettre le lecteur en état de remonter à l'origine des Romains, et à celle de la langue latine, qui ne fut, selon Heyne et d'autres savants, qu'un dialecte de celle des Ausones, transmise d'abord aux Latins et aux Albains : dialecte qui se perfectionna avec le temps entre leurs mains, tandis que les autres peuples de race ausonienne conservèrent la rudesse première de leur langage. Avec leur langue, les peuples italiques recurent leurs doctrines mythologiques, conformes en plusieurs points à celles des Grecs, et particulières, sous d'autres rapports, au peuple qui les adoptoit. C'est ainsi qu'ils empruntèrent des Pélasges Jupiter, Junon, Minerve,

Vesta, Mars, etc. Mais la plupart de ces traditions furent nécessairement défigurées, les unes par des fables grossières et absurdes, les autres, par de monstrueuses superstitions : presque toutes, par un amalgame du vrai et du faux, qui dénaturoit à-la-fois et la fable et l'histoire.

L'estimable savant qui nous dirige dans nos recherches, assigne plusieurs causes probables des altérations qu'ont dû subir, en passant d'un peuple à un autre, ces diverses traditions historico-mythologiques. Virgile lui-même, trompé par des écrivains qui s'étoient plus d'une fois égarés dans ce chaos d'origines grecques et latines, se contredit souvent d'une manière tout-à-fait remarquable. C'est ainsi, par exemple, qu'après avoir donné pour aïeux au roi Latinus, Faunus, Picus et Saturne, il abandonne bientôt cette opinion, et lui compose une autre généalogie, à la tête de laquelle il place *Italus* et *Sabinus*. Le premier de ces noms rappeloit les Énotriens, que nous avons vus chasser les Ausones de leur territoire; et Sabinus indiquoit les Sabins, le peuple le plus ancien de la race des Ausones.

La plupart des écrivains postérieurs ayant mis au rang des faits historiques ce qui n'étoit, dans le principe, que de simples allégories, ont nécessairement jeté le trouble et la confusion dans l'histoire de ces temps reculés. Ainsi Saturne, Faune, Janus, donnés comme aïeux de Latinus, n'étoient autre chose que des noms symboliques, à la faveur desquels la vieille Italie cherchoit à s'expliquer les mystères de la nature, ou les vérités de la morale; et ces symboles, devenus avec le temps des êtres réels, des personnages historiques, acquirent une autorité durable aux sages in-

stitutions, et aux découvertes utiles qu'ils représentoient.

Une troisième cause d'incertitude et d'obscurité, fut ce que Heyne ne craint pas d'appeler la manie de chercher et de trouver par-tout une origine grecque. Il demeuroit constant que quelques colonies grecques avoient abordé en Italie : c'en fut assez pour en voir dans l'Italie entière; bientôt il n'y eut pas une ville, pas un bourg, qui ne fût redevable aux Grecs de sa fondation. Un point d'antiquité italique étoit-il douteux? on lui donnoit une interprétation grecque, et tout étoit expliqué; on éclaircissoit avec la même facilité tout ce que les institutions civiles ou les pratiques religieuses offroient d'obscur et d'incertain.

Cette ambition mal entendue de faire parade d'une érudition étrangère, fut celle des Romains les plus instruits. Qu'on ne s'étonne donc plus de voir dans Virgile les Étrusques descendre des Tyrrhéniens; les Sabins, des Lacédémoniens : de voir une colonie argienne fonder Tibur; un fils d'Agamemnon, Halésus, amener les Arunces du fond de la Campanie; et Aricie accueillir Hippolyte ressuscité (*).

Il en résulte qu'il n'existe presque point de mythologie latine, proprement dite. Le Saturne latin est le *Cronos* des Grecs : les Faunes, originaires du Latium et de l'Étrurie, furent confondus avec les Pans, les Sylvains, et les Silènes; les nymphes Camènes avec les Muses, etc. Autres temps, autres préjugés scientifiques : nous ne sommes pas très éloignés de l'époque où d'illustres savants retrouvoient, dans les lexiques hébreux, l'histoire tout entière de l'Italie primitive.

(*) Lib. VII, v. 672-723-761, sqq.

La quatrième et dernière cause alléguée par M. Heyne, est la fausseté ou l'ineptie des étymologies. Cette méthode d'expliquer, par leurs noms mêmes, certains usages de la vie civile ou religieuse, avoit été en usage parmi les Grecs; les Romains en abusèrent au point de n'en plus faire que des jeux de mots, et le plus souvent, ce que l'on a appelé depuis des calembours: Varron, Caton et Cicéron en citent de nombreux exemples. Quel tort un pareil abus des termes n'a-t-il pas fait, dans la suite, à l'histoire, et même à la fable! C'est ainsi qu'ayant une fois dérivé le nom du *Latium* du verbe *latere*, il a fallu imaginer la fuite de Saturne et sa retraite *cachée* en Italie: *Anna Perenna*, quoique bien évidemment l'une des divinités indigènes de l'Italie, fut métamorphosée en une sœur de Didon: Ardéa, capitale des Rutules, portoit le nom d'un oiseau de mer (*ardea*, *le héron*): c'en fut assez, pour supposer que l'oiseau de ce nom étoit sorti des cendres de cette ville. Un héros latin se nommoit *Virbius*: on vit en lui l'Hippolyte grec, redevenu homme une seconde fois, *bis vir*.

Ce qui contribua sur-tout à mêler tant de fables à l'histoire de l'ancienne Italie, ce fut le passage d'Hercule à travers cette contrée, lorsqu'il eut enlevé les troupeaux de Géryon; ce furent les courses d'Ulysse dans ces parages, et son débarquement en Italie. De là ce grand nombre de villes fondées par Hercule ou par ses descendants, et la race d'Ulysse ou de ses compagnons répandue sur presque tous les points de l'Italie. Les Ausoniens eux-mêmes passoient pour descendre d'un certain *Ausone*, fils d'Ulysse et de Circé, ou de Calypso. Xénagoras, cité par Denys d'Halicar-

nasse (*), raconte que trois autres fils d'Ulysse et de Circé, qu'il nomme *Romo*, *Antia* et *Ardea*, fondèrent trois villes qui portèrent leurs noms. Latinus étoit, suivant Hésiode (**), fils de Circé et d'Ulysse; et selon d'autres, de cette nymphe et de Télémaque. La fable même de Romulus et de Rémus, allaités par une louve, ne paroît pas au critique allemand avoir eu d'autre origine que le mot *ruma* ou *rumi*, qui signifioit anciennement *mamelle;* et dont quelques étymologistes tiroient le nom de la ville de *Rome*, que d'autres trouvoient dans le mot grec ῥώμη, *la force*, *le courage*. L'ignorance de l'étymologie véritable a dû jeter dans cette foule de conjectures, devenue par la suite le texte de tant de dissertations contradictoires, qui n'ont fait le plus souvent qu'épaissir encore le nuage où ces hautes antiquités se retranchent invinciblement contre l'impuissante avidité de nos recherches.

Je viens d'exposer, sans les altérer, sans chercher le moins du monde à les affoiblir, les opinions, ou plutôt les doutes, du savant commentateur de Virgile, sur les origines historiques de l'Italie. M. Heyne, en effet, ne donne guère que des probabilités, sur lesquelles il semble craindre le plus souvent d'asseoir un jugement. Mais ces conjectures deviennent des preuves, ces probabilités sont des presque certitudes historiques, dans l'ouvrage infiniment remarquable de M. Raoul-Rochette, sur l'itinéraire et l'établissement des *colonies grecques;* dans les recherches aussi neuves qu'intéressantes de notre honorable confrère à la bibliothèque Mazarine, M. Petit-Radel, sur les *Monuments cyclopéens* de la Grèce et de l'Italie; et notam-

(*) I, 72. — (**) *Theogon.*, 1011, 1013.

ment dans un excellent Mémoire *sur la véracité de Denys d'Halicarnasse*. Je ne suivrai point le savant académicien dans le détail des preuves qu'il apporte à l'appui de son opinion : elles me paroissent avoir ce degré de certitude, cette force d'évidence, qui ne laissent plus de place au scepticisme, et pourroient même dispenser d'un examen ultérieur. La véracité de l'historien des *Antiquités romaines* une fois bien constatée, relativement aux faits principaux, et sur les points les plus douteux, tout le reste s'explique et s'arrange de soi-même ; et l'on est forcé de voir et d'admirer dans Virgile, non seulement le prince des poëtes latins, mais l'un des Romains les plus savamment versés dans la connoissance des antiquités de son pays.

DISSERTATION

SUR

LE BOUCLIER D'ÉNÉE*.

Il n'y a jamais eu qu'une voix, ou plutôt qu'un cri d'admiration, sur les beautés de détail, semées avec une si riche profusion dans cette description du *Bouclier d'Énée*. Mais l'ensemble de cette vaste et belle composition; mais l'art admirable qui en rattache toutes les parties à une seule et même idée principale, ne paroissent pas avoir été également appréciés, parceque la critique ne s'étoit point encore occupée d'en faire sentir tout le prix et le mérite: en sorte que, comme le héros lui-même auquel ce magnifique présent étoit destiné, le plus grand nombre de lecteurs admiroit, sans pouvoir se rendre compte de son admiration: *rerum ignari imagine gaudent.* J'ai donc cru faire une chose utile aux lettres et agréable aux admirateurs de Virgile, en soumettant ce *Bouclier* fameux à un examen de détail; en recherchant, et en faisant connoître le but spécial que le poëte s'est proposé dans chaque tableau en particulier; et en examinant enfin si, mal-

* Traduite de l'anglais de W. Witehead.

gré l'incohérence apparente des diverses parties de cette grande machine poétique, il n'existe point entre elles un rapport secret, qui en fassse un tout complet et régulier.

Écoutons Virgile lui-même : il va nous apprendre que l'intention de Vulcain avoit été de représenter sur ce divin bouclier la série historique des principaux événements de l'histoire romaine depuis son origine :

> Illic res Italas, Romanorumque triumphos
> Fecerat ignipotens ; illic genus omne futuræ
> Stirpis ab Ascanio, pugnataque in ordine bella.
> *Æneid.*, VIII, 626.

Mais loin de s'appesantir sur chaque événement, il n'en prend que ce qui peut servir à-la-fois son dessein et ajouter aux beautés de son poëme. C'est donc le poëte, et non pas le dieu, que nous devons voir et suivre dans l'exécution de l'ouvrage. Son choix a-t-il toujours été bien judicieux? ce petit nombre de faits s'enchaînent-ils mutuellement avec assez de justesse et d'exactitude, pour produire un ensemble satisfaisant? voilà ce qu'il convient, et ce que je me propose d'examiner.

Je demanderai d'abord, si Virgile est toujours heureux dans le choix des circonstances qu'il détache de l'histoire romaine, pour les faire entrer dans son tableau. Il a certainement passé sous silence une foule de traits plus importants et moins fabuleux que ceux qu'il nous présente. La perfidie d'Annibal, le meurtre de Gracchus, la captivité du roi Persée, le triomphe de Scipion, etc., voilà certes des objets d'un intérêt bien supérieur à Coclès sur son pont, à Clélie au milieu du Tibre. Falloit-il moins d'art pour nous re-

présenter l'assassinat de Pompée que le supplice de Métius? Un semblable tableau eût-il moins flatté la famille impériale, qu'un Catilina dans le Tartare, qu'un Caton dans l'Élysée? Et combien d'autres sujets le génie d'un poëte romain n'eût-il pas trouvés dans l'histoire de son pays? Quelle suite de grands événements ne lui offroit-elle pas? Pourquoi donc Virgile se seroit-il privé de tant d'avantages, et obscurément renfermé dans les traditions incertaines des premiers siècles de Rome?

Je me contenterai de répondre, en général, que Virgile a fait, à la fin du sixième livre, ce que l'on sembleroit exiger qu'il fît ici. Déja les héros de Rome ont passé en revue sous nos yeux: déja le poëte a célébré tous ceux qui ont fait à son pays un immortel honneur; il ne s'est réservé, avec une prédilection marquée, que l'importante bataille d'Actium; il ne veut pas néanmoins laisser échapper une aussi belle occasion de rendre hommage à ses ancêtres. Il recueille, il rassemble avec un soin religieux tout ce qu'il a pu retrouver dans les ruines de l'ancienne Rome; il ramène sur la scène quelques uns de ses vieux héros, les place dans des circonstances diverses, et nous les montre dans des attitudes différentes.

Le but principal de l'Énéide (nous sommes forcés de l'avouer) étoit de flatter Auguste, de manière cependant que le nom romain partageât avec la famille Julienne l'immortalité que lui promettoit le poëme. Aussi n'est-il guère de circonstance un peu remarquable de l'histoire romaine qui ne trouve sa place dans l'Énéide: pas un personnage tant soit peu distingué, qui n'y figure d'une manière ou d'une autre. La haine

immortelle, qui devoit diviser un jour Rome et Carthage, se trouve intimement liée au tissu même de l'ouvrage; et l'art du poëte la fait naître long-temps avant les lieux destinés à lui servir de théâtre. Elle est la cause des revers qu'éprouve Énée; et Junon travaille à la défense de sa ville chérie, près de mille ans avant sa fondation. Un pareil sujet étoit trop vaste, pour se renfermer dans l'espace d'un bouclier: ce n'eût plus été que la miniature ou la simple esquisse d'un tableau qui exigeoit les plus larges dimensions.

Voilà donc Virgile pleinement justifié sur ce qu'il n'a pas fait; examinons maintenant comment il a exécuté ce qu'il devoit faire.

La scène s'ouvre par la naissance de Romulus, sans aucune mention des rois, successeurs d'Énée, jusqu'à cette époque. Ceux qui offrent soit en eux-mêmes, soit relativement au peuple romain, quelque particularité digne d'attention, tels que Sylvius, Procas, Capys, Numitor, nous ont été montrés dans les Champs-Élysées. Alcandre, Hélius, Noémon, Prytanis n'eussent été que de vains noms; et s'ils apparoissent encore dans l'histoire, ce n'est que comme les anneaux de la chaîne chronologique.

Le but du poëte, dans le sixième livre, étoit de faire voir à Énée chacun de ses descendants au comble de sa gloire: ici, son intention semble avoir été bien différente. C'est insensiblement, c'est par gradation, que Rome devoit s'élever au faîte de la puissance, et parvenir, malgré la foiblesse et l'obscurité de son origine, au point de force et de grandeur dont elle jouissoit alors sous César-Auguste. Dans le sixième livre, le fondateur de Rome se montre à nous dans tout l'é-

clat de sa maturité : à son aspect, Anchise s'écrie, dans une sorte d'enthousiasme :

> Viden' ut geminæ stant vertice cristæ,
> Et pater ipse suo superum jam signat honore!
> VI, 780.

Ici, c'est la fable de la louve; et le premier chef des maîtres du monde n'est encore qu'un malheureux enfant, abandonné sans secours et sans pitié.

> Fecerat et viridi fetam mavortis in antro
> Procubuisse lupam : geminos huic ubera circum
> Ludere pendentes pueros, et lambere matrem
> Impavidos : illam tereti cervice reflexam
> Mulcere alternos, et corpora fingere lingua.
> VIII, 630.

A côté de son fondateur, c'est Rome, aussi dans son enfance : mais le poëte nous la représente assistant à des jeux, afin de nous offrir, dans le même tableau, et son extrême pénurie d'habitants, et la manière dont elle accrut subitement sa population.

> Nec procul hinc Romam, et raptas sine more Sabinas
> Consessu caveæ, magnis Circensibus actis,
> Addiderat.
> Ibid., 635.

Ce n'est pas sans motif, que Virgile passe ici sous silence la circonstance de *l'asile*, ouvert par Romulus aux malfaiteurs. Notre poëte étoit trop habile, pour rattacher ainsi l'origine des premières familles de Rome à un ramas de brigands et d'assassins. Que de compliments il eût été forcé de retrancher de son poëme! En sa qualité de poëte satirique, Juvénal y

fait bien moins de cérémonies; et voici comment il apostrophe un patricien sans mérite, mais fort infatué de celui de ses ancêtres.

> Et tamen, ut longe repetas, longeque revolvas
> Nomen, ab infami gentem deducis Asylo :
> Majorum primus, quisquis fuit ille, tuorum,
> Aut pastor fuit, aut illud quod dicere nolo.
>
> Sat. VIII, 272.

Que les historiens fassent tout ce qu'ils peuvent pour pallier cette étrange origine; leur devoir est de ne rien déguiser : mais le poëte a pu sans inconvénient négliger une pareille circonstance. Je ne dois cependant pas dissimuler que dans un autre endroit du poëme (VIII, v. 342), il est question de cet *asile :*

> Hinc lucum ingentem, quem Romulus acer Asylum
> Rettulit.

Mais c'est dans une nomenclature purement topographique, où Virgile n'est tenu d'entrer, et n'entre en effet dans aucun détail.

Quant à l'enlèvement des Sabines, c'étoit un fait trop constant, trop matériel, si je peux m'exprimer ainsi; ses conséquences avoient été trop importantes, pour ne pas trouver place ici. La première fournit au poëte le tableau suivant :

> Subitoque novum consurgere bellum
> Romulidis, Tatioque seni, Curibusque severis.
>
> Ibid., 637.

Denys d'Halicarnasse, qui suppose et prête un motif secret à tous les événements, trouve dans celui-ci le

résultat d'un profond calcul politique; et l'on est volontiers de son avis, pour peu que l'on considère les heureux effets qu'il produisit. Il étoit bien probable qu'un pareil affront seroit d'abord vivement senti, mais que ce premier moment une fois passé, les intérêts de famille prendroient bientôt la place de la colère et du ressentiment. Mais, je l'avoue, j'aime mieux ne voir ici qu'une suite naturelle d'événements, amenés par un accident, que les résultats d'une politique beaucoup trop raffinée pour un siècle encore si grossier. C'est sous ce point de vue que j'ai toujours considéré l'histoire de Denys; c'est-à-dire comme un beau roman politique. Quoique fondée sur la vérité, ou du moins sur ce qui est reçu comme vrai, elle semble néanmoins, comme la Cyropédie de Xénophon, écrite plutôt pour instruire la postérité, que pour lui offrir le récit d'événements réellement arrivés. Machiavel a pris, dans ses *Discours* sur la première décade de Tite-Live, un bien meilleur moyen pour rendre utile la lecture de l'histoire romaine. Il a tiré des règles générales de politique des fautes, comme des sages opérations de ce gouvernement; et il a rendu justice à sa supériorité, sans se croire obligé pour cela de voir un Lycurgue dans chacun de ses membres.

Le poëte arrive ensuite à la conclusion de cette même guerre, et nous montre les deux peuples contractant une alliance, qui devient une époque remarquable dans l'histoire romaine.

> Post idem, inter se posito certamine, reges
> Armati Jovis ante aras, paterasque tenentes
> Stabant: et cæsa jungebant fœdera porca.
>
> Ibid., 639.

Aux formules, alors usitées en pareil cas, succède le supplice de l'infraction aux traités.

Le règne pacifique de Numa avoit été déja annoncé (VI, 809):

> Quis procul ille autem, ramis insignis olivæ, etc.

et son influence religieuse est suffisamment indiquée par les mots *sacra ferens*. Le caractère guerrier de Tullus s'y annonce également; mais la circonstance du supplice de Métius avoit été judicieusement écartée, et renvoyée à une autre place:

> Haud procul inde citæ Metium in diversa quadrigæ
> Distulerant (at tu dictis, Albane, maneres)
> Raptabatque viri mendacis viscera Tullus
> Per silvam, et sparsi rorabant sanguine vepres.
>
> VIII, 642.

C'étoit encore une période à distinguer dans l'histoire romaine: la réunion des Albains et des Romains en un seul et même corps de peuple.

Ancus Martius et Tarquin l'Ancien figurent assez dans le sixième livre, pour que Virgile n'en fît aucune mention dans le huitième. Mais comment la catastrophe de Servius Tullius, à qui Rome étoit redevable de ses meilleures institutions, a-t-elle été omise dans l'un et l'autre endroit de l'Énéide? Strada, dans son *Momus*, reproche à Virgile cette espèce d'oubli, et ne cherche pas à l'en justifier. Les commentateurs en donnent pour raison la bassesse même de l'extraction de Servius. Je l'avouerai: ce n'est pas sans peine que je me rends à cette raison, et je pense que Virgile en eût aussi aisément que moi trouvé une meilleure. Quoi-

que esclave par le sort des armes, la mère de Tullius étoit née princesse; et les grandes qualités de ce prince le mettoient certes de niveau avec le rang qu'il occupa si dignement.

> Ancilla natus trabeam et diadema Quirini,
> Et fasces meruit, etc.
>
> JUVEN., sat. VIII.

Mais il étoit apparemment convenu de ne point faire mention de lui; car Horace garde le même silence à son égard, dans la belle ode XII du livre premier, où le poëte passe en revue tous les grands personnages de Rome. Il fait cependant à Tullius l'honneur de le nommer dans une de ses satires, et reconnoît en lui un bon prince, quoiqu'il fût né bien loin du trône:

> Ante potestatem Tulli atque ignobile regnum, etc.

Tarquin le superbe, qui lui Succéda, est cité dans le sixième et dans le huitième livre, seulement par son nom, la première fois, et conjointement avec Tarquin l'Ancien:

> Vis, et Tarquinios reges, etc.

Mais il joue ici, et avec raison, un rôle plus important. Ce n'est certes pas pour ses qualités personnelles; mais ses vices mêmes donnèrent lieu au développement des plus grandes vertus; et c'est à lui que Rome fut redevable de ses premiers héros. Ce n'est point Tarquin, ce sont ses adversaires que le poëte célèbre; et c'est en ce sens qu'il faut entendre le *superbos Tarquini fasces* d'Horace, que quelques commentateurs rapportent à Tarquin l'Ancien, qui s'occupa en effet beaucoup de

relever la dignité royale, par l'appareil imposant de la représentation. Mais, considéré sous le point de vue que je présente, l'ensemble de la strophe indiquée offrira le plus beau contraste.

> Romulum post hos prius, an quietum
> Pompili regnum memorem, an superbos
> Tarquini fasces, dubito, an Catonis
> Nobile letum.

Mais revenons à Virgile. Le tyran vient d'être banni, et le poëte nous décrit la guerre qui fut la conséquence immédiate de ce bannissement.

> Nec non Tarquinium ejectum Porsenna jubebat
> Accipere, ingentique urbem obsidione premebat.
> VIII, 646.

Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'il ne s'arrête point ici sur les crimes de Tarquin: son objet n'est pas de peindre le vice, mais de mettre les belles actions dans leur plus beau jour. C'est ainsi que dans le tableau de Métius, Virgile nous montre plutôt le juste ressentiment de Tullus, que la perfidie du traître. Ce seul mot *ejectum* ne suffisoit-il pas d'ailleurs pour rappeler au lecteur romain tout ce qui avoit provoqué l'expulsion des Tarquins? A ce seul mot, l'assassinat de Servius, l'outrage fait à Lucrèce, se représentent à notre souvenir; et il est peu de descriptions, dans le cours du poëme, qui ne se rattachent à une foule de circonstances qu'elles n'expriment pas, mais qu'elles réveillent nécessairement dans l'esprit des lecteurs. Toute l'énergie de la liberté naissante respire dans le vers suivant:

> Æneadæ in ferrum pro libertate ruebant.

Lucain n'eût pas manqué de profiter de l'occasion, pour se perdre dans une longue suite de vers déclamatoires : un seul a suffi à Virgile, pour nous montrer l'esprit qui animoit alors les Romains, et l'énergie du courage qu'ils opposent à l'insolent *jubebat* de Porsenna. Il nous le peint ensuite indigné de la résistance qu'il éprouve, et menaçant de sa colère cette même vertu qui troubloit le rêve de sa toute-puissance.

> Illum indignanti similem, similemque minanti
> Adspiceres, etc.

Cette période de l'histoire romaine étoit trop importante, trop remarquable, pour échapper au pinceau de Virgile, puisqu'elle opéra, dans le gouvernement, une révolution aussi complète. Après la défaite du tyran domestique et de son arrogant allié, nous voyons le peuple romain déployer la même bravoure contre un ennemi étranger, qui se flattoit d'enchaîner ou de conquérir un peuple libre.

On est généralement d'accord, que ce fut moins la valeur de Manlius ou de Camille, que l'or de Rome, qui chassa les Gaulois : mais l'opinion populaire entroit mieux dans les intérêts de la poésie :

> In summo custos Tarpeiæ Manlius arcis
> Stabat pro templo, et Capitolia celsa tenebat.

Le Capitole étoit déja sans doute un édifice remarquable, au temps de Manlius, quoique bien loin encore de ce qu'il devint dans la suite, sous Sylla, Vespasien ou Domitien. Cependant Virgile, pour rendre le contraste encore plus frappant, se plaît à nous rappeler ici le chaume de Romulus :

> Romuleoque recens horrebat regia culmo.

Fidèle à son plan, qui étoit, comme je l'ai déja fait observer, d'opposer sans cesse les foibles et obscurs commencements de Rome, à son état actuel de force et de splendeur, le poëte se montre si jaloux de ne rien omettre de ce qui appartient aux antiquités historiques, qu'il n'oublie pas même les oies dont les cris jetèrent l'alarme parmi les sentinelles du Capitole.

> Atque hic auratis volitans argenteus anser
> Porticibus, Gallos in limine adesse canebat.
>
> VIII, 655.

Tout ce qui suit est revêtu des couleurs les plus poétiques, sans altérer néanmoins la fidélité de l'histoire; le costume des Gaulois, leur teint, leurs armes, tout est rendu avec la plus scrupuleuse fidélité.

> Galli per dumos aderant, arcemque tenebant,
> Defensi tenebris, et dono noctis opacæ.
> Aurea cæsaries illis atque aurea vestis:
> Virgatis lucent sagulis: tum lactea colla
> Auro innectuntur: duo quisque alpina coruscant
> Gæsa manu, scutis protecti corpora longis.
>
> Ibid, 657.

Voilà le dernier trait historique, retracé sur le bouclier, jusqu'à la bataille d'Actium. De l'époque de Tarquin à celle de Manlius, plus d'un héros avoit paru sur la scène; un plus grand nombre y avoit figuré depuis Manlius jusqu'à César-Auguste, et Virgile n'en fait aucune mention. Mais, en nous reportant au sixième livre, nous les retrouverons pour la plupart, présentés sous leurs propres noms, ou clairement désignés par leurs actions.

Passons maintenant à l'examen de ce que le poëte paroît s'être proposé dans cette description.

Le docteur Warburton a tiré de la descente d'Énée aux enfers, et de plusieurs autres endroits du poëme, un assez grand nombre de preuves du but politique de Virgile dans son Énéide. L'épisode qui nous occupe en ce moment suffiroit, ce me semble, pour confirmer l'opinion de notre savant. Pour peu que nous nous rappelions le petit nombre de faits historiques qui viennent de passer sous nos yeux, nous y trouverons un traité conclu avec la plus grande solennité; et l'infraction d'un autre punie de la manière la plus terrible. Nous avons également vu l'énergie de la liberté se déployer avec la même vigueur contre le tyran domestique, et contre l'ennemi du dehors. Ce n'est point sous le rapport de leurs qualités personnelles, c'est sous celui des services rendus à l'état, que les héros romains sont cités: les dissensions intestines, si souvent renouvelées entre les patriciens et les plébéiens, ne sont pas même indiquées ici, ni dans aucun autre endroit du poëme. Mais une preuve bien plus forte encore, en faveur de Warburton, c'est que cette esquisse politique eût semblé incomplète à Virgile, sans le sceau religieux qu'il a cru devoir lui imprimer, en supposant les sages institutions de Numa inspirées par le ciel.

Rome est à peine délivrée de la terreur des Gaulois, que des cérémonies religieuses expriment sa reconnoissance envers les dieux:

> Hic exsultantis Salios, nudosque Lupercos,
> Lanigerosque apices, et lapsa ancilia cœlo
> Extuderat.
>
> VIII, 663.

Les vers suivants ne sembleroient guère, au premier coup d'œil, qu'une simple formule de politesse, un compliment adressé aux dames romaines :

> Castæ ducebant sacra per urbem
> Pilentis matres in mollibus.

Mais il faut remarquer avec quelle adresse le compliment déguise ici la leçon que le poëte donne aux femmes, de respecter la religion de l'état, et d'en observer fidèlement les pratiques extérieures : voilà son véritable objet. Ce n'est pas sans intention non plus qu'il les honore de l'épithète *castæ :* c'est pour leur persuader que la profanation du lien conjugal est le plus grand fléau qui puisse affliger la société ; et que le plus sûr présage de la ruine d'un état, est le mépris, ou même la négligence de ce premier de tous les devoirs. Horace le dit expressément :

> Fœcunda culpæ sæcula nuptias
> Inquinavere, et genus et domos :
> Hoc fonte derivata clades
> In patriam populosque fluxit.

Si la religion est la condition nécessaire de l'existence politique d'un état, il n'est pas moins indispensable que cette religion trouve un appui dans la doctrine d'une vie future, et dans celle des peines ou des récompenses après la mort : aussi notre poëte législateur a-t-il son enfer pour les mauvais citoyens, son Élysée pour les bons.

> Hinc procul addit
> Tartareas etiam sedes, alta ostia Ditis :

Et scelerum pœnas, etc.

. . . . . .

Secretosque pios, his dantem jura Catonem.

Mais quel motif pouvoit avoir Virgile de replacer ici le Tartare et l'Élysée, après avoir consacré un livre tout entier à leur description? Il faut observer ici quels sont les personnages qu'il choisit, comme les plus propres à nous donner une idée juste des peines et des récompenses méritées dans une autre vie: c'est Catilina et le dernier Caton. Catilina, le plus fougueux conspirateur qui ait jamais médité la ruine de sa patrie; Caton, le plus pur, le plus illustre modèle que l'on puisse offrir au patriotisme : en un mot, le plus infame, et le plus respectable des hommes.

Parler de Catilina, dont Jules-César passoit pour avoir partagé les coupables desseins, et en parler dans un ouvrage évidemment écrit sous l'influence et la protection d'Auguste, étoit peut-être la manière la plus franche de réfuter cette calomnie. Quant à Caton, les commentateurs ne s'accordent pas sur celui des deux auquel s'adresse ici le compliment. Mais si le but du poëte a été celui que je lui suppose, il n'y a pas lieu à balancer un moment. Il n'y avoit rien d'injurieux pour la famille des Jules, dans l'éloge accordé à la fermeté héroïque de Caton: eux-mêmes convenoient alors qu'il ne s'étoit trompé que dans l'application, et qu'il n'avoit erré que par excès de vertu. Voici à-peu-près le langage de ceux qui vouloient flatter le nouvel ordre de choses: la corruption des mœurs, disoient-ils, et l'animosité des esprits avoient amené la république au point de ne plus pouvoir se passer de maître, et César étoit celui de tous qu'elle pouvoit le plus convenable

ment recevoir. Le docteur Middleton a établi une ingénieuse comparaison entre Caton, Cicéron et Atticus: il prétend que la sévérité des principes du premier n'étoit point en harmonie avec son siècle, ne convenoit nullement à ses contemporains; et je ne puis m'empêcher de croire que Virgile ait eu la même idée, d'après la place qu'il donne au sage d'Utique dans son Élysée. Ses principes en effet, quoique fondés sur la justice et la vertu, quoique bien dignes de l'éloge qu'il en fait, sembloient plus propres à un peuple de philosophes, plus faits pour les citoyens de Platon, que pour les descendants dégénérés de Romulus. Quelques commentateurs ineptes n'ont vu qu'une ironie dans le *piis dantem jura Catonem:* je n'y trouve qu'une justice d'autant plus sincèrement rendue, que le poëte ne se permet pas même une réflexion sur le tyran auquel Caton opposa une si belle résistance.

J'avoue que, considérés en eux-mêmes, ces mots *his dantem jura Catonem*, peuvent également s'appliquer aux lois sévères du censeur; mais j'aime mieux les rapporter au dernier Caton, et j'en ai donné les motifs. Je dois ajouter aussi que les raisons alléguées contre l'inconvenance de citer honorablement Caton ici, seroient bien plus fortes encore s'il s'agissoit de Pompée: et cependant nous le trouvons cité, et avec Jules-César lui-même, dans le sixième livre:

> Illæ autem, paribus quas fulgere cernis in armis,
> Concordes animæ nunc, etc.

Si l'on objecte que Pompée ne combattoit que pour lui et pour sa faction, tandis que Caton ne voyoit réellement que la patrie; et qu'un vrai patriote étoit un en-

nemi bien autrement dangereux pour César, qu'un citoyen équivoque : je répéterai ce que j'ai déja dit, que la vertu de Caton avoit mal choisi son temps. Concluons : jamais ces mots si mémorables, *Catonis nobile letum*, n'eussent figuré dans une ode d'Horace, si le poëte courtisan avoit cru faire, en s'exprimant ainsi, quelque chose de désagréable pour son patron.

Il ne nous reste plus que la bataille d'Actium, ce terrible et dernier choc, qui décida de l'empire du monde. C'étoit l'objet principal du poëte; c'est aussi celui sur lequel il s'est le plus étendu. Il s'est piqué, dans les autres descriptions, d'une concision telle, qu'il m'a laissé le soin de les développer. Il se proposoit sur-tout, comme je crois l'avoir prouvé, de poser d'abord les fondements de l'empire romain, et de laisser Auguste maître de l'univers. Heureusement pour le poëte, son maître pouvoit n'être considéré, dans cette lutte décisive, que comme le vengeur de Rome et de la liberté, contre un citoyen rebelle, aidé d'une force étrangère. Virgile a profité habilement de cette heureuse réunion de circonstances, pour introduire le sénat et le peuple, les déités tutélaires des grands et des petits intérêts, unissant leurs vœux communs pour le succès de l'entreprise d'Auguste. Il nous représente son héros, environné de ce concours de divinités; c'est Apollon lui-même, et Auguste aimoit à se reconnoître dans cet emblème.

> Hinc Augustus agens Italos in prælia Cæsar,
> Cum patribus, populoque, penatibus et magnis Dis
> Stans celsa in puppi : geminas cui tempora flammas
> Læta vomunt, patriumque aperitur vertice sidus.
>
> VIII, 6-8.

Agrippa a sa part du compliment :

> Parte alia, ventis et Dis Agrippa secundis,
> Arduus, agmen agens : cui belli insigne superbum
> Tempora navali fulgent rostrata corona.
> VIII, 683.

Nous décrit-il Antoine, même à la tête d'une nombreuse armée, c'est avec le ton de la moquerie, ou l'accent de l'indignation. S'il a vaincu, c'est par le secours des barbares ; et, pour comble de honte, c'est son indigne épouse qui donne le signal de la retraite. Ces seuls mots *Ægyptia conjux*, n'étoient qu'un sarcasme aux yeux des Romains, qui n'ignoroient pas que la mère des Gracques, Cornélie, avoit refusé d'épouser un Ptolémée, et avoit donné pour motif de son refus, que la veuve d'un sénateur romain ne pouvoit pas s'abaisser jusqu'au rôle de reine d'Égypte.

> Hinc ope barbarica, variisque Antonius armis,
> Victor, ab Auroræ populis et litore rubro
> Ægyptum, viresque Orientis, et ultima secum
> Bactra vehit ; sequiturque, nefas ! Ægyptia conjux.

Mais les deux flottes sont en présence : le combat va se donner. C'est là que le poëte déploie toute la puissance de son génie, toute la richesse de son style : c'est là que nous allons voir les dieux se ranger du parti d'Auguste, et les divinités de Rome combattre les monstres de l'Égypte.

> Una omnes ruere, ac totum spumare reductis
> Convolsum remis, rostrisque tridentibus æquor, etc.
> Ibid., 689.

La victoire ne balance pas un moment ; et c'est encore

Auguste, que Virgile va nous représenter dans la personne de la divinité qui met l'ennemi en fuite. Nous avons vu déja combien Auguste étoit jaloux de sa ressemblance avec ce dieu : pourquoi verrions-nous dans Apollon actiaque, autre chose qu'une allégorie flatteuse pour l'empereur?

> Actius hæc cernens arcum intendebat Apollo
> Desuper, etc.
>
> VIII, 704.

Le poëme se termine par le triple triomphe obtenu par Auguste; et il convient de remarquer que c'est dans le portique même du temple d'Apollon, que le prince reçoit les hommages de la terre.

> At Cæsar, triplici invectus romana triumpho
> Mœnia, etc.
>
> Ibid., 714.

Ce n'est point, en effet, d'Antoine seulement, c'est de l'univers entier que triomphe Auguste. Les Africains, les Scythes, les Morins; l'Euphrate, le Rhin, l'Araxe, se réunissent pour lui rendre hommage. Rome est au faîte de sa gloire, et le contraste le plus frappant, le plus sublime est parfaitement établi entre le commencement du poëme et sa conclusion, entre un enfant abandonné et le maître de l'univers. Les moyens à la faveur desquels Rome s'éleva successivement à ce comble surprenant de grandeur, sont suffisamment exposés dans ce qui précède. Circonscrite d'abord dans des limites étroites, nous l'avons vue s'étendre, se peupler, contracter des alliances, et assurer l'exécution des traités : nous l'avons vue braver

également et les ennemis du dehors, et les tyrans domestiques; nous avons vu enfin ses héros constamment animés par l'amour de la patrie, et un grand empire fondé sur les bases solides de la religion et des mœurs. En fut-il réellement ainsi à l'égard de Rome? Notre objet n'est pas de l'examiner: mais prenons le poëte au mot; et, quelque soit le point de grandeur où parvienne un état ainsi constitué, nous n'aurons aucun lieu d'en être surpris.

J'ai prouvé, je crois, comme je me l'étois proposé, que les diverses parties qui concourent à former ce bel ensemble, n'avoient point été abandonnées au hasard, mais choisies, et coordonnées par le poëte avec goût et jugement; et qu'en le considérant même comme supplément au sixième livre de l'Énéide, cet épisode a son but et son dessein particuliers.

Je n'ai pu m'empêcher, dans le cours des précédentes observations, de remarquer de combien de tableaux achevés le poëte fournissoit ici le sujet, ce qui m'a conduit à examiner s'il ne seroit pas possible de réunir ces divers sujets, de les disposer en forme de bouclier, et de faire en un mot pour Énée ce que Pope avoit fait pour Achille. J'ai essayé, et l'essai m'a si bien réussi, que je cherchois en vain comment cette idée n'étoit venue encore à personne, et comment les zélés défenseurs du poëte romain avoient négligé cette occasion de l'opposer avec avantage au poëte grec. Je n'en peux donner qu'une raison: la difficulté qui se présente dès les premiers vers:

Illic res Italas, etc.

Ce tableau général de l'histoire romaine, depuis Énée

jusqu'à César-Auguste, dut paroître infiniment trop vaste, pour se renfermer dans un cadre aussi étroit; et c'est ce qui fait dire à Pope que le bouclier de Virgile est bien plus compliqué, bien plus chargé de détails, que celui d'Homère. C'est une objection, j'en conviens; mais on peut y répondre par la distinction que j'ai faite au commencement de cette dissertation du bouclier de Vulcain et de celui de Virgile. J'avoue que celui du dieu ne pourroit pas fournir un tableau: mais je ne crains pas d'assurer que les divers sujets traités dans celui du poëte, peuvent se réunir sans peine, et de manière à former un bouclier complet. Ce ne sera pas, il est vrai, celui d'Énée; mais ce sera la copie fidèle des descriptions du poëte(*).

En prenant jusqu'à un certain point pour modèle le bouclier d'Achille, tel que Pope nous le représente, je tracerois d'abord deux cercles concentriques; le plus grand feroit la circonférence du bouclier, et je placerois le plus petit à une distance égale du centre et de la circonférence: l'espace renfermé entre le petit et le grand cercle, je le divise en douze compartiments, et en quatre, l'intervalle resté entre le centre et le plus petit cercle. Je consacre les douze premières divisions à l'histoire ancienne, et les quatre dernières à la bataille d'Actium.

Je suivrai, dans la description de chaque tableau, la méthode de Pope: j'indiquerai d'abord le sujet, par le texte même de l'auteur, auquel j'ajouterai les ob-

(*) Cette dissertation est accompagnée, dans l'original anglais, d'une gravure en taille-douce, représentant le bouclier d'Énée, dessiné d'après les descriptions du poëte, et partagé en autant de petits tableaux, qu'il y a de sujets indiqués.

servations nécessaires au développement du tableau, et à son parfait rapport avec le texte.

PREMIER TABLEAU.

Fecerat et viridi fetam Mavortis in antro
Procubuisse lupam, etc.

Là, du dieu des combats gît la louve fidèle;
Deux célestes jumeaux, qui sont nourris par elle,
Pendoient à sa mamelle, et jouoient sur son sein;
Déja, dans leurs regards, est écrit leur destin;
Nés dans l'antre de Mars, ils en ont le courage,
Ils sucent sans effroi leur nourrice sauvage:
Le dieu semble sourire aux fruits de son amour,
Elle, en se retournant, les flatte tour-à-tour;
Et, sur le double espoir de Rome encor naissante,
Promène mollement sa langue caressante.

Rien de plus pittoresque que cette description; je n'y voudrois ajouter qu'une circonstance: le Tibre, qui sembleroit couler au-devant de l'antre de Mars: quelques roseaux, plantés sur ses bords, seroient le seul ornement que je voudrois lui prêter.

DEUXIÈME TABLEAU.

Nec procul hinc Romam, et raptas sine more Sabinas
Consessu caveæ, magnis Circensibus actis,
Addiderat, etc.

Ici l'on voit un Cirque et le peuple romain,
Des Sabines en pleurs l'involontaire hymen,
Et les deux rois armés, et les fatales guerres,
Dont ce rapt politique ensanglanta leurs terres.

L'état d'enfance où Rome étoit alors ne permet pas

de représenter autrement que par un tertre de gazon le théâtre de ces jeux. On ne laissera entrevoir qu'un petit nombre de places pour les spectateurs, afin de laisser plus d'espace pour les personnages principaux, les Sabines et leurs ravisseurs. Quelques cabanes, et des murailles grossières, indiqueront Rome dans l'éloignement.

TROISIÈME TABLEAU.

Subitoque novum consurgere bellum
Romulidis, etc.

Ici le poëte ne peint, ne décrit rien : il se contente de nous dire qu'une guerre s'éleva entre Romulus et Tatius, au sujet de l'enlèvement des Sabines. L'artiste reste donc maître de choisir la circonstance de cette guerre qu'il jugera la plus pittoresque : c'est le moment, selon moi, où les Sabines éplorées se précipitent entre les combattants. Ainsi ce tableau intermédiaire servira à lier entre eux le précédent, qui représente la cause de cette guerre, et le suivant, où la paix la termine heureusement.

QUATRIÈME TABLEAU.

Post idem, inter se posito certamine, reges
Armati, Jovis ante aram, etc.

Plus loin, des flots de vin, des flots de sang sacré,
Solennisent le nœud que la paix a serré, etc.

Le savant le plus versé dans la connoissance des antiquités, eût-il plus exactement décrit cette cérémonie,

et fourni au peintre de meilleurs documents? Romulus et Tatius sont debout, en armes, devant l'autel de Jupiter; chacun d'eux tient en main la coupe sacrée, et c'est comme rois et comme prêtres, qu'ils consomment le sacrifice. Ils ne frappent point, à la vérité, la victime; mais on peut la supposer égorgée au pied de l'autel.

CINQUIÈME TABLEAU.

> Haud procul inde citæ Metium in diversa quadrigæ
> Distulerant, etc.

> Ailleurs, de Métius c'étoit l'affreux supplice.
> Pour punir son forfait et son lâche artifice,
> A deux chars attelés quatre fougueux chevaux
> De ses membres rompus emportoient les lambeaux:
> Son sang au loin rougit les ronces dégouttantes.

Le poëte ne laisse rien à desirer ici, pour le tableau en général: une difficulté se présente néanmoins. Le mot *quadrigæ* peut signifier des chars attelés de quatre chevaux, et quelquefois aussi quatre chevaux sans char; et c'est dans ce dernier sens que l'ont pris tous ceux qui ont représenté le supplice de Métius. Tite-Live nous dit expressément que ce malheureux fut attaché à deux chars. Mais ce sont de ces circonstances sur lesquelles on peut, je crois, laisser à l'artiste toute sa liberté. Quant au rôle que le poëte fait jouer à Tullus,

> Raptabatque viri mendacis viscera Tullus
> Per silvam, etc.

peut-être a-t-il voulu dire seulement qu'il avoit spécifié

le genre du supplice, et qu'il fut présent à l'exécution.

Je ne puis quitter ce tableau, sans faire remarquer avec quelle exactitude l'unité de temps s'y trouve observée. Déja les chevaux avoient mis le coupable en pièces, *distulerant:* ils traînent maintenant à leur suite ses membres déchirés; et les buissons voisins sont teints du sang de Métius. Les temps *imparfaits*, *raptabat*, *rorabant*, nous rendent spectateurs de la terrible exécution.

SIXIÈME TABLEAU.

Nec non Tarquinium ejectum Porsenna jubebat
Accipere, etc.

Plus loin, de Porsenna les fureurs insultantes
Pressent Rome assiégée, et du joug des Tarquins
Menacent de nouveau ces fiers républicains.
Les Romains à sa rage opposent leur audace, etc.

Pour rendre ici l'idée du poëte, il faudroit, ce me semble représenter Porsenna à la tête de son armée, menaçant insolemment du geste les Romains, qui, du haut de leurs murailles, répondroient à ses menaces en agitant leurs épées.

SEPTIÈME TABLEAU.

Illum indignanti similem, similemque minanti
Adspiceres, etc.

On le voit, à son air, à son œil qui menace,
S'indigner qu'un seul homme, arrêtant ses drapeaux,
Brise le pont du Tibre et brave ses assauts.
Une femme, plus loin, égalant ce courage,
Rompt ses chaînes, s'élance, et s'échappe à la nage.

Voilà encore une belle attitude pour Porsenna. On peut le représenter debout, aux bords du Tibre, et lançant des regards de colère et d'indignation sur Coclès et sur Clélie. On verroit le premier sur le pont dont il défend courageusement l'accès, tandis que ses compagnons travaillent à le couper derrière lui : Clélie traverseroit le Tibre, avec d'autres jeunes Romaines, et à cheval, pour rappeler la statue équestre qui lui fut décernée.

HUITIÈME TABLEAU.

In summo custos Tarpeiæ Manlius arcis
Stabat pro templo, etc.

Sur le roc Tarpéien qu'illustra Romulus,
Devant le Capitole avançoit Manlius :
Le toit du fondateur dont le Romain s'honore,
De son chaume récent se hérissoit encore, etc.

Ici le poëte nous fournit à-la-fois et le fond et presque toutes les couleurs du tableau : un roc sauvage, hérissé de buissons, à travers lesquels les Gaulois se fraient une route : au sommet de ce roc s'éléve le Capitole ; placé devant la porte du temple, et couvert de ses armes, Manlius attend de pied ferme l'ennemi. Les oies voltigent autour de sa tête. Rome se découvre sur l'arrière-plan, et l'on doit distinguer sur-tout la chaumière qui fut le palais de Romulus.

NEUVIÈME TABLEAU.

Hic exsultantis Salios, nudosque Lupercos,
Lanigerosque apices, et lapsa ancilia cœlo
Extuderat.

Là, les prêtres voués au grand dieu de la guerre,
De leurs sauts cadencés font retentir la terre ;
Plus loin, du dieu des bois les prêtres vagabonds,
Le corps nu, s'agitoient et s'élançoient par bonds.

Ce tableau devra nous montrer les Saliens revêtus de courtes tuniques, serrées autour d'eux par de larges ceinturons, et le casque sur la tête. Ils dansent, en frappant sur le bouclier qui couvre leur bras gauche, avec la baguette que tient leur main droite. Les Luperques courent nus, et armés de longues courroies, pour en frapper ceux qui se trouvent sur leur passage. S'il s'agissoit de caractériser plus particulièrement les *anciles*, et les prêtres commis à leur garde, on verroit quelques uns de ces ministres, avec leur bonnet terminé en pointe par une houpe de laine, *lanigerosque apices:* le bouclier sacré sembleroit tomber du ciel, et sortir d'un nuage lumineux.

DIXIÈME TABLEAU.

Castæ ducebant sacra per urbem
Pilentis matres in mollibus.

L'art n'a point oublié. . . . . .
Ni ces chars suspendus, où des femmes pudiques
Conduisent l'appareil de nos fêtes publiques.

Les savants ne s'accordent point sur la forme de ces *pilenta* dans lesquels étoient portées les dames romaines : on pourroit, je crois, les représenter par des espèces de litières découvertes que des esclaves porteroient sur leurs épaules.

ONZIÈME TABLEAU.

Hinc procul addit
Tartareas etiam sedes, etc.

Là sur le bronze encor Vulcain vous dessina,
Noir séjour de l'enfer; et toi, Catilina,
Qu'une roche pendante incessamment menace,
Dont les filles du Styx épouvantent l'audace.

Quelle vigueur d'expression doit caractériser ici le personnage principal du tableau, Catilina! on peut le supposer suspendu par les mains au rocher qu'il s'efforce en vain de gravir, pour échapper aux supplices que les Furies vont lui faire subir. La hauteur du rocher lui fait désespérer d'en pouvoir atteindre la cime, et le jette dans les convulsions de la fureur et du désespoir, à l'aspect de ses bourreaux qui le poursuivent. Ixion, Sisyphe, le Phlégéton, etc., fourniront les accessoires du tableau.

DOUZIÈME TABLEAU.

Secretosque pios, his dantem jura Catonem.

Les justes ont leur place; à leur tête est Caton.

Un grave philosophe, dictant à un auditoire attentif les préceptes de la sagesse, remplira dignement ce douzième tableau.

TREIZIÈME TABLEAU.

In medio classes æratas, Actia bella,
Cernere erat, etc.

Parmi ces traits, formés par une main savante,
Se montroit de la mer une image mouvante;
Ses plaines étoient d'or, etc.

Le poëte est si exact, si minutieux même dans cette description, qu'il ne nous laisse presque rien à ajouter ici. Sur le premier plan, on distingue, d'un côté, le vaisseau d'Auguste; de l'autre, celui d'Antoine, et un peu plus loin, ceux d'Agrippa et de Cléopâtre. Chaque chef est debout sur son vaisseau. Le peintre aura soin de donner la forme antique aux vaisseaux; et aux personnages le costume de leur temps. Dans l'éloignement, le promontoire de Leucade.

QUATORZIÈME TABLEAU.

Una omnes ruere, ac totum spumare, reductis
Convolsum remis, rostrisque tridentibus æquor, etc.

Tous s'élancent ensemble, et l'airain des vaisseaux,
Et les bras des rameurs font bouillonner les eaux.
La mer à leur fureur ouvre un théâtre immense, etc.

Tout ce tableau est magnifique dans le poëte: mais la multitude d'objets qui le composent, en rendroit l'exécution prodigieusement difficile pour le peintre. Il faut qu'il se renferme dans la description d'un combat général sur mer, dans lequel cependant on doit pouvoir distinguer plusieurs détails. La figure principale et la plus rapprochée du spectateur, doit, je pense, être Cléopâtre frappant son sistre, pour animer ses soldats: les deux serpents sont déja enlacés dans son voile, qui flotte au gré des vents. Les dieux déclarés pour Auguste, Neptune, Vénus, et Minerve;

les monstres de l'Égypte, qui protégent Cléopâtre, seront placés au milieu des vaisseaux : tous seront armés de leurs lances et dans l'attitude de combattants. Au centre, Mars, la Discorde, et Bellone : les Furies planeront dans les airs. Il faut que l'on distingue sur quelques vaisseaux au moins, les tours dont parle Virgile : *turritis puppibus instant*. Le peintre pourroit même placer Minerve et Vénus sur les tours de l'un de ces vaisseaux, et nous montrer sur le devant du tableau, Neptune sortant des ondes, et menaçant l'ennemi de son trident.

QUINZIÈME TABLEAU.

Actius hæc cernens arcum intendebat Apollo
Desuper, etc.

Apollon les a vus de son temple divin ;
Le dieu saisit son arc, etc.

Sans être aussi chargée que la précédente, cette peinture n'est pas moins admirable : Cléopâtre en est encore le sujet principal. Elle doit occuper le centre du tableau, placée sur son vaisseau, et dans l'attitude que lui donne le poëte :

Ipsa videbatur ventis regina vocatis
Vela dare, etc.

D'un côté, Apollon sur le promontoire d'Actium, a déja bandé son arc, et dirige sa flèche sur la reine fugitive : de l'autre, le Nil, caractérisé par ses attributs,

De sa robe azurée ouvre les larges plis,

pour recevoir les vaincus : dans le fond, on voit la

flotte complétement en déroute, et fuyant épouvantée les menaces et la vengeance du dieu.

SEIZIÈME ET DERNIER TABLEAU.

At Cæsar triplici invectus romana triumpho
Mœnia, etc.

Auguste, conquérant et pacificateur,
Par trois fois a conduit son char triomphateur, etc.

Sévèrement asservie à l'unité de temps et de sujet, la peinture a dû choisir ici la circonstance principale de ce mémorable triomphe; et le poëte la lui avoit indiquée, dans ce beau vers,

Dona recognoscit populorum, aptatque superbis
Postibus.

Elle nous représentera donc Auguste assis sous le portique d'Apollon, et recevant les hommages des nations vaincues. Elles occupent le devant de la scène et vont successivement passer sous les yeux du vainqueur. La coutume, je ne l'ignore pas, étoit, dans ces sortes d'occasions, de porter en triomphe les images des fleuves et des divinités des peuples conquis: mais comme il seroit difficile de les distinguer dans la confusion de tant d'autres figures, le peintre pourra sans inconvénient personnifier allégoriquement le Rhin, l'Euphrate et l'Araxe, en leur donnant toutefois leurs attributs caractéristiques: des cornes seront le symbole du Rhin, *Rhenusque bicornis;* une palme désignera l'Euphrate; et l'Araxe, qui n'a point, que je sache, d'attribut particulier, s'appuiera sur les débris du pont que sa fureur a brisé: *pontem indignatus Araxes.*

Hæc inter tumidi late maris ibat imago
Aurea, etc.

Le peintre n'avoit qu'une manière de traduire ici le poëte : c'étoit de représenter la mer par une zone qui séparât les douze compartiments circulaires des quatre du milieu; d'y figurer des vagues, et d'y placer des dauphins qui se jouent sur les ondes :

Et circum argento clari delphines in orbem
Æquora verrebant caudis æstumque secabant.

Cette description (*) est très ingénieuse, sans doute; mais il est juste d'en réclamer l'idée première en faveur des lettres françaises, et de la rendre au savant académicien auquel elle appartient. Passionné pour Homère, qu'il avoit pris pour sujet de ses leçons au Collége de France, Jean Boivin avoit fait depuis longtemps pour le *bouclier d'Achille* (**), ce que le docteur anglais fait ici pour celui d'Énée. Entre autres objections dirigées contre Homère par l'ignorance et la mauvaise foi, les détracteurs du grand poëte lui opposoient l'impossibilité de renfermer dans l'espace d'un bouclier, le grand nombre de figures et de tableaux dont il compose celui d'Achille. Boivin répondit à l'objection, en faisant dessiner et graver un bouclier, qui rassembloit sans confusion, quoique dans un cadre assez étroit, tous les objets décrits par Homère. Ce travail ne fut point soumis d'abord à l'Académie des Inscriptions, dont Boivin étoit membre : ce n'est pas là sans doute qu'Homère avoit besoin d'être défendu; il

(*) Tout ce qui suit appartient au nouvel éditeur des œuvres de Delille.

(**) Sa dissertation parut en 1715.

étoit justifié d'avance devant un pareil tribunal : cependant quelques années après, le comte de Caylus reproduisit l'idée de son savant confrère, et en fit une application également heureuse au *bouclier d'Hercule*, attribué à Hésiode, et à celui que Virgile donne à son Énée (*). C'étoit servir à-la-fois et les lettres et les arts, et resserrer de nouveau les rapports si naturellement établis entre la Poésie et la Peinture, sa sœur; ce n'est pas la seule occasion où le crayon d'un artiste habile a prouvé, en les copiant fidèlement, que les grands poëtes ont toujours été de grands peintres.

Tous les critiques néanmoins ne se rendirent pas à ce genre de preuve, qui paroissoit sans réplique, puisqu'il mettoit la chose même sous les yeux. Le *bouclier d'Énée* sur-tout parut pécher contre la vraisemblance, contre toutes les règles de l'art; et le commentateur illustre de l'Iliade et de l'Énéide, le célèbre Heyne, se chargea de le démontrer d'une manière victorieuse : c'est l'objet de l'*Excursus* IV sur le VIIIe livre.

Tout en rendant justice au mérite de la dissertation anglaise, qu'il trouve ingénieuse, et trop ingénieuse peut-être (*nimis ingeniosa*), il craint qu'elle ne repose sur une idée trop gratuitement supposée dans le poëte : celle de nous offrir une histoire abrégée des grandes destinées de Rome, dans une série de faits choisis et rassemblés dans cette unique vue. Il falloit, selon lui, prouver d'abord deux choses : que telle avoit été en effet l'intention du poëte, et que les faits, ramenés sous les yeux du lecteur, avoient réellement fondé, accru et consolidé la puissance des Romains.

(*) Voyez le tome XXVII des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*.

L'exécution ne satisfait pas davantage notre savant critique, sous le rapport de l'art; et il n'accorde à Virgile aucune connoissance du dessin, de la peinture, ni de la gravure. Ce qui le prouve, ajoute-t-il, c'est cette foule d'objets que le poëte décrit, et que le pinceau ou le burin de l'artiste ne sauroit ni saisir, ni exprimer. Quelle idée, par exemple, peut-on supposer de l'art du dessin, à celui qui nous montre les dauphins se jouant entre eux sur une mer, qui est, pour le moment, le théâtre de l'un des plus affreux combats qui se soient jamais livrés? Heyne croit en pouvoir conclure que jamais Virgile n'a songé à faire ce qu'on suppose qu'il a fait; qu'il n'a eu pour objet dans cette composition, si riche de poésie, mais si étrangère à la peinture, que d'imiter Homère, et de flatter l'orgueil des Romains. Si l'art du peintre étoit entré pour quelque chose dans ses combinaisons, il se fût bien gardé de diviser son bouclier en autant de petits compartiments; il eût négligé la plupart des accessoires, et rapporté tous les autres au grand, à l'unique objet qu'il se proposoit, la bataille d'Actium. Ainsi l'*unité* eût été respectée, et Virgile auroit rempli à-la-fois les conditions de la peinture et celles de la poésie.

Quelques épisodes néanmoins, tels que Rémus et Romulus pressant les mamelles de la louve; l'enlévement des Sabines; Horatius Coclès sur son pont; les danses des Saliens, les courses des Luperques, etc., s'offroient d'eux-mêmes au crayon du peintre ou au ciseau du sculpteur, et les arts s'en étoient depuis long-temps emparés: ils se trouvoient là dans leur domaine; ils en fussent évidemment sortis en essayant

de rendre ce qui opposoit une invincible résistance à leurs efforts.

Essayons de fixer par quelques exemples les limites précises de la poésie et de la peinture, dans la même description. Virgile nous dit :

> Incedunt victæ longo ordine gentes.

Le peintre nous représentera bien ce long cortége de vaincus ; il leur donnera l'attitude du mouvement : mais le poëte seul les fait marcher, *incedunt*. Nous l'entendons parfaitement, quand il ajoute : *quam variæ linguis, habitu tam vestis et armis ;* ces derniers traits sont du ressort de la peinture ; où trouvera-t-elle des couleurs pour rendre le *variæ linguis* ? Peut-être ces mêmes limites sont-elles encore plus sûrement indiquées dans ce magnifique tableau,

> Arcum intendebat Apollo
> Desuper !

C'est l'Apollon du Belvédère tout entier : c'est le prodige de la sculpture : mais la poésie seule a pu nous peindre l'effet subit de cette action du dieu ; l'épouvante soudaine qu'elle répand dans la flotte ennemie, et sa fuite précipitée :

> Omnis eo terrore Ægyptus et Indi,
> Omnis Arabs, omnes vertebant terga Sabæi.

Heyne va plus loin encore : il prétend, contre l'opinion du comte de Caylus (*), et de quelques autres savants, que les traits les plus sublimes, les plus bril-

(*) *Tableaux tirés de l'Énéide de Virgile*, p. 369.

lants de poésie, de cette belle description, sont ceux précisément qui seroient les moins accessibles au génie de l'artiste; et il en donne plusieurs exemples.

La matière même du bouclier, miraculeusement composé d'un mélange d'or, d'argent et de fer, est pour notre critique une nouvelle et dernière preuve, que Virgile n'a tenu absolument aucun compte des procédés de l'art. En effet, puisque le tout se compose de la fusion de ces différents métaux, comment des oies d'argent, *anser argenteus*, voltigent-elles sous des portiques d'or, *auratis porticibus?* Comment les dauphins sont-ils d'argent, *argento clari delphines?* Un peu plus loin, Mars est représenté par le fer, *cælatus ferro*, etc.

Conclusion: c'est donc à tort que l'on a supposé à Virgile des intentions ou des connoissances qu'il n'eut point: c'est comme poëte, et non comme peintre, qu'il a conçu et exécuté son ouvrage: il a été dirigé dans le choix de ses sujets, par le sentiment de la poésie, et non par les règles de l'art: il a exposé enfin une suite de narrations poétiques, et ne paroît pas avoir voulu faire une galerie de tableaux.

Homère, aux yeux du célèbre académicien de Gottingue, a montré beaucoup plus de goût et de jugement, dans la conception, ainsi que dans l'exécution du *bouclier d'Achille*. Il a sur son brillant rival l'avantage de l'importance des sujets et de la vérité des couleurs: ce ne sont point telles ou telles mœurs, telle ou telle contrée qu'il décrit: c'est la vieille société qu'il représente dans toute son énergie primitive; c'est l'homme, successivement placé dans une suite de scènes, où ses vices, ses passions et ses vertus natu-

relles se déploient avec une égale liberté. Aussi lorsque Milton place Adam sur une colline du *Paradis terrestre*, pour dérouler à ses yeux l'histoire future de sa malheureuse postérité (B. XII, 639), ce n'est point de Virgile, c'est d'Homère qu'il emprunte les plus beaux traits de sa description. On sent trop que le chantre d'Énée n'a pas voulu laisser échapper une aussi belle occasion de lutter contre le chantre d'Achille; et cette idée généreuse a pu lui faire illusion sur l'infériorité des moyens d'exécution. Et d'abord, la nécessité d'une armure divine pour le héros du poëme, n'est pas aussi bien motivée, à beaucoup près, dans l'Énéide, que dans l'Iliade. Le bouclier d'Achille est entre les mains d'Hector, et ce ne sont pas des armes mortelles qui peuvent le lui arracher. Énée, au contraire, n'a aucun besoin pressant de ce secours divin; et, si l'on en excepte son dernier combat contre Turnus, il ne court, dans le reste du poëme, aucun danger qui exige une aussi puissante protection.

Nous n'entrerons point ici dans l'examen détaillé du *bouclier* homérique : il n'est aucun de nos lecteurs qui ne connoisse parfaitement, et n'ait apprécié depuis long-temps l'épisode qui termine si richement le XVIIIe livre de l'Iliade. Mais Hésiode est beaucoup moins lu qu'Homère; et le *bouclier d'Hercule*, qu'on lui enlève et qu'on lui rend tour-à-tour, depuis plusieurs siècles, n'est guère connu que des philologues et des commentateurs de profession. C'est parmi eux une grande question de savoir, si, en supposant d'abord ce fragment d'Hésiode, le *bouclier d'Hercule* a été le modèle, ou n'est qu'une imitation de celui d'Achille. Nous ne nous engagerons point dans cette discussion, trop

étrangère à notre objet, assez oiseuse quant au fond, et inutile pour le plus grand nombre des lecteurs : mais nous leur donnerons, dans la traduction suivante, une idée du *bouclier d'Hercule*, qu'ils pourront alors comparer avec ceux d'*Achille* et d'*Énée*.

(*) « Il (Hercule) saisit ce bouclier de diverses couleurs, prodige de l'art, qu'aucune force humaine ne peut rompre ni percer. L'éclat de l'or, la blancheur de l'ivoire, un mélange précieux d'or et d'airain étendus sur ce bouclier, répandent au loin une éclatante lumière; des lames d'azur l'environnent.

« Au centre est un dragon terrible, dont la parole ne peut exprimer la fureur. Ses yeux hagards brillent comme des lampes ardentes; sa gueule cruelle, sanglante, est remplie de dents dont la blancheur contraste avec le feu de ses mâchoires. Au-dessus du front de ce monstre, la Discorde soufflant dans les cœurs l'ardeur du carnage, égare ceux qui osent affronter le fils de Jupiter, précipite leurs ames dans le sombre royaume de Pluton; leurs os sont desséchés, leurs corps étendus sur la poussière sont la pâture des vers. On voit les guerriers se provoquer au combat, et fuir d'une course rapide. Le vainqueur les poursuit; le Trouble, la Terreur, le Meurtre, le Tumulte, la Parque fatale exercent leurs fureurs. L'un blessé est étendu sur le champ de bataille; un autre fuit sans blessures; le cadavre de celui-ci est entraîné hors de la mêlée. La tunique de la Discorde est teinte du sang des mortels; son regard est affreux, ses cris portent l'effroi dans les ames. Près de cette furie, douze têtes de serpents hideux dissipent les phalanges armées qui osent affronter le fils de Jupiter; le bruit de leurs dents, le fracas de leurs horribles mâchoires se répand au loin, tan-

(*) Voyez le texte grec, v. 139-321. Ed. de Carol. Frid. Heinrich. Uratislav. 1802.

dis que le fils d'Amphitryon combat. Nulle confusion n'altère l'effet de ces figures. On distingue les taches bleues qui brillent sur le corps des serpents, le sang noir qui teint leurs gueules béantes.

« Près d'eux une troupe nombreuse de sangliers, et des lions cruels, jettent l'un sur l'autre de terribles regards. La fureur est dans leurs yeux; ils marchent en troupe, se provoquent au combat; la terreur n'a point accès dans leurs cœurs; les soies des sangliers, les crinières des lions sont hérissées. Un grand lion expire. A ses côtés deux sangliers sont étendus sans vie sur la poussière; un sang noir découle de leurs plaies; la terre en est imbibée; leurs têtes tombent anéanties sous le coup mortel de la dent meurtrière des lions aux yeux hagards. La fureur des leurs s'en accroît; la troupe des sangliers, la troupe des lions se hâtent d'engager un nouveau combat.

« Un autre cadre offre à l'œil étonné la sanglante mêlée des Lapithes armés de longs javelots. Cénée commande les Lapithes. Autour de lui combattent Dryas, Pirithoüs, Hoplée, Exadius, Phalerus, Prolochus, Mopsus, fils d'Ampichus, Tirtarésius, rejeton de Mars, Thésée, fils d'Egée semblable aux immortels, tous d'argent, aux armures d'or. Les Centaures marchent contre ces héros, guidés par le grand Pétrayus, et par l'augure Asbolus, suivi d'Aretus, d'Ourius, de Mimas à la chevelure noire, des deux fils de Peucée, Périméde et Drialus; tous d'argent armés de massues d'or; ils semblent vivants. Les deux troupes s'élancent l'une sur l'autre; les uns armés de longs javelots, les autres de lourdes massues. Au centre des deux armées, les légers coursiers de Mars, d'or massif, attendent les ordres de leur maître. Monté sur son char, le terrible Mars dépouille les vaincus, soutient l'ardeur des vainqueurs. Sa tunique est teinte de sang; il agite dans ses mains un long javelot; la Terreur, l'Effroi l'accompagnent. D'autre part la fille de Jupiter, la déesse qui préside à l'assemblée des nations, Trit-

togène, couverte de son éclatante armure, agite dans ses mains le pesant javelot. Un casque d'or à trois pans, brille sur sa tête; la terrible égide est suspendue à son épaule. Minerve marche à grands pas, soufflant dans l'ame des Lapithes l'ardeur qui l'anime.

« Plus loin on assiste au festin sacré, aux danses légères des immortels. Le fils de Jupiter et de Latone, au milieu d'eux, pince cette cithare d'or dont les sons éclatants percent la voûte du palais de l'Olympe; la joie se répand dans tous les cœurs. Les Muses habitantes du mont Piérius ouvrent une lice célèbre de concerts harmonieux. Au-dessous, le divin artiste a tracé sur l'airain le vaste contour d'un port inaccessible aux fureurs de l'indomptable élément; un grand cercle d'étain, purifié par le feu, représente la mer sans bornes; des dauphins la parcourent, nageant, donnant la chasse aux poissons. Deux dauphins d'argent respirent au-dessus de la surface de l'onde salée, dévorant en paix la proie qu'ils ont saisie; une foule de poissons d'airain fuient épouvantés. Assis sur le rivage, un pêcheur observe leurs mouvements. Son filet est tendu; il se dispose à le jeter.

« Plus loin le fils de la belle Danaé, Persée, savant dans l'art de soumettre au frein un coursier indompté, vole aussi vite que la pensée. Prodige de l'art, suspendu sur la surface de ce bouclier, il ne le touche par aucun point. Ainsi l'ordonna le dieu des arts, Vulcain. Des talonnières ailées le portent; une épée d'un noir acier est soutenue sur son épaule par un vaste baudrier. Soulevée par ses serpents, la tête de Gorgone, monstre horrible, épouvantable, est dans ses mains. Un merveilleux réseau l'enveloppe; des franges d'or y sont attachées. Le casque de Pluton couvre sa tête; une nue obscure l'environne. Le fils de Danaé, l'intrépide Persée, fuit épouvanté à la vue des hideuses Gorgones qui le poursuivent, qui font effort pour l'atteindre; l'acier retentit du fracas de leur marche rapide, de leurs sifflements

aigus. Deux dragons pendent de la ceinture de chaque Gorgone; ils se courbent, se reploient, dardent leurs langues aiguës; la colère rend leurs dents plus actives, leurs regards plus affreux; la Terreur, l'Épouvante, planent sur la tête des Gorgones.

« Dans un cadre plus élevé, deux armées se livrent un sanglant combat. Ceux-ci défendent leurs pères, leurs enfants, font effort pour repousser l'ennemi de leurs murailles; ceux-là pour livrer au pillage cette cité puissante. Grand nombre de guerriers sont étendus sans vie sur le champ de bataille; d'autres plus nombreux combattent avec fureur. Au sommet des tours de cette grande cité, des femmes déchirent leurs joues, jettent des cris perçants. Quoique insensibles, ces figures semblent respirer, tant est vive l'expression que l'adroit Vulcain a su leur donner! Accablés sous le poids des ans, des vieillards sortent en foule des portes de la ville assiégée, tremblants pour leurs enfants, élevant vers le ciel leurs mains suppliantes. Cependant les guerriers combattent. Les Parques au regard louche, au teint livide, grinçant les dents, farouches, sanglantes, inaccessibles, Clotho, Lachésis, Atropos la plus petite des trois, mais l'aînée, et la plus cruelle, se disputent le sang des guerriers que l'airain homicide a moissonnés. On voit ces Furies étendre sur les blessés leurs ongles crochus, précipiter leurs ames dans le froid royaume de Pluton, se rassasier du sang des mortels, jeter leurs corps loin d'elles, et se hâter de rentrer dans la mêlée. Il n'est aucun blessé qui ne soit l'objet de leur cruauté rivale. Se regardant avec des yeux hagards, elles s'embrassent, se serrent, se disputent leur proie palpitante. La Tristesse livide, desséchée, consumée par la faim, est près d'elles. Ses joues sont terreuses; le sang en découle jusqu'à terre; ses dents claquent; la poussière couvre ses épaules; ses yeux sont mouillés de larmes.

« Non loin s'élève une vaste cité. Sept portes d'or y sont adaptées sur des seuils solides; ses peuples sont dans la joie,

dans les danses, dans les festins. Ceux-ci sur un char brillant conduisent une jeune nymphe à son époux. Une troupe d'esclaves portent les flambeaux d'Hyménée, dont la splendeur le dispute à la clarté du jour. De jeunes femmes, dans la fleur de l'âge, dans tout l'éclat de leur beauté, les précèdent; des chœurs nombreux de jeunes hommes les suivent en dansant. Les uns font retentir l'air des doux sons de leurs flûtes, répétés par les échos; les autres guident, à l'aide de l'harmonieuse cithare, les pas cadencés de la troupe brillante. Ici au son des flûtes, de jeunes hommes goûtent les douceurs du festin; là d'agréables chansons, des voix sonores dirigent les danses légères; la joie est dans tous les cœurs. Chaque troupe est précédée d'un chantre divin; la danse, les chants harmonieux, les doux charmes d'une volupté pure s'étendent sur cette vaste cité.

« Autour de ses murs, montés sur de vigoureux coursiers, des cavaliers volent avec légéreté; des laboureurs ont relevé leurs tuniques, pour fendre le sein de la glèbe féconde; des épis serrés tombent sous la faux des moissonneurs. Les uns emportent dans leurs maisons les dons de Cérès; d'autres lient les gerbes, les jettent sur l'aire. Armés de la serpe du vendangeur, ceux-ci coupent les raisins parvenus à leur maturité; ceux-là assemblent, dans des corbeilles, les grappes blanches et noires, chargées de feuilles d'argent que l'ardeur du soleil a flétries; d'autres les emportent dans leurs maisons. Une vigne d'or est près d'eux, ouvrage de l'industrieux Vulcain. Sa tige est soutenue par des palis d'argent; ses feuilles semblent agitées; ses grappes la surchargent. Ici on foule le raisin dans la cuve; là on emplit les outres. Chaque troupe danse, dirigée par un habile flûteur. Des athlètes s'exercent aux durs combats du ceste et de la lutte. Des chasseurs, une meute nombreuse, poursuivent le lièvre timide, aux pieds légers, qui fuit devant eux. De hardis cavaliers se disputent la victoire. La fatigue est peinte dans leurs yeux.

« D'autres montés sur des chars ont rendu les guides ; les sauts rapides de leurs coursiers enlèvent les chars, les moyeux des roues retentissent. Debout, ils pressent et du fouet et de la voix leurs agiles coursiers, la victoire flotte incertaine; un grand trépied d'or, l'ouvrage de Vulcain, est placé dans l'arène ; c'est le prix du vainqueur. Semblable à un fleuve qui a rompu ses digues, l'Océan environne ce bouclier. Des cygnes y nagent à fleur d'eau ; d'autres font entendre leur voix harmonieuse ; des poissons se jouent dans ses ondes. Ce vaste et impénétrable bouclier, digne de l'admiration de Jupiter même, dont le tonnerre effraie les mortels, et par l'ordre duquel Vulcain le construisit, est ajusté avec tant d'art à la main d'Hercule, qu'il le manie avec facilité, malgré son poids énorme (*). »

(*) Cette traduction est de M. Gin ; elle a été revue avec soin sur le texte grec.

VARIANTES

DU LIVRE SEPTIÈME.

PAGE 3, VERS 5.

Sitôt qu'à ce tombeau, dont nos bords se font gloire,
Il a par un saint culte honoré sa mémoire,
Le héros part, fend l'onde, et s'éloigne du port.

IBID., VERS 19.

Là grondent renfermés, et de rage écumants,
Tous ces monstres créés par ses enchantements,
Qui, d'hommes qu'ils étoient, changés en ours informes,
En lions menaçants, en sangliers énormes,
S'irritent dans la nuit; et, secouant leurs fers,
De leurs longs hurlements épouvantent les airs.

PAGE 5, VERS 5.

Le jour suivant à peine a commencé d'éclore,
L'onde à peine rougit des rayons de l'aurore,
Tout-à-coup, etc.

PAGE 9, VERS 4.

. . . . . Je vois
Des lieux d'où cet essaim guide sa colonie,
Un peuple belliqueux marcher vers l'Ausonie:
Ils viennent; et bientôt successeur de nos rois,
Leur chef au Latium dispensera des lois.

PAGE 13, VERS 20.

Souviens-toi de bâtir un asile à tes dieux:

Là ton bonheur commence, et là ton malheur cesse.
Anchise le promit, il me tient sa promesse.

PAGE 19, VERS 9.

Tous les grands de l'état, sur des ais alongés,
Sont à la même table avec ordre rangés.

Tous les grands de l'état, dans de pieux banquets,
D'une table alongée environnent les ais.

IBID., VERS 16.

. . . . . Dont les mâles courages
Ont affronté la mort pour sauver leur pays,
D'un vestibule immense, etc.

PAGE 21, VERS 24.

Transporta ses foyers sur les monts phrygiens;
Et maintenant ce prince, adoré dans l'Asie,
Admis avec les dieux, partage l'ambroisie.

PAGE 29, VERS 7.

Tous, fiers de leurs coursiers, et comblés de bienfaits,
Partent, et vont porter des paroles de paix.

PAGE 37, VERS 15.

Que dis-je? par Bacchus feignant d'être inspirée,
Dans le fond des forêts, en sa fureur sacrée,
Elle court, elle vole aux lieux les plus secrets
Confier sa douleur et cacher ses regrets,
Et cacher aux Troyens cet objet qu'elle adore.
C'est toi, divin Bacchus, que sa douleur implore;
Pour toi seul, de sa fille elle ordonne l'hymen;
Pour toi, de Lavinie un thyrse orne la main;
Pour toi, de ses cheveux elle nourrit les tresses,

Se couronne de pampre, et conduit tes prêtresses.
Le bruit de ses fureurs, etc.

PAGE 47, VERS 3.

Par-là son art fatal cherche à troubler la terre,
Et donne dans les champs le signal de la guerre.
Les enfants de Tyrrhée, orgueil de ces hameaux...

PAGE 53, VERS 27.

Pour gagner le Cocyte abandonne les cieux.
Au sein de l'Italie et sous des monts affreux
S'étend un noir vallon, etc.

PAGE 59, VERS 9.

Ainsi dès que de Mars provoquant la fureur,
Le décret du sénat porte au loin la terreur,
Sous les pans bigarrés, etc.

PAGE 63, VERS 12.

S'essayoit dans les bois sur l'animal sauvage,
Lausus, etc.

IBID., VERS 15.

Il est tendre et vaillant, il sait combattre et plaire,
Mais, hélas! du destin on ne triomphe pas:
Mille fiers Agyllans vont vaincre sur ses pas.

PAGE 65, VERS 15.

De leur sommet neigeux descendent à grands pas;
La forêt leur fait place et s'ouvre avec fracas.

PAGE 75, VERS 10.

Ses chevaux emportés déchirèrent son corps.
En faveur de Diane et des pleurs d'Aricie,
L'art du fils de Péon le rendit à la vie.

PAGE 79, VERS 11.

Parmi tous ces guerriers, amazone intrépide,
Camille enfin guidoit son escadron rapide;
Camille préféroit, amante des combats,
La lance belliqueuse au fuseau de Pallas,
Et les travaux de Mars à des arts plus tranquilles.

IBID., VERS 21.

Ou, d'un pied suspendu sur les plaines profondes,
De la mer, en courant, eût effleuré les ondes,
Et de son pas rapide et léger à-la-fois,
Leur mol azur à peine auroit senti le poids.

VARIANTES

DU LIVRE HUITIÈME.

PAGE 105, VERS 22.

Déja de toutes parts on s'assemble, on conspire;
Déja vingt nations s'intéressent pour lui.

PAGE 111, VERS 10.

Il s'approche; et, couché sur l'onde transparente,
Pour puiser l'eau sacrée il a courbé ses mains.

Il s'approche; et, courbé sur l'onde transparente,
Pour puiser l'eau sacrée il a creusé ses mains.

PAGE 119, VERS 13.

Des tissus d'or, deux freins qui charmoient ma jeunesse,
Et qu'à mon cher Pallas a cédés ma vieillesse.

PAGE 121, VERS 25.

Et son gosier brûlant, tel qu'un volcan affreux,
Vomissoit par torrents d'intarissables feux.

PAGE 123, VERS 15.

Ses troupeaux, à regret partant de ces beaux lieux,
Firent mugir les bois et retentir les cieux.

PAGE 125, VERS 28.

L'œil verroit jusqu'au fond l'abîme épouvantable,
Et, dans l'ombre éternelle envoyant ses clartés,
Le jour étonneroit les morts épouvantés.

PAGE 127, VERS 10.

Assemble autour de lui cette nue enflammée,
Et dans ses noirs cachots, image des enfers,
A leur obscurité mêle d'affreux éclairs.

IBID., VERS 29.

On traîne par les pieds le cadavre difforme;
L'œil ne peut se lasser de voir ce monstre énorme.

PAGE 129, VERS 23.

. . . . . L'autel, ceint de guirlandes,
Est chargé des bassins qui sont remplis d'offrandes.

PAGE 131, VERS 17.

Tels étoient leurs concerts: ils y joignoient encore
Le trépas d'un brigand que la contrée abhorre...

PAGE 135, VERS 9.

Romule aux étrangers sut ouvrir en grand homme
L'asile qui depuis fut le berceau de Rome.

PAGE 137, VERS 11.

Tandis que, dans ce lieu, marchant à l'aventure,
Tous trois s'entretenoient de sa gloire future.

PAGE 144, VERS 9.

Pourquoi tous ces efforts pour me persuader?
C'est assez de vouloir, et trop de commander.

PAGE 145, VERS 29.

Leur céleste travail vient d'ébaucher la foudre,
Un des fondres sous qui les monts tombent en poudre.

PAGE 147, VERS 17.

Tandis que Vulcain presse et dirige l'ouvrage,
Évandre reposoit sur son lit de feuillage.

PAGE 157, VERS 12.

Des coursiers sont choisis; celui que monte Énée
Par une peau de tigre et par ses ongles d'or
Déja brillant et fier se distinguoit encor.
  Mais déja, consternant la foule épouvantée,
Un bruit, etc.

PAGE 161, VERS 30.

Vont montant, retombant, et remontant ensemble,
Et de leurs pas bruyants, etc.

PAGE 163, VERS 1.

Et dans des flots de poudre emportant les soldats,
Accordent leur allure et cadencent leurs pas.

Et, de leurs quatre fers battant les champs poudreux,
D'un tourbillon de sable obscurcissent les cieux.

Et d'un essor égal battant les champs poudreux...

PAGE 165, VERS 3.

Et d'une main avide et d'un œil enchanté,
Jouit de leur éclat, jouit de leur beauté.

VARIANTES

DU LIVRE NEUVIÈME.

PAGE 201, VERS 5.

Et, mêlant son hommage à ses fureurs guerrières,
Charge de vœux le ciel, et les dieux de prières.

PAGE 203, VERS 29.

Dans l'ombre de la nuit tel un loup inhumain,
Tourmenté de la soif, dévoré de la faim...

Dans l'ombre de la nuit tel un loup dévorant
Qu'a long-temps tourmenté l'ardente soif du sang,
Autour d'une nombreuse et vaste bergerie,
Bravant le froid, la neige, et les vents en furie,
Court, rôde; les agneaux par leurs longs bêlements,
Tranquilles sous leur mère, irritent ses tourments:
Il épie, il attend le moment du carnage;
Contre sa proie absente il excite sa rage,
Croit déja la tenir, croit déchirer son flanc,
Se repaître de meurtre et s'abreuver de sang.
A l'aspect irritant de la troupe d'Énée,
Des tours à qui ses chefs fioient sa destinée,
Tel frémissoit Turnus. Comment, par quels moyens
De leur lâche retraite arracher les Troyens?
Leur présence l'aigrit, le dépit l'aiguillonne,
Et son sang embrasé dans ses veines bouillonne.

PAGE 205, VERS 27.

Des habitants du ciel créatrice féconde,
Ainsi parla Cybèle au souverain du monde:

O toi dont le pouvoir dominateur des cieux
Est égal à ton rang, suffit à tous les vœux;
Arbitre tout-puissant, écoute ma prière,
Et sache de son fils ce qu'attend une mère.
Sur le sommet d'Ida dès long-temps révéré,
Un bois sombre étendoit son ombrage sacré;
Un fils de Dardanus, etc.

PAGE 209, VERS 19.

Tout-à-coup, ô prodige! autant qu'entre ses rives
Le Tibre hospitalier reçut de nefs captives,
Autant on voit sortir de jeunes déités
Montrant leurs seins de lis sur les flots argentés.

Tout-à-coup, ô prodige! autant que de ces rives
L'œil dans le sein des eaux vit de poupes captives...

PAGE 223, VERS 28.

J'ajoute à ce présent douze jeunes beautés,
Et douze enfants captifs par leur mère allaités,
Tous choisis, tous armés, enfin, etc.

PAGE 227, VERS 21.

. . . . . Son casque éblouissant.
Ils partent revêtus de leurs brillantes armes.
De leurs vœux, de leurs cris, de leurs touchantes larmes,
Les femmes, les vieillards, les chefs, et les soldats,
Aux portes de la ville, etc.

PAGE 229, VERS 11.

. . . . . Et, prudent sentinelle,
Ici de tous côtés jette un regard fidèle:
Moi, sur leurs corps sanglants je te fraie un chemin.
A ces mots, il s'élance, et le glaive à la main, etc.

PAGE 231, VERS 20.

. . . . . Mille guerriers sans nom.
Herbésus, Abaris, sont devenus sa proie :
Fadus mourant ajoute à sa cruelle joie, etc.

PAGE 237, VERS 15.

Il regarde, ô douleur ! il voit tout ce qu'il aime
Traîné par des soldats ; la nuit, les bois, lui-même,
Et l'excès de son trouble, etc.

PAGE 243, VERS 7.

Plus loin on se console, on revoit avec joie
Tout le butin repris sur les héros de Troie.

PAGE 247, VERS 17.

Mais la trompette sonne, et ses sons belliqueux
Suivis de mille cris ont ébranlé les cieux.

PAGE 251, VERS 27.

Hélénor, que la jeune et belle Licymnie
Ravit encore enfant au roi de Méonie.
Jeune, esclave, il courut, s'armant contre les lois,
Des héros d'Ilion partager les exploits, etc.

PAGE 255, VERS 12.

Renversé par Liger, Émathion soupire ;
Sous les bras d'Asylas Corynéus expire.

PAGE 261, VERS 15.

A la corne dorée, à l'œil fier, aux poils blancs,
Qui déja vigoureux, levant sa tête altière,
Dans l'herbage natal marche égal à sa mère.

PAGE 263, VERS 13.

Troie étoit peu pour toi, ton empire est sans fin,
Et l'univers lui seul suffit à ton destin.
A ces mots il descend de la céleste plage:
Les airs, en s'écartant, lui cèdent le passage.

PAGE 267, VERS 15.

Tout-à-coup il apprend que les enfants de Troie
Eux-mêmes aux Latins osent offrir leur proie...

PAGE 269, VERS 17.

Aussitôt Mars accourt, et leur soufflant sa rage,
Des Latins abattus ranime le courage;
Et, tandis qu'il envoie aux Troyens la terreur,
Des enfants d'Italie il réveille l'ardeur,
De la soif des combats rallume en eux la flamme,
Et descend tout entier dans le fond de leur ame.
Sitôt que de son frère il a vu le trépas,
Et le destin changer la face des combats,
Pandare, etc.

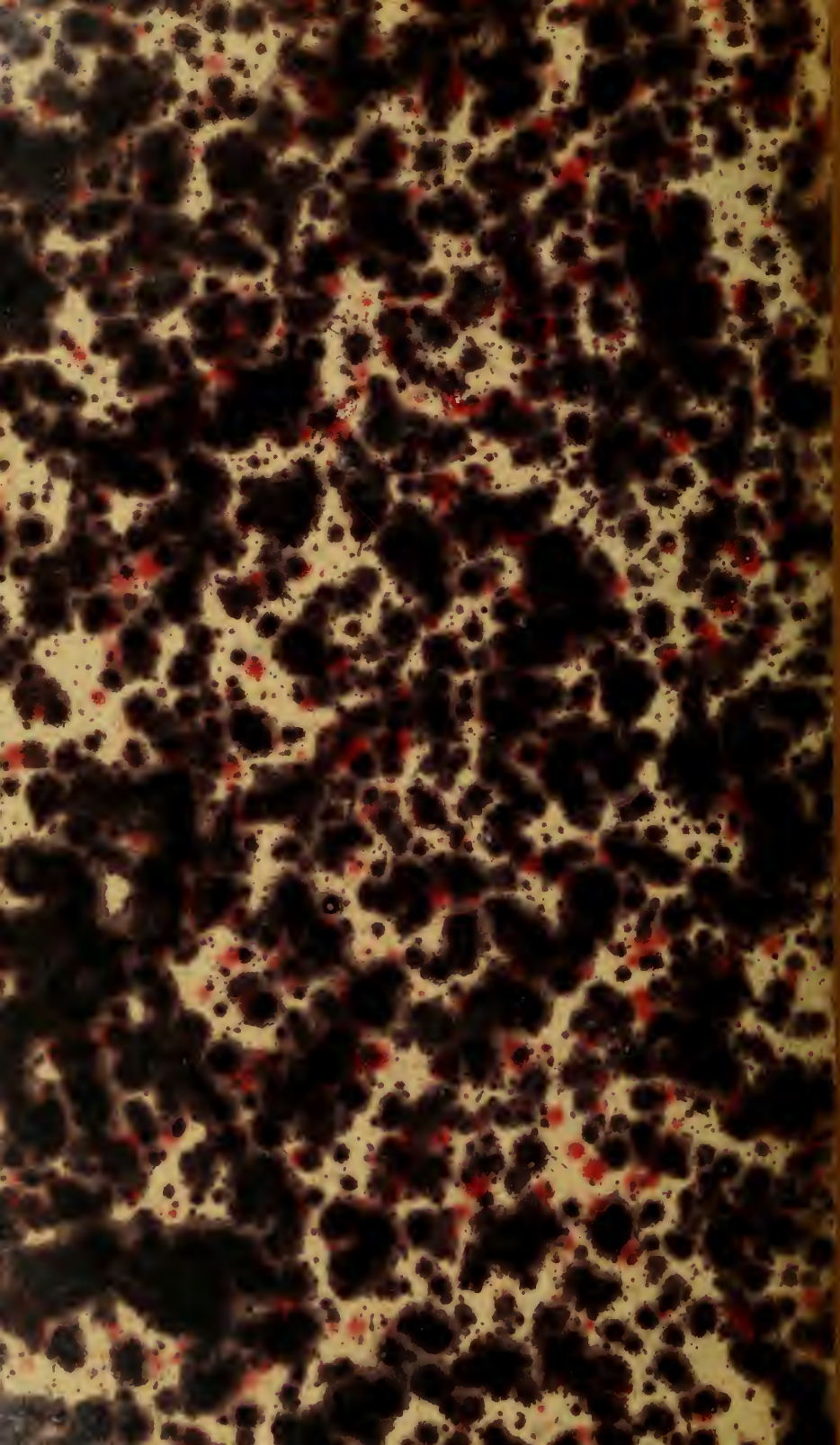
FIN DU TOME III DE L'ÉNÉIDE.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

L'ÉNÉIDE.

Livre VII.	Page 1
Notes du livre VII.	82
Livre VIII.	103
Notes du livre VIII.	178
Livre IX.	197
Notes du livre IX.	280
Appendice aux notes sur les livres VII et VIII.	297
Variantes.	355

FIN DE LA TABLE.